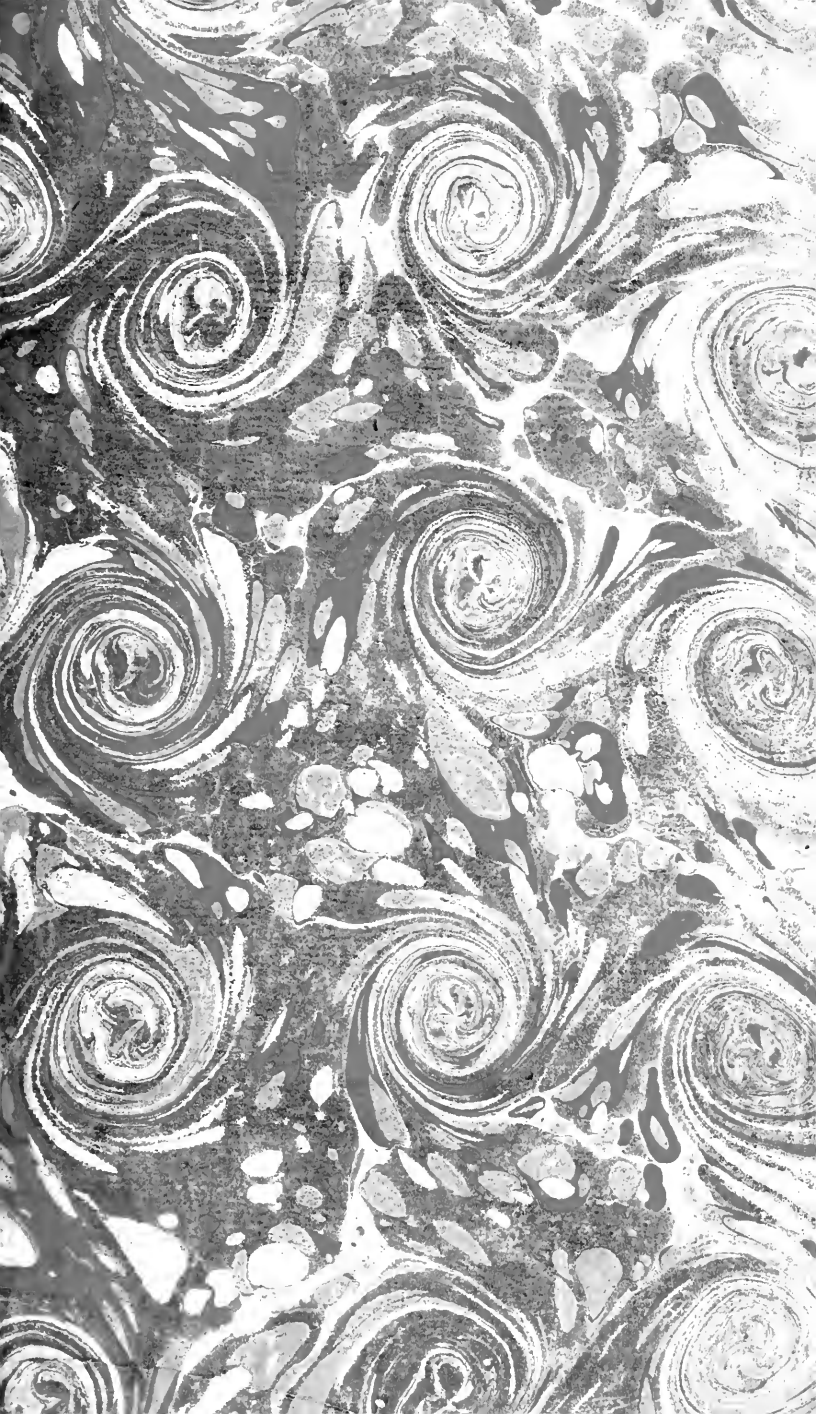
Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

Library
of the
University of Toronto



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

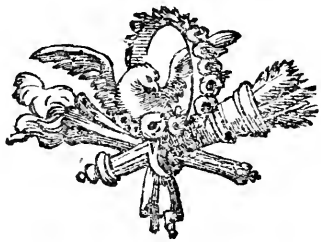
http://www.archive.org/details/theatreourecueil09fava

THEATRE
DE M. FAVARD,
OU RECUEIL

Des Comédies, Parodies & Opéra-Comiques qu'il a donnés jusqu'à ce jour.

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés dans chaque Piéce.

TOME NEUVIEME.



A PARIS.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

M. DCC. LXXII.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Tome neuvieme.

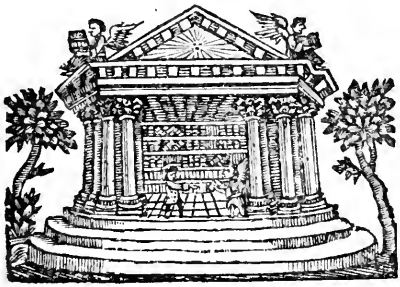
L'ANGLOIS A BORDEAUX.
LA FÊTE DE LA PAIX.
ISABELLE ET GERTRUDE.
LA FÉE URGELE.
LA FÊTE DU CHATEAU.

L'ANGLOIS
A BORDEAUX;
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES;

Par M. FAVART:

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le Lundi 14 Mars 1763.

Le prix est de 24 sols.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

A MONSEIGNEUR

LE DUC *DE PRASLIN*,

Pair de France, Commandeur des Ordres du Roi, Secrétaire d'État & Miniſtre des Affaires Etrangeres.

MONSEIGNEUR,

La Paix eſt votre ouvrage ; par conſéquent la Piece qui la célebre, vous appartient. Vous daignez, MONSEIGNEUR, en accepter l'hommage ; c'eſt me récompenſer de l'avoir faite.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, FAVART.

ACTEURS.

DARMANT, M. Molé.

LA MARQUISE DE FLORICOURT, *Sœur de Darmant*, Mlle. Dangeville

BRUMTON, M. Belcourt.

CLARICE, *Fille de Brumton*, Mlle. Hus.

SUDMER, *Ami de Brumton*, Mr. Préville.

ROBINSON, *Valet de Milord*, M. Armand.

UN AUTRE VALET.

UN BORDELOIS.

La Scene eſt à Bordeaux dans la maiſon de Darmant.

L'ANGLOIS
A BORDEAUX,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DARMANT, LA MARQUISE DE FLORICOURT.

LA MARQUISE.

JE vous renonce pour mon frere.
Toujours penſif, rien ne vous rit !
Vos priſonniers Anglois vous ont gâté l'eſprit ;
Vous n'êtes occupé que du ſoin de leur plaire ;
Votre Milord Brumton vous rend atrabilaire.

DARMANT.

Ma ſœur, je ſuis piqué ; mais piqué juſqu'au vif ;
L'amitié du Mylord me ſeroit précieuſe :
En tout, pour la gagner, on me voit attentif ;
Mais ſa fierté ſuperbe & dédaigneuſe
Rejette mes ſecours, s'indigne de mes ſoins,
Il aime mieux s'expoſer aux beſoins,
Rendre ſa fille malheureuſe :

Il croit ſon honneur avili,
S'il accepte un bienfait des mains d'un ennemi.

LA MARQUISE.

Mais, mon frere, en cherchant à lui rendre ſervice,
Ne ſongeriez-vous point à ſa fille Clarice ?
Cette Angloiſe eſt charmante !

DARMANT.

Epargnez-moi, ma ſœur ;
Et ne déchirez point le voile de mon cœur.
Si l'on me ſoupçonnoit... il eſt vrai, je l'adore.
Je veux me le cacher, je veux qu'elle l'ignore :
L'amour dégraderoit la généroſité.

LA MARQUISE.

Qui vous fait donc agir ?

DARMANT.

L'humanité.
J'ai plongé dans la peine une noble Famille.
Qu'une guerre fatale entraîne de regrets !
Brumton part de Dublin pour Londre, avec ſa fille ;
Il embarque avec lui ſes plus riches effets.
La Frégate que je commande,
Croiſant ſur les côtes d'Irlande,
Rencontre ſon vaiſſeau, l'atteint & le combat.
Brumton, qu'aucun danger n'allarme,
Soutient notre abordage & montre avec éclat
L'activité d'un Chef & l'ardeur d'un ſoldat ;
Il fond ſur moi, me bleſſe & ma main le déſarme ;
Il veut braver la mort, je prends ſoins de ſes jours.
A l'Ennemi vaincu, l'honneur doit des ſecours.

LA MARQUISE.

Fort bien, mon frere.

DARMANT.

Enfin, nous avons l'avantage,
Son vaiſſeau coule à fond, & l'on n'a que le tems
De ſauver ſur mon bord les gens de l'équipage.
Je reviens à Bordeaux, où mes ſoins vigilans
De ces infortunés ſoulagent la miſere;
Mais Brumton ſe refuſe à mes empreſſemens.

LA MARQUISE.

Moi, j'aime aſſez ce caractere.
Il eſt bruſque... mais il eſt franc.
Sa fierté qui paroît choquer la politeſſe,
Releve en lui l'air de nobleſſe
D'un homme qui ſoutient ſon rang.
Si ſon maintien eſt froid..... ſes yeux ont de la flamme;
Et je lui crois une belle ame.
Il n'a pas quarante ans cet homme?

DARMANT.

Tout au plus.

LA MARQUISE.

Devenez ſon ami.

DARMANT.

Mes ſoins ſont ſuperflus:
Ses principes outrés d'honneur patriotique,
Sa façon de penſer qu'il croit Philoſophique,
Sa haine contre les François,
Tout met une barriere entre nous pour jamais.

LA MARQUISE.

Je prétends la briſer: oui vous pouvez m'en croire.
Pour vous, pour moi, pour notre gloire
Il reviendra de ſa prévention.
Il s'agit de l'honneur de notre Nation.

Nous verrons donc ce Philoſophe ;
Et s'il veut raiſonner, c'eſt moi qui l'apoſtrophe.
Je philoſophe auſſi, quand je veux, tout au mieux.

DARMANT.

Plaiſantez-vous ?

LA MARQUISE.

Moi ? point du tout, mon frere,
Et cela devient ſérieux.
Allez, allez, laiſſez-moi faire.
Doutez-vous des talens que j'ai ?
Par un ridicule contraire,
Un ridicule eſt ſouvent corrigé.
Vous voyez bien que je me rends juſtice ;
J'entreprends le Mylord, vous pourſuivez Clarice :
Il eſt honteux pour vous, pour un François,
D'aimer ſans eſpoir de ſuccès ;
Cependant, obligez le Mylord en ſilence,
Et cherchez des moyens ſecrets.

DARMANT.

J'ai déjà commencé ; mais n'en parlez jamais ;
D'un bienfait divulgué, l'amour-propre s'offenſe.
Le valet Robinſon eſt dans mes intérêts ;
Par ſon moyen, ſon Maître a touché quelques ſommes
Sous le nom ſuppoſé d'un Patriote Anglois.

LA MARQUISE.

Voilà comme il faudroit toujours tromper les hommes.

DARMANT.

J'apperçois Robinſon ; viens-çà.

SCENE II.

DARMANT, ROBINSON, LA MARQUISE.

ROBINSON.

BOn jour, Monſieur;
Bon jour, Madame. Ah! le bon frere
Que vous avez-là! le bon cœur!
Sans lui nous étions morts, j'eſpere.

DARMANT.

Paix! je t'ai défendu...

ROBINSON.

Quel François obligeant!
Brave homme, toujours prêt à donner de l'argent:
Il eſt notre unique reſſource.
Je crois toujours lui voir ouvrir ſa bourſe,
En me diſant: tiens, Robinſon,
Prends, mon ami, prends ſans façon.

DARMANT, *lui donnant de l'argent.*

Prends donc & te tais.

ROBINSON.

Oh! je n'ai garde de dire...

LA MARQUISE.

Que fait ton Maître?

ROBINSON.

Il penſe.

DARMANT.

Et Clarice?

ROBINSON.

Soupire.

LA MARQUISE.

Penſer, ſoupirer ! pauvres gens !
C'eſt fort bien employer le tems.

ROBINSON.

Clarice s'amuſoit à lire
Un de ces beaux Romans qu'on fabrique à Paris :
Tout en rêvant, s'eſt approché mon Maître :
Un ouvrage François ! dit-il, d'un air ſurpris ;
Et le Roman vole par la fenêtre.

LA MARQUISE.

Cet homme a l'eſprit juſte.

ROBINSON.

» Occupez-vous de Lock,
» Ma fille ; liſez Clark, Swift, Newton, Bolingbrok.
» Songez que vous êtes Angloiſe :
» Apprenez à penſer.... Puis ayant dit ces mots,
Il s'enfonce dans une chaiſe,
Pour réfléchir plus à ſon aiſe,
En décidant que vous êtes des ſots.

LA MARQUISE.

Cet homme eſt ſingulier.

ROBINSON.

C'eſt la vérité pure ;
Et je n'ajoute rien, Madame, je vous jure.

LA MARQUISE.

Mais quelquefois, Mylord t'a-t-il parlé de moi ?

ROBINSON.

Toujours beaucoup ; il dit, Madame...

LA MARQUISE.

Quoi ?

ROBINSON.

Il dit qu'il vous trouve bien folle,
Et que c'eſt grand dommage.

LA MARQUISE.

Bon !
Je conclus ſur cela que mon eſprit frivole
Va lui faire entendre raiſon.

DARMANT.

Que penſe-t-il de la lettre de change ?

ROBINSON.

Il la croit véritable & n'y voit rien d'étrange.

DARMANT.

Elle eſt bonne en effet ; c'eſt de l'argent comptant.

ROBINSON.

Pour en toucher la ſomme, il m'envoye à l'inſtant.

DARMANT.

Vas donc chez mon Banquier ; mais que chacun
ignore....

ROBINSON.

Ne craignez rien, j'ai fait paſſer encore
L'effet ſous le nom de Sudmer,
Négociant de Londre & ſon ami très-cher :
Mon Maître convaincu qu'il lui doit ce ſervice,
Hâtera le moment de lui donner Clarice.

DARMANT.

Clarice à Sudmer ?

ROBINSON.

Oui. Monſieur tout à la fois,
Au lieu d'une perſonne, en obligera trois,
Et Clarice ſur-tout qui deviendra la femme...

DARMANT.

C'en eſt aſſez, va-t'en. (*A part.*) Quel coup fatal !

SCENE III.

LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

COMMENT ! vous travailliez au bonheur d'un Rival ?
Mais rien n'eſt ſi plaiſant.

DARMANT.

Raffermiſſez mon ame ;
Je crains de me trahir, & je dois réſiſter.
Je ſuis impétueux, je me laiſſe emporter ;
Et vous ſentez trop bien qu'il faut cacher ma flamme.

LA MARQUISE.

Qu'elle éclate plûtôt, livrez-vous à l'eſpoir.
Quel eſt donc ce Sudmer, pour entrer en balance
Avec les agrémens que vous pouvez avoir ?
Vous méritez la préférence ;
Le don de plaire eſt votre lot,
L'excès de modeſtie eſt défaut à votre âge ;
Soyez plus confiant, plus François en un mot :
Faites ſentir un peu votre avantage.

DARMANT.

Qui s'éleve eſt un fat.

LA MARQUISE.

Qui s'abbaiſſe eſt un ſot.

Cette délicateſſe à la fin peut vous nuire,
Et vous avez beſoin de vous laiſſer conduire.
Feu mon mari, le Marquis Floricourt,
Qui paſſoit pour un agréable,
Me conſultoit pour être aimable:
Je l'ai rendu l'homme du jour:
Ainſi par mes conſeils....

DARMANT.

Souffrez que je m'en paſſe.
Tout ce que je demande eſt un profond ſecret.

LA MARQUISE.

Eh! bien, on ſe taira, Monſieur l'Amant diſcret;
Je vous livre à vous-même.

DARMANT.

Oui, faites-m'en la grace.
Tout eſpoir m'eſt ravi.

LA MARQUISE.

Clarice vient à nous.

SCENE IV.

DARMANT, LA MARQUISE, CLARICE.

CLARICE.

MADAME, j'ai recours à vous.
Mon pere s'abandonne à la mélancolie.
Tout lui déplaît, l'inquiette, l'ennuie.
Hélas! rendez ſon ſort plus doux.

LA MARQUISE.

Qui? Moi? très-volontiers.

DARMANT.

O Ciel! que faut-il faire?
Parlez.

CLARICE.

Je n'en ſçais rien; mais cependant j'eſpere.
Tantôt plongé dans un chagrin mortel,
Il vous entend de la ſalle voiſine,
Jouer au Clavecin un Concerto d'Indel,
Et je vois éclaircir l'humeur qui le domine:
Il écoute, il admire, & vos ſavans accords
Sont comme autant de traits de flamme.
Notre Muſique Angloiſe excite ſes tranſports:
Pour la premiere fois, je vois ici, Madame,
Le plaiſir dans ſes yeux & le jour dans ſon ame.

DARMANT.

Ma ſœur, ma ſœur, courez au Clavecin.

LA MARQUISE.

Monſieur Darmant, il n'eſt pas néceſſaire:
Suivez votre projet; pour moi, j'ai mon deſſein.
Adieu. Qu'il eſt nigaud! mais c'eſt pourtant mon frere.

SCENE V.

CLARICE, DARMANT.

DARMANT.

RESTEZ, belle Clarice ; ah ! que vous m'êtes chere !

CLARICE, *avec fierté.*

Moi, Monſieur ?

DARMANT.

Oui, vous, par l'attachement
Que vous montrez pour un ſi digne pere.
Je l'eſtime, je le révere.

CLARICE.

Il le mérite.

DARMANT.

Aſſurément ;
Mais toujours à mes vœux le verrai-je contraire ?

CLARICE.

Vos vœux ? je ne vois pas que ce ſoit ſon affaire.

DARMANT, *avec ardeur.*

Ah ! l'amour....

CLARICE, *fierement.*

Quoi, Monſieur ?

DARMANT, *ſe moderant.*

L'amour-propre bleſſé

Devrait gémir dans mon cœur offenſé,
Des efforts impuiſſants que j'ai faits pour lui plaire.

CLARICE.

Votre dépit s'exprime vivement.

DARMANT, *à part.*

Je ne m'obſerve pas.

CLARICE.

Eſt-il quelque myſtere?

DARMANT.

Quelque myſtere? Nullement;
Mais je ſais que Mylord me hait & me déteſte.
Vous partagez ce cruel ſentiment?

CLARICE.

La haine! ah! c'eſt, je crois, le plus cruel tourment;
Et mon cœur n'eſt point fait pour cet état funeſte.
(*A part.*) Je devrais fuir l'amour également.
Monſieur, croyez-vous que j'approuve
Ces injuſtes préventions
Qui diviſent nos nations?
J'honore la vertu partout où je la trouve.

DARMANT, *vivement.*

Oui, la vertu; vous l'inſpirez;
Et votre pere auſſi: c'eſt vous qui la parez;
Vous la repréſentez affable & circonſpecte;
Elle a pris tous vos traits, afin qu'on la reſpecte.
J'ai, pour ſervir l'État, recherché de l'emploi;
Avec ardeur j'ai déſiré la guerre;

Vos

Vos malheurs l'ont rendue un vrai fléau pour moi;
Et c'eſt depuis que je vous voi,
Que la paix me paroît le bonheur de la Terre.

CLARICE.

Je n'ai garde d'ajouter foi
A des paroles ſi flatteuſes.
C'eſt votre ſtile à tous. Votre premiere loi
Eſt de nous prodiguer des louanges trompeuſes;
L'art dangereux de la ſéduction
Eſt le trait principal qui vous caractériſe;
Cet art que chez nous on mépriſe,
Fait partie, en ces lieux, de l'éducation:
Et cette fauſſeté que l'agrément déguiſe...

DARMANT.

Juſtement; du Mylord voilà les préjugés;
Vous n'imaginez pas combien vous m'affligez.
Votre air de dédain m'humilie
Plus que l'excès d'un vrai courroux.

CLARICE.

En critiquant votre patrie,
Je voudrais que le trait ne portât point ſur vous.

DARMANT.

Quoi! vous m'excepteriez?

CLARICE.

Non vraiment, je n'ai garde;
Je voudrais ſeulement pouvoir vous excepter.

DARMANT.

Mais, de ma bonne foi, qui vous ferait douter?
Peut-on n'être pas vrai, lorſque l'on vous regarde?

CLARICE.

Ah ! vous reprenez le jargon !
De ce moment je vous laiſſe.

DARMANT.

Non, non
Encore un ſeul inſtant demeurez, je vous prie.

CLARICE.

J'y conſens ; mais ſurtout aucune flatterie.

DARMANT, *très-modérément.*

Eh ! bien, Clarice, je promets
Que je ne vous dirai jamais
Ces vérités qui vous déplaiſent.
(*Avec une froideur contrainte.*)
Il faut, à votre égard, que les déſirs ſe taiſent.
Vous leur impoſez trop, & mon deſſein n'eſt pa

CLARICE, *d'un air piqué.*

Ah ! Monſieur, je vous rends juſtice ſur ce point.

DARMANT.

Vous avez bien raiſon, oui ; mais daignez m'entendre :
L'eſtime peut unir des eſprits oppoſés.

CLARICE.

Oui ; mais quand deux pays ſont auſſi diviſés,
Il ne faut pas de ſentiment plus tendre.

DARMANT, *avec modération ; mais cette modération ſe perdant par degrés, mene à la plus grande vivacité pour finir la tirade.*

Auſſi n'en ai-je pas. Je dirai cependant
Que le cœur n'admet point un pays different.

C'eſt la diverſité des mœurs, des caractères,
Qui fit imaginer chaque gouvernement;
Les loix ſont des freins ſalutaires
Qu'il faut varier prudemment,
Suivant chaque climat, chaque temperament.
Ce ſont des regles néceſſaires,
Pour que l'on puiſſe adopter librement
Des vertus même involontaires;
Mais ce qui tient au ſentiment,
N'a dans tous les pays qu'une loi, qu'un langage.
Tous les hommes également
S'accordent pour en faire uſage.
François, Anglois, Eſpagnol, Allemand
Vont audevant du nœud que le cœur leur dénote:
Ils ſont tous confondus par ce lien charmant,
Et quand on eſt ſenſible, on eſt compatriote.
Malheur à ceux qui penſent autrement.
Une ame ſeche, une ame dure
Devrait rentrer dans le néant;
C'eſt aller contre l'ordre. Un être indifferent
Eſt une erreur de la Nature.

CLARICE, *avec vivacité.*

Il eſt bien vrai, Monſieur....

DARMANT, *plus vivement encore.*

Ah! Clarice!

CLARICE, *très-froidement.*

Il ſuffit.
Que voulez-vous prouver? Que voulez-vous entendre?

DARMANT.

Moi! j'ai trop de reſpect, je n'ai rien à prétendre.

CLARICE, *à part.*

Me ſerois-je trahie ?

DARMANT, *à part.*

O ciel ! j'en ai trop dit.

CLARICE.

Mais je crois que j'entends mon pere.

DARMANT.

Ma préſence
Pourroit l'importuner, & je dois l'éviter.
Je craindrais d'impatienter
Un ſage, dont je veux gagner la confiance.

SCENE VI.

CLARICE, LE MYLORD.

LE MYLORD.

ON n'y ſaurait tenir : quel peuple ! quel pays !

CLARICE.

Qu'avez-vous donc encor, mon pere ?

LE MYLORD.

Je me ſens tranſporté d'une juſte colere ;
Je ne vois que des jeux, je n'entends que des ris.
Chanteurs importuns ! doubles traitres !
Avec leurs violons, leurs tambourins maudits,
Inceſſamment, exprès, paſſer ſous mes fenêtres,
Pour me troubler dans mes ennuis.

Tous les jours des sauts, des gambades,
Et tous les soirs des sérénades.
Quand pourrai-je sortir du cahos où je suis ?

CLARICE.

Les François sont gais par usage :
De votre sombre humeur écartez le nuage.

LE MYLORD.

Tandis que la Discorde en cent climats divers,
De tant d'infortunés écrase les aisles,
Le François chante ; on ne voit dans ses villes,
Que festins, jeux, bals & concerts.
Quel Dieu le fait jouir de ces destins tranquilles ?
Dans le sein de la guerre, il goûte le repos ;
Sans peines, sans besoins & libre sous un Maître,
Le François est heureux, & l'Anglois cherche à l'être.

CLARICE.

Vous pouvez l'être aussi.

LE MYLORD.

Ma fille, laissez-moi,
J'ai besoin d'être seul.

CLARICE.

Toujours seul ! & pourquoi..

(*Le Mylord fait un signe de la main, & Clarice se retire.*)

SCENE VII.

LE MYLORD, *seul.*

JE me vois retenu chez un peuple frivole,
Qu'on ne peut définir. Plein d'amour pour son Roi,
Tout entier à l'honneur sa principale loi,
Fidéle à ses devoirs; au plaisir son idole,
Des momens les plus chers il consacre l'emploi.

(Il s'assied, & après un moment de silence, il jette les yeux sur une pendule.)

Tout ne présente ici qu'un luxe ridicule.
Quoi! l'art a décoré jusqu'à cette pendule!
On couronne de fleurs l'interprete du tems,
Qui divise nos jours, & marque nos instans!
Tandis que tristement ce globe qui balance,
Me fait compter les pas de la mort qui s'avance:
Le François entraîné par de légers desirs,
Ne voit sur ce cadran qu'un cercle de plaisirs.
O ciel! est-il tourment plus rude?

(Un Valet du Mylord entre avec des sacs.)

Qui vient encore ici troubler ma solitude?
Quoi! toujours! ah! c'est de l'argent.
Je le reçois dans un besoin urgent;
Des secours étrangers il m'épargne la honte.
Tu ne t'es pas trompé? sans doute, j'ai mon compte?

LE VALET.

Oui, Mylord.

LE MYLORD.

Relisons la Lettre de Sudmer.
O généreux Anglois, que tu me deviens cher!

(Il lit.)

» Mylord, vous devez avoir besoin d'argent
» dans la situation où vous êtes ; je vous envoye
» une lettre de change de deux mille guinées. Je
» compte trop sur votre amitié pour ne pas être
» sûr que vous n'offenserez pas la mienne par un
» refus. Mon bras est assez bien remis, je n'ai pas
» encore la liberté d'écrire moi-même ; ne me fai-
» tes point de réponse, je m'embarque pour la
» Caroline, nous nous verrons à mon retour. «

(Après avoir lû, il dit :)

Les bienfaits de Darmant pour moi sont une offense ;
Mais de ceux d'un ami l'on ne doit pas rougir.
Que mon sort est heureux ! d'ici je vais sortir :
Oh ! j'y mourrais d'impatience.
Porte ces sacs dans mon appartement ;
Et dis à Robinson d'aller en diligence
Chercher un autre logement,
Pour vivre seuls dans l'ombre & le silence.

SCENE VIII.

LE MYLORD, ROBINSON, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

C'Est penſer merveilleuſement.
Vous voulez nous quitter : j'en décide autrement.
Vous paroiſſez ſurpris, Monſieur ?

LE MYLORD, *froidement.*

J'ai lieu de l'être.

LA MARQUISE.

Vous êtes un ſingulier être.
Quoi ! depuis un mois environ
Que vous logez dans la maiſon...

LE MYLORD.

C'eſt à mon grand regret.

LA MARQUISE.

On ne peut vous connoître !
Quatre ou cinq fois, je vous ai vû paroître :
Quatre ou cinq fois, vous avez dit deux mots
Encor placés mal à propos.

LE MYLORD.

J'en ai trop dit, Madame, & votre caractère
S'accorde mal, ſans doute, avec le mien.
Je craindrois d'ennuyer.

LA MARQUISE.

Il ſe pourroit très-bien ;
Mais pour ſe rapprocher, ſe convenir, ſe plaire,
Fort ſouvent, il ne faut qu'un rien.
Vous avez ce qu'il faut pour être un homme aimable,
Et vous vous efforcez pour être inſoutenable !
Oh ! je vous entreprends...mais écoutez-moi donc,
Demeurez. Je le veux.

LE MYLORD.

Madame prend un ton...

LA MARQUISE.

Qui me convient, je ſuis femme & Françoiſe.

LE MYLORD, *regardant la Marquiſe avec un air d'intérêt.*

Tant pis.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Cauſons, Mylord, ne vous déplaiſe.

LE MYLORD.

Je parle peu.

LA MARQUISE.

Je parlerai pour vous,
Et vous me répondrez, ſi vous pouvez.
(Retenant le Mylord qui veut s'en aller.)
Tout doux !

LE MYLORD.

Je réponds mal.

LA MARQUISE.

Eh ! bien, tout à votre aiſe ;
On ne ſe gêne point chez nous.

En qualité d'homme qui penſe,
Je ne crois pourtant pas que Monſieur ſe diſpenſe
D'éclairer ma raiſon, mon cœur & mon eſprit :
Vous êtes Philoſophe, à ce que l'on m'a dit :
Communiquez un peu votre ſcience.

LE MYLORD.

Je penſe pour moi ſeul.

LA MARQUISE.

Ah ! quelle inconſéquence !
En vain le Sage réfléchit,
Si la Société n'en tire aucun profit ;
On doit la cultiver pour elle, pour ſoi-même.
Eh ! laiſſez-là vos ſonges creux ;
La meilleure morale eſt de ſe rendre heureux.
On ne peut l'être ſeul avec votre ſyſtême.
Mon inſtinct me le dit, & mon cœur encor mieux.
La chaîne des beſoins rapproche tous les hommes,
Le lien du plaiſir les unit encor plus.
Ces nœuds ſi doux pour vous ſont-ils rompus ?
Pour être heureux, ſoyez ce que nous ſommes.

LE MYLORD.

O ciel ! à des travers on me verroit ſoumis !
Madame, excuſez-moi ; mais vous m'avez permis...

LA MARQUISE.

Eh ! oui, de tout mon cœur j'excuſe ;
Ne nous ménagez pas, Monſieur, cela m'amuſe.

LE MYLORD.

J'en ſuis charmé, Madame, & ſelon votre avis
Je dois me réformer, devenir ſociable,
Renoncer au bon ſens pour être un agréable.

LA MARQUISE.

Mais on gagne toujours à ſe rendre amuſant.

LE MYLORD.

Suis-je fait pour être plaiſant ?
Connaiſſez mieux l'Anglois, Madame ; ſon génie
Le porte à de plus grands objets.
Politique profond, occupé de projets,
Il prétend à l'honneur d'éclairer ſa patrie.
Le moindre Citoyen, attentif à ſes droits,
Voit les papiers publics, & régit l'Angleterre ;
Du Parlement compte les voix,
Juge de l'équité des Loix,
Prononce librement ſur la paix ou la guerre,
Peſe les intérêts des Rois,
Et, du fond d'un caffé, leur meſure la terre.

LA MARQUISE.

Vous êtes en cela plus plaiſant mille fois :
Trop au-deſſus de nous ſont ces graves emplois.
Libres de tout ſoin inutile,
Nos heureux Citoyens reſpirent le repos :
La ſurface des mers voit agiter ſes flots ;
Mais la profonde arène eſt conſtante & tranquille.
Jouiſſez comme nous.

LE MYLORD

Mais d'un ſi doux loiſir
Quel eſt le fruit ?

LA MARQUISE.

Le plaiſir.

LE MYLORD.

Le plaiſir !

J'entends, & si je veux vous plaire,
Il faut, comme j'ai dit, changer de caractère,
Jouer le rôle fatiguant
D'un joli petit maître, & d'un fat élégant.
Ah! lorsque de penser on a pris l'habitude....

LA MARQUISE.

On est fot avec art, maussade avec étude.

LE MYLORD.

Il faut avoir l'esprit bien faux,
Pour se prêter à cette extravagance.

LA MARQUISE.

Je m'y prête bien, moi.

LE MYLORD.

La bonne conséquence.

LA MARQUISE.

Si vous vous arrêtez à ces légers défauts,
Vous n'êtes pas au bout. La liste en est très ample,
Nous avons mille originaux.
Je pourois vous citer ... moi, Monsieur, par exemple....

LE MYLORD.

Je ne m'attendois pas à cette bonne foi.

LA MARQUISE.

Je parois ridicule à vos yeux, je le voi;
Mais, tout considéré, quel est le ridicule?
Sous des traits différens dans le monde il circule;
Mais, au fond, quel est-il? une convention,
Un phantôme idéal, une prévention;
Il n'exista jamais aux yeux d'un homme sage:

Se variant au gré de chaque nation,
Le ridicule appartient à l'uſage :
L'uſage eſt pour les mœurs, les habits, le langage ;
Mais je ne vois point les rapports
Qu'il peut avoir avec notre ame.
L'homme eſt homme partout : ſi la vertu l'enflamme,
C'eſt mon héros, je laiſſe les dehors.
Quoi ! toujours notre eſprit fantaſque
Ne jugera jamais l'homme que ſur le maſque !
Nous avons des défauts, chaque peuple a les ſiens.
Pourquoi s'attacher à des riens ?
Eh ! oui, des riens, des miſeres, vous dis-je,
Qui ne méritent pas d'exciter votre humeur ;
C'eſt d'un vice réel qu'il faut qu'on ſe corrige,
Les écarts de l'eſprit ne ſont pas ceux du cœur.

LE MYLORD.

Comment ! vous êtes Philoſophe !

LA MARQUISE, *gaiment.*

Moi ! je ne connois point les gens de cette étoffe
Ni ne veux les connoître, ils ſont trop ennuyeux ;
Je cherche à m'amuſer, cela me convient mieux.

LE MYLORD, *avec un peu d'humeur.*

Toujours l'amuſement !

LA MARQUISE.

Oui, Mylord hypocondre ;
Je pourrois cenſurer les uſages de Londre,
Comme vous attaquez nos goûts ;
Mais je ris ſimplement & de vous & de nous.
Que les Anglois ſoient triſtes, miſanthropes ;

Toujours avec nous contraſtés,
Cela ne me fait rien ; leurs ſombres enveloppes
N'offuſquent point d'ailleurs leurs bonnes qualités.
Ils ſont francs, généreux, braves ; je les eſtime.

LE MYLORD, *avec chaleur.*

Quoi ! Vous eſtimez les Anglois ?

LA MARQUISE.

Aſſurément ! ils ont une ame magnanime,
De l'honneur, des vertus, & je ſais d'eux des traits..

LE MYLORD.

Vous me charmez.

LA MARQUISE, *à part.*

Bon, ſon humeur s'appaiſe.

LE MYLORD.

Comment donc, vous penſez ?

LA MARQUISE.

Qui ? Moi ? Je n'en ſais rien.

LE MYLORD.

Ah ! vous me ſéduiriez ſi vous étiez Anglaiſe.
Je goûte dans votre entretien....

LA MARQUISE.

Je ne veux point penſer, Monſieur, c'eſt un ouvrage.
Ce que je dis, part de l'eſprit, du cœur,
De l'ame, dans l'inſtant, en vous laiſſant l'honneur
D'une prétention qui ne convient qu'au Sage.

LE MYLORD, *prenant la main de la Marquiſe.*

Vous en avez, Madame, un plus grand avantage.

LA MARQUISE.

Que faites-vous ? (*A part.*) Il eſt déconcerté.

LE MYLORD, *à part.*

Je demeure interdit ; je crois, en vérité,
Que mon cœur malgré moi...

LA MARQUISE, *à part.*

Cet eſſai m'encourage.
(*Haut.*) Mais je m'arrête ici, je penſe qu'il eſt tard.

LE MYLORD, *l'arrêtant.*

Non, Madame.

LA MARQUISE.

Excuſez, on m'attend autre part ;
Pour arranger un ballet agréable ;
C'eſt pour ce ſoir qu'on doit le préparer.
Vous ſeriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MYLORD.

Vous vous moquez, je penſe, ou c'eſt mal me connoître.

LA MARQUISE.

Pourquoi me refuſer quand vous pouvez en être ?
Ceſſez de chercher des raiſons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous penſez, & nous jouiſſons.
Laiſſez-là, croyez-moi, votre Philoſophie.
Elle donne le ſpleene, elle endurcit les cœurs :
Notre gaité, que vous nommez folie,
Nuance notre eſprit de riantes couleurs,
Par un charme qui ſe varie ;

Elle orne la raiſon, elle adoucit les mœurs ;
C'eſt un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MYLORD, *à part.*

Je riſque trop à l'écouter,
Je ferai mieux de l'éviter.
(*On entend le ſon des tambourins.*)
Qu'entends-je encor ! quel affreux tintamarre !

SCENE IX.

LE MYLORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

MARQUISE, eh ! donc, nous allons répéter?

LE MYLORD, *à part.*

Où fuir ?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MYLORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Lé Mylord eſt des nôtres.

LA

LA MARQUISE.

Oui.
Vraiment, je compte bien ſur lui.

LE MYLORD.

Epargnez-moi, je vous ſupplie.

LE BORDELOIS.

Monſé danſe lé munuet?

LE MYLORD.

Eh! je n'ai danſé de ma vie.

LE BORDELOIS.

En deux ou trois léçons nous vous rendrons parfait.

LE MYLORD.

Morbleu!

LA MARQUISE.

Diſſimulez votre miſanthropie.
(*Bas au Mylord.*) (*Au Bordelois.*)
Vous vous deshonorez. Allez, je vous rejoins.

SCENE X.

LE MYLORD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

RENDEZ-VOUS digne de mes ſoins.
Une heure ou deux je veux bien faire treve;
Après cela, je vous enleve.

Point de refus, ou bien vous me déplairiez fort ;
Je vous en avertis. Adieu mon cher Mylord.
Si nous extravaguons, le plaiſir nous excuſe :
Bien fou qui s'en afflige, heureux qui s'en amuſe.

SCENE XI.

LE MYLORD, *ſeul.*

M'En voilà quitte par bonheur.
Mais je ne devois pas lui marquer tant d'aigreur ;
Car malgré ſon inconſéquence,
Je m'apperçois qu'elle a bon cœur,
Et ſans qu'elle y ſonge, elle penſe.
Oui, je la jugeois mal, & je ſens mon erreur.
Allons, allons, Mylord, il faut que tu t'appaiſes ;
Fais effort ſur toi-même, & pardonne aux Françoiſes.
On peut s'y faire...Ah ! j'apperçois Darmant,
Et ſa préſence eſt un tourment.

SCENE XII.

LE MYLORD, DARMANT.

DARMANT.

MYLORD, je vous annonce une heureuſe nouvelle.
C'eſt votre intérêt ſeul...

LE MYLORD.

Abrégeons. Quelle eſt-elle ?

DARMANT.

Nous allons renvoyer des priſonniers Anglois
Pour pareil nombre de François ;
Je vous ai fait, Mylord, comprendre dans l'échange ;
J'ai tant ſollicité...

LE MYLORD.

Vous en ai-je prié ?

DARMANT.

Je cherche à vous ſervir.

LE MYLORD, *à part.*

Cet homme eſt bien étrange !

DARMANT.

Quoi ! mon empreſſement....

LE MYLORD.

M'a trop humilié ;
Je ne veux rien devoir qu'à ma Nation même.
M'obliger malgré moi !

DARMANT.

Quoi ! toujours dans l'extrême,
Vous ne prêtez à tout que de ſombres couleurs !

LE MYLORD.

J'ai fait des dépêches pour Londre :
Si la fortune à mes vœux peut répondre,
Je trouverai ſans vous la fin de mes malheurs ;
Je reſte en attendant.

DARMANT, *à part.*

Me voilà plus tranquille.
Avec regret je l'aurois vû partir.
(*Haut.*)
Ma maiſon eſt à vous.

LE MYLORD, *avec un ſoupir étouffé.*

Non, non ; j'en dois ſortir.

DARMANT.

Pourquoi chercher un autre aſile ?
Qui pourroit ici vous troubler ?
A-t-on manqué d'égards ?...

LE MYLORD.

C'eſt trop m'en accabler.

DARMANT.

Vous ne me rendez pas juſtice.
(*A part.*)
Auroit-il ſoupçonné mon amour pour Clarice ?
(*Haut.*)
Quelque nouveau ſujet excite votre aigreur ?
Ah ! je ſçais ce que c'eſt ; vous avez vû ma ſœur.
Ses airs évaporés & ſa tête légere....

LE MYLORD.

(*A part.*) Veut-il interroger mon cœur?

DARMANT.

Oui, je conçois qu'elle a pû vous déplaire.

LE MYLORD.

A quoi bon votre sœur ? Je l'excuse aisément ;
Elle est d'un sexe...

DARMANT.

Oui, mais son caractère...;

LE MYLORD.

M'en suis-je plaint ?

DARMANT.

Non ; poliment...;

LE MYLORD.

Je ne suis point poli.

DARMANT.

Sachez que son système
Est de vous consoler, de vous rendre à vous-même.
Si je ne l'arrêtois, Monsieur, journellement
Vous seriez obsedé.

LE MYLORD.

Monsieur, laissez-la faire.

DARMANT.

Non, je lui vais défendre expressément
De vous revoir.

LE MYLORD, *à part.*

Ah ! quel acharnement !

DARMANT.

Je cours pour l'avertir...

LE MYLORD.

Il n'eſt pas néceſſaire.

DARMANT.

Mais je dois réprimer l'indiſcrette chaleur....

LE MYLORD.

Je ſais ce que j'en penſe, il ſuffit ; ſerviteur.

DARMANT.

Je n'ai qu'un mot, après quoi je vous laiſſe.
J'aurois été jaloux d'avoir votre amitié ;
Mais je n'eſpere plus que votre haine ceſſe :
Du moins un peu d'eſtime, & je ſuis trop payé.

LE MYLORD.

Eh ! malgré moi, Monſieur, vous avez mon eſtime.
Je ſuis votre ennemi, mais ſans vous mépriſer.
Je ne ſuis point injuſte, & ne puis refuſer
Ce qui me paroit légitime.
Mais pour mon amitié, ne l'eſperez jamais.
Dans ces tems de diſcorde, entre Anglois & François,
Toute liaiſon eſt un crime :
De ſa patrie on doit prendre l'eſprit ;
Qui s'en écarte, la trahit.

DARMANT.

Imitez donc votre patrie ;
Et des préventions dont votre ame eſt nourrie,
Connoiſſez enfin les erreurs.
Nous allons voir ceſſer les fléaux de la guerre.
La paix doit réunir la France & l'Angleterre,
Et nous allons bientôt jouir de ſes douceurs.

LE MYLORD.

La paix ! la paix ! quelle chimere !
On ne peut jamais l'eſperer.
Des intérêts puiſſans doivent nous ſéparer.

SCENE XIII.

LE MYLORD, UN VALET.

UN VALET.

MYLORD, un Anglois vous demande.

LE MYLORD.

Un Anglois ! un Anglois ! qu'il entre, & promptement.

SCENE XIV.

LE MYLORD, DARMANT, SUDMER.

SUDMER, *gaiment & avec vivacité.*

VIVE, vive, Mylord ! ah ! quel heureux moment !
Je vous retrouve & ma joie eſt ſi grande...

LE MYLORD.

C'eſt vous, mon cher Sudmer !

SUDMER

C'eſt moi, certainement.

DARMANT, *avec étonnement.*

Sudmer ! ah ! quel évenement !

SUDMER, *considerant Darmant.*

Mais c'est vous-même aussi, je pense.
C'est vous, voilà vos traits ; je rends grace au hazard.
Cher Mylord, attendez.

LE MYLORD.

D'où vient donc cet écart ?

SUDMER.

Le premier des devoirs est la reconnoissance.
(*A Darmant.*)
Le sort en cet instant a rempli mon espoir.

DARMANT.

Monsieur, je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

SUDMER.

Je suis assez heureux, moi, pour vous reconnoître.

DARMANT.

Mais je n'ai point d'idée....

SUDMER.

Aucune ?

DARMANT.

Point du tout.

SUDMER.

Je ne me trompe point ; & j'y crois encore être.

LE MYLORD.

(*A part.*) Cet accueil n'est pas de mon goût.
(*Darmant veut se retirer.*)

SUDMER.

Ne vous en allez pas.

DARMANT.

Mais je dois par prudence...

SUDMER.

Vous n'êtes pas de trop, cedez à mon inſtance,
Et ſongez que mes ſentimens...
(*Au Mylord, en lui montrant Darmant.*)
C'eſt un homme des plus charmans,
C'eſt un homme d'eſpece unique.

LE MYLORD.

Charmant! charmant! parbleu, pour des êtres penſans,
Voilà, ſans doute, un beau panégyrique!

SUDMER.

Qu'entendez-vous?

LE MYLORD.

Cela s'entend ſans qu'on l'explique.
Un homme n'eſt jamais charmant en bonne part,
Et lorſqu'à la raiſon on veut avoir égard....

SUDMER.

Je ne vois point à quoi cela s'applique.
(*A Darmant.*)
Remettez-vous auſſi mes traits;
Rappellez-vous que je vous dois la vie.
Vous changeates pour moi la fortune ennemie.
(*Montrant ſon cœur.*)
Voilà le livre où ſont écrits tous les bienfaits.
Vous êtes mon ami, du moins je ſuis le vôtre;
C'eſt par vos procédés que vous m'avez lié.
Je m'en ſouviens, vous l'avez oublié:

Nous faiſons notre change en cela l'un & l'autre.

DARMANT.

Mais vous vous méprenez, Monſieur.

SUDMER.

Moi, point du tout ; moi, jamais me méprendre
Quand la reconnoiſſance en moi ſe fait entendre
Et m'offre mon libérateur.
Le ſentiment me donne des lumieres ;
Pour reconnoître un bienfaiteur,
Les yeux ne ſont point néceſſaires :
Je ſuis toujours averti par mon cœur.

DARMANT.

Ah ! je vois à peu près ce que vous voulez dire.

LE MYLORD.

Moi, je ne le vois pas.

SUDMER.

Je vais vous en inſtruire.
Nous devons publier les belles actions :
Je montois un vaiſſeau de trente-huit canons,
Je fus, près d'une côte, accueilli d'un orage,
Terrible, violent beaucoup :
J'étois prêt à faire naufrage,
Et les François avoient de quoi faire un beau coup.
Auſſi, Monſieur, en homme ſage,
Lorſque les vents furent calmés,
En tira-t-il un très-grand avantage;
Et nous voyant démâtés, déſarmés,
» Je pourrois, me dit-il, prendre votre équipage;
» Mais, pour en profiter, je ſuis trop généreux;
» On n'eſt plus ennemi lorſqu'on eſt malheureux.

Bref, il me ſoulagea, m'obligea de ſa bourſe,
Me rendit mes effets avec la liberté :
Les bienfaits, de ſon cœur, couloient comme une ſource.
Peut-on trop admirer ſa généroſité ?

LE MYLORD, *avec humeur.*

Tout bienfait, avec lui, porte ſa récompenſe ;
On agit pour ſoi-même en agiſſant ainſi.
(*Bas à Sudmer.*)
Je ſuis forcé de l'admirer auſſi ;
Mais ſans tirer à conſequence.

DARMANT.

Jugez la Nation avec plus d'équité.
Comme François, mon premier appanage
Conſiſte dans l'humanité.
Mes ennemis ſont-ils dans la proſperité :
Je les combats avec courage.
Tombent-ils dans l'adverſité :
Ils ſont hommes, je les ſoulage.

SUDMER.

Eh ! c'eſt ainſi qu'on penſe avec un cœur loyal.
Je ne décide point entre Rome & Carthage :
Soyons humains ; voilà le principal.

LE MYLORD.

Vous n'êtes pas Anglois.

SUDMER.

Je ſuis plus ; je ſuis homme.
Qu'avez-vous contre lui ? Cette froideur m'aſſomme :
Eſclave né d'un goût national,
Vous êtes toujours partial.

N'admettez plus des maximes contraires ;
Et, comme moi, voyez d'un œil égal
Tous les hommes qui ſont vos freres.
J'ai déteſté toujours un préjugé fatal.
Quoi ! parce qu'on habite un autre coin de terre,
Il faut ſe déchirer, & ſe faire la guerre !
Tendons tous au bien général.
Crois-moi, Mylord, j'ai parcouru le Monde.
Je ne connois ſur la machine ronde
Rien que deux peuples differens ;
Savoir, les hommes bons & les hommes méchans.
Je trouve partout ma patrie
Où je trouve d'honnêtes gens ;
En Cochinchine, en Barbarie,
Chez les Sauvages même : allons, ſoyons unis ;
Embraſſons-nous comme trois bons amis.
(*A Darmant.*)
Vous ſerez de ma nôce, au moins ?

DARMANT.

Quoi ?

SUDMER.

Je l'exige.
Je vais me marier avec un vrai prodige,
Fille aimable, dit-on, & qui me plaira fort :
Je m'apprête à l'aimer. Quoi ! cela vous afflige ?

DARMANT.

Moi, je partage votre ſort.

SUDMER.

Point de partage, je vous prie,
Surtout ſi la fille eſt jolie.

DARMANT.

Je reſpecte les nœuds dont vous ſerez unis.

LE MYLORD.

Ma fille, de ce mariage,
Sans doute, ſentira le prix ;
Je vais, ſans tarder d'avantage,
La préparer, en des inſtans ſi doux,
Sur l'honneur qu'elle aura de s'unir avec vous.

SCENE XV.

SUDMER, DARMANT.

SUDMER.

VOus connoiſſez l'objet qu'on me deſtine ?
Hein ? Mais, mon cher François, qu'eſt-ce qui vous chagrine ?
Morbleu ! ſeriez-vous mon rival ?
Comment ? Cela m'eſt bien égal ;
Mais je veux ſavoir tout à l'heure...

DARMANT.

Monſieur, ſur ce ſujet ne m'interrogez point.

SUDMER.

Ma future chez vous demeure,
Et je veux m'éclaircir d'un point.

DARMANT.

Monſieur, quoi qu'il en ſoit, vous n'avez rien à craindre.

Clarice eſt adorable, & je pourrois l'aimer,
Sans que vous euſſiez à vous plaindre.
(*A part.*) Tâchons encor de me calmer.

SUDMER.

Cependant je remarque un trouble.
Hein? parlez, hein? son embarras redouble.

DARMANT.

C'en eſt aſſez. Adieu, Monſieur.
Jouiſſez de votre bonheur,
Et de mes ſentimens n'ayez aucun ombrage.
On peut aimer Clarice, on peut s'en faire honneur:
Je ne vous dis rien d'avantage.

SCENE XVI.

SUDMER, *ſeul.*

C'Eſt parler fierement; je prétends découvrir...
J'ai des ſoupçons qu'il faut que j'éclairciſſe.
Ah! j'apperçois Mylord, & ſans doute Clarice.
Examinons un peu comme je dois agir.
On ne m'a point trompé: je la trouve fort belle,
Belle certainement!

SCENE XVII.

LE MYLORD, CLARICE, SUDMER.

SUDMER.

BON JOUR, Mademoiſelle.
Je ſuis Sudmer pour vous ſervir,
Et je viens remplir votre attente;
Oui, oui, ma belle enfant, je vous épouſerai;
Je dis plus, je ſens bien que je vous aimerai:
(*Au Mylord.*)
Autrement j'aurois tort. Je la trouve charmante.

CLARICE.

Monſieur.

SUDMER.

Reſte à ſavoir ſi je vous conviendrai.
M'aimerez-vous auſſi?

CLARICE.

Mais, Monſieur, je l'eſpere.
Les volontés du Mylord ſont des loix.
La généroſité de votre caractère,
Vos nobles procédés font honneur à ſon choix;
Et les vertus, ſur mon cœur, ont des droits
Préférables à l'amour même.
Lorſque de la raiſon on écoute la voix,
On eſtime du moins en attendant qu'on aime.

SUDMER.

Oh! je ſuis votre ſerviteur.

En attendant ! c'eſt bon pour qui pourroit attendre.
Mylord, je ſuis preſſé ; vous avez un vieux gendre
Qui n'a pas un inſtant à perdre, par malheur.
Je ne crois pas que l'amour, à mon âge,
Parle beaucoup en ma faveur ;
C'eſt un arrangement que notre mariage.
Notre intérêt commun en aura tout l'honneur :
Cela ne ſuffit pas ; je crois qu'elle eſt fort ſage :
Mais il ſe peut qu'un autre objet l'engage.

CLARICE.

En tout cas, je ſaurois commander à mon cœur.

SUDMER.

Bon ! voilà le même langage
Que vient de me tenir Darmant.

LE MYLORD.

Darmant !

SUDMER.

Elle rougit, & je vois clairement....
N'eſt-il pas vrai, chere future ?
Il ſe pourroit par aventure....
Hein ?

LE MYLORD.

Sudmer, de pareils ſoupçons....

SUDMER.

Pour demander cela, Mylord, j'ai mes raiſons.

LE MYLORD.

Mais Darmant eſt François, & ma fille eſt Angloiſe ;
Elle ne peut l'aimer.

SUDMER.

Conſéquence mauvaiſe ;
Les

Les François ont toujours l'art de se faire aimer.
Je les connois pour gens fort agréables,
Et qui plus est encor, fort estimables;
Il est tout naturel de s'en laisser charmer.

LE MYLORD.

Je sais comme ma fille pense,
Je réponds de son cœur : oui, la reconnoissance
Qu'elle sent, comme moi, de vos rares bienfaits,
Doit l'attacher à vous tendrement pour jamais.

SUDMER.

Que parlez-vous de bienfaits, je vous prie?

CLARICE.

Si ma main doit payer ces généreux secours ...

SUDMER.

Je ne vous entends point, & je n'ai de mes jours...

LE MYLORD.

Vous-même m'écrivez?

SUDMER.

Point de plaisanterie.

LE MYLORD.

Moi, plaisanter!

SUDMER.

Vous êtes fou, Mylord,
C'est depuis quelques jours que je sais votre sort.

LE MYLORD.

Mais cependant la chose est sûre,
Et votre lettre que voici;
Tenez.

SUDMER.

Que veut dire ceci?
Ce n'est point là mon écriture.

LE MYLORD.

Je le sais bien ; mais votre bras cassé...

SUDMER.

Je n'ai pas eu le bras cassé.

LE MYLORD.

Qu'entends-je ?

SUDMER.

Certainement, vous n'êtes pas sensé.

LE MYLORD.

Mais lisez donc, lisez. (*A part.*) Sa tête se dérange.

CLARICE.

Assurément, je l'ai déjà pensé.

SUDMER.

Je suis dans un courroux extrême.
Comment ! quelqu'un a pris mon nom
Pour faire une bonne action,
Que j'aurois pû faire moi-même ?
Morbleu ! c'est une trahison
Dont je prétends avoir raison.
Et vous avez reçu la somme ?...

LE MYLORD.

Oui, d'un banquier.

SUDMER.

Nommé ?

LE MYLORD.

Monsieur Argant.

SUDMER.

Il loge ?

LE MYLORD.

Près d'ici.

SUDMER.

Je vais trouver cet homme ;
J'en aurai le cœur net ; je reviens à l'instant.

SCENE XVIII.

LE MYLORD, CLARICE.

LE MYLORD.

Tout cela me paroit étrange!
D'où peut venir cette lettre de change,
Et ces autres effets que j'ai déjà reçus?
Ce n'eſt pas de Sudmer! je demeure confus.
Si ce n'eſt pas de lui, c'eſt d'un compatriote,
Qui veut m'obliger en ſecret.
Tel eſt l'Anglois, il cache le bienfait;
Exactement j'en conſerve la note,
Pour m'acquitter de celui qu'on m'a fait;
Pour un homme d'honneur, c'eſt le plus grand regret
Que de manquer à la reconnoiſſance,
Et payer un ſervice eſt une jouiſſance.
Je ferai tant que nous ſerons au fait.
Ah! çà, venons à vous, ma fille:
Sudmer, par ſes grands biens, releve ma famille;
Il vous fait un état certain;
Vous ne repugnez pas à lui donner la main?

CLARICE.

Je dois vous obéir.

LE MYLORD.

Vous ſoupirez, Clarice.

CLARICE.

Oui, mon pere, il eſt vrai.

LE MYLORD.

Parlez ſans artifice,
Parlez avec ſincerité.
Ne diſſimulez rien.

CLARICE.

M'en croyez-vous capable ?
Je ne ſais point trahir la vérité,
Et qui diſſimule eſt coupable.
Je n'ai rien dans mon cœur que je doive cacher
Aux yeux indulgens de mon pere.
Eſt-il quelque ſecret, eſt-il quelque myſtere
Que dans ſon ſein je ne puiſſe épancher ?

LE MYLORD.

A mes deſſeins vous verrois-je contraire ?

CLARICE.

Non, je veux me ſoumettre à votre volonté :
En Angleterre un cœur n'eſt point eſclave ;
Le pouvoir paternel eſt chez nous limité.
Mais ne ſoupçonnez pas que jamais je le brave.
Périſſe cette liberté
Qui des parens détruit l'autorité.
Ah ! je le ſens, un pere eſt toujours pere.
Sur des enfans bien nés il conſerve ſes droits.
Quand le devoir en nous grave ſon caractère,
Rien ne peut effacer cette empreinte ſi chere.
En vain la liberté veut élever ſa voix,
Et dans nos cœurs exciter le murmure ;
La loi nous émancipe, & jamais la Nature.

LE MYLORD.

Vous penſez bien ; mais, dites-moi,

Où nous conduit cet étalage ?
Sudmer, vous déplait-il ?

CLARICE.

Non, mon pere, mais...

LE MYLORD.

Quoi ?

CLARICE.

J'épouserai Sudmer, si c'est votre avantage.

LE MYLORD.

J'ai donné ma parole.

CLARICE.

Il aura donc ma foi.
Mais un autre a mon cœur.

LE MYLORD.

Expliquez ce langage ;
Epouser celui-ci, pour aimer celui-là !
Vous vous formez, ma fille, & j'apperçois déjà
Que de ce pays-ci vous adoptez l'usage.
S'il vous plait, rien de tout cela.
Quel est le nom du personnage ? ...
Dites-le moi.

CLARICE.

J'en aurai le courage.
Malgré moi mon cœur s'est soumis.
Les vertus d'un François.....

LE MYLORD.

Un de nos ennemis !

CLARICE.

Il ne l'est point ; c'est Darmant, c'est lui-même.

LE MYLORD.

Qu'ai-je entendu ? Ma ſurpriſe eſt extrême.
Je vois quel eſt le but de ſes empreſſemens.

CLARICE.

Arrêtez. Vos ſoupçons ſeroient trop offenſans.
Rien ne m'a juſqu'ici fait connoître qu'il m'aime :
L'eſtime, le reſpect ſont les ſeuls ſentimens
Qu'il ait oſé faire paroître.
Rien auſſi de ma part n'a pû faire connoître
Le trouble ſecret de mes ſens.

LE MYLORD.

A la bonne heure. Eh ! bien, puiſque je ſuis le maître,
Vous aimerez Sudmer, & je l'ai décidé.
Songez-y bien ; j'ai commandé.

SCENE XIX.

LE MYLORD, SUDMER, CLARICE.

SUDMER.

MA foi ! moi n'y puis rien comprendre
J'ai vû votre banquier, votre donneur d'argent ;
Il m'a reçu d'un air fort obligeant.

Mais il bat la campagne, & n'a pû rien m'apprendre.
Il m'a dit ſeulement qu'en cette maiſon-ci,
Par un valet Anglois je ſerois éclairci.

LE MYLORD.

C'eſt mon valet, ſans doute.

SUDMER.

Il peut donc nous inſtruire.

LE MYLORD.

Robinſon!

SCENE XX.

LE MYLORD, SUDMER, CLARICE, ROBINSON.

ROBINSON.

MYLORD!

LE MYLORD.

Viens ici.
Il faut tout à l'heure me dire
D'où vient l'argent que tu m'as apporté:
Ne cache point la vérité;
Tu ſais, dit-on, tout le myſtère.

ROBINSON.

Mylord, c'eſt d'un de vos amis.

LE MYLORD.

De Sudmer?

ROBINSON

Oui, la choſe eſt claire,

SUDMER.

De moi, Maraud, de moi !

ROBINSON, *à part.*

Me voilà pris.

SUDMER.

Je te ſurprends en menterie ;
C'eſt moi qui ſuis Sudmer.

ROBINSON.

Monſieur, j'en ſuis charmé.
Comment vous portez-vous ?

SUDMER.

Qui peut avoir tramé
Une pareille fourberie ?
Coquin ! j'ai donc le bras caſſé ?
Oh ! je te ferai voir...

ROBINSON.

Doucement, je vous prie.
Quoi ! ce n'eſt donc pas vous dont le cœur bien placé....

SUDMER.

Non, non, certainement.

ROBINSON.

Eh ! bien, c'eſt donc un autre.

SUDMER.

Qui donc a pris mon nom ?

ROBINSON.

Un nom tel que le vôtre
Doit faire honneur à l'amitié.

LE MYLORD.

De ce complot, le traitre eſt de moitié !
Déclare vîte, ou je t'aſſomme.

ROBINSON.

Vous m'allez ruiner.

LE MYLORD.

Comment ?

ROBINSON.

Oui, c'eſt un fait.
De tems en tems, je reçois quelque ſomme
Pour m'engager à garder le ſecret.

LE MYLORD.

Ah ! tu connois donc ?

ROBINSON.

Oui, c'eſt un fort honnête homme,
Qui veut vous obliger, & ſans être connu.
Vous ſavez bien, Mylord, que je ſuis ingénu.
Il m'a ſéduit, & pour lui plaire,
Robinſon eſt fourbe & fauſſaire.
Oui, c'eſt de moi que vient toute l'invention ;
Mais c'étoit, je proteſte, à bonne intention.

LE MYLORD.

En un mot, quel eſt-il ?

ROBINSON.

Eh ! bien, c'eſt, c'eſt... notre hôte.

LE MYLORD.

Darmant !

CLARICE.

Darmant !

LE MYLORD.

L'auteur d'une telle action !
Ah ! malheureux !

ROBINSON.

Je reconnois ma faute.

LE MYLORD.

Tu mérites punition.
Ecoute, aimeroit-il ma fille ?

ROBINSON.

Oh ! point du tout, Mylord ; il n'oseroit.
C'eſt généroſité toute pure qui brille,
Dans ce que pour vous il a fait.

LE MYLORD.

Vous, Clarice, êtes-vous inſtruite ?

CLARICE.

Non, je vous jure, & je ſuis interdite.

LE MYLORD.

Je ne comprens rien à cela !
En vérité, ſon procédé m'étonne !

SUDMER.

Moi, point m'en étonner ; je le reconnois là :
Et d'avoir pris mon nom, très-fort je lui pardonne.

LE MYLORD, *à Robinſon.*

Je te fais grace ; mais ne lui parle de rien.

SCENE XXI.

Les Acteurs précédens, LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

LA Paix eſt ſûre, elle eſt ratifiée.
Je me fais un plaiſir de la voir publiée.
La Paix ! ce mot ſeul fait du bien :
Elle eſt de l'Univers le plus tendre lien :
La foule avec tranſport inonde chaque rue,
Sans être coudoyé, l'on ne peut faire un pas,
Sans ſe connoître on ſe ſalue,
On parle, on s'interrompt, on ne ſe répond pas ;
La joie en tous lieux répandue,
En animant les cœurs, égale les états.

CLARICE.

Ce ſpectacle eſt charmant, j'en ſerois attendrie.

LA MARQUISE.

Je viens vous chercher tout exprès,
Pour que vous & Mylord examiniez de près
Le pouvoir qu'a ſur nous l'amour de la Patrie.
Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaité, ce fard de la Nature,
Rajeunit les Vieillards, leur donnne un air plus frais;
D'un coloris ſi doux la teinte vive & pure

Partout imprime ſes attraits ;
C'eſt le bonheur qui fournit la peinture.
Et le plaiſir de l'âme embellit les plus laids.
La Marchande dans ſa boutique
Etale ſes colifichets,
Répéte à tout moment, la Paix, la Paix, la Paix!
De Meſſieurs les Anglois j'aurai donc la pratique :
Et ſa petite fille, avec un air comique,
Dit : ah! Maman, comment c'eſt-il fait, un Anglois ?
On rencontre plus loin des chanſonniers bien ivres,
Raclant du violon & braillant des couplets,
Bons, excellens, quoique mauvais,
Et qui ſurpaſſent de gros Livres,
Parce que le cœur les a faits.
En un mot, vous verrez que nous autres François,
Notre plus grand plaiſir eſt d'adorer nos Maîtres ;
C'eſt l'Amour qui prend ſoin d'éclairer nos fenêtres.
Le ſentiment, voilà notre premiere loi :
Eh! qui l'éprouve plus que moi ?
Je danſerai la nuit entiere :
Je donnerai le ton, & ferai la premiere
A bien crier, vive le Roi!

LE MYLORD.

Vous m'enchantez, Madame la Marquiſe :
De mon eſprit chagrin vous changez la couleur ;
Je ſens que la gaité, qui vous caractériſe,
Ne peut ſe rencontrer qu'avec un très-bon cœur.
Darmant, nos Nations ſont reconciliées :
Par vos traits généreux vous m'avez corrigé ;

Et l'amitié ſurmonte enfin le préjugé :
Que par cette amitié nos maiſons ſoient liées.

DARMANT.

Ah ! Mylord, je vous ſuis attaché pour jamais.

LE MYLORD.

Ces ſecours détournés qu'avec tant de nobleſſe
Vous m'avez ſû fournir par des moyens ſecrets,
Pour ne point faire ombrage à ma délicateſſe,
Je les acquitterai bientôt grace à la Paix :
Mais mon cœur en paîra toujours les intérêts.

DARMANT.

Daignez me regarder comme de la Famille.

LE MYLORD.

Monſieur, pour vous marquer combien vous m'êtes cher,
Vous ſignerez le contrat de ma Fille,
Que, dès ce ſoir, je marie à Sudmer.

LA MARQUISE, *riant.*

A cette faveur-là mon frere eſt bien ſenſible.

DARMANT, *à part.*

O Ciel !

LE MYLORD.

Darmant ſoupire, & la Marquiſe rit !
Mais cela n'eſt pourtant ni triſte, ni riſible.

LA MARQUISE.

Mais c'eſt que mon cher frere eſt ſot, ſans contredit :
Je m'y connois ; tenez, admirez la ſtatue !

DARMANT, *à part.*

Ma ſœur.

SUDMER.

Mais en effet, lui paroître interdit.

LA MARQUISE.

C'eſt qu'il eſt amoureux de votre Prétendue ;
Mais grave ſoupirant, diſcret, ſilencieux ;
Le reſpect a toujours étouffé ſa parole,
Et triſtement comme une idole,
Son amour n'a jamais parlé que par ſes yeux.

SUDMER.

Mylord, je pourrois faire une grande ſottiſe
D'épouſer votre fille : elle eſt fort à ma guiſe ;
Mais, Monſieur, pourroit bien être à la ſienne auſſi
Un petit peu, n'eſt-ce pas ? Hein ? Je penſe,
Et je vois que, dans tout ceci,
Mon rival doit, au fond, avoir la préférence.
Sous mon nom il a ſçu ſaiſir l'occaſion
D'avoir pour vous, Mylord, un procédé fort bon :
Si je deviens le mari de Clarice :
Il eſt homme, peut-être, à rendre encor ſervice :
Je ſuis accoutumé d'être ſon prête-nom.

LE MYLORD.

Darmant, je vous prends pour mon gendre.

CLARICE.

Ah ! mon pere.

DARMANT.

Ah ! Monſieur, en cet heureux inſtant ;
Que j'ai de graces à vous rendre !
Je ſuis de l'Univers l'homme le plus content.

SUDMER.

Cette alliance eſt fort bien aſſortie.

DARMANT.

Ma ſœur, en même-tems, devroit
Conſentir à vous être unie;
Ce double hymen ne laiſſeroit
Aucun ſoupçon d'antipathie.

LA MARQUISE.

Je craindrois que Mylord ne fut triſte & jaloux.

LE MYLORD.

La propoſition, il eſt vrai, m'intimide;
Mais cependant, Madame, croyez-vous
Qu'une Françoiſe, ayant l'eſprit vif & rapide,
Puiſſe y joindre en effet, par un accord bien doux,
Un caractere aſſez ſolide
Pour faire conſtamment le bonheur d'un époux?

LA MARQUISE.

Avant que de répondre, en faiſant mon éloge,
Souffrez, de mon côté, que je vous interroge.
Croyez-vous qu'un Anglois, qui toujours réfléchit,
En prenant une femme aimable & vertueuſe,
Ait aſſez de douceur, de liant dans l'eſprit
Pour la rendre conſtante en la rendant heureuſe;
Pour qu'elle s'applaudiſſe, enfin, d'être avec lui?
On ne peut guère avoir une femme fidelle,
Qu'en attirant l'amuſement chez elle.
Le manque de vertu vient quelquefois d'ennui.

LE MYLORD.

Marquiſe, courons-en les riſques l'un & l'autre;
Vous verrez un amant dans un époux ſoumis,
Et quand la Paix confond ma Patrie & la vôtre,
Tous mes préjugés ſont détruits.

SUDMER.

Daignez, mon cher Darmant, en cette circonſtance,
Me ſoulager du poids de la reconnoiſſance :
Je ſens que je ſuis vieux, je me vois de grands biens;
Je n'ai point d'héritier, ſoyez tous deux les miens...
Point de remercimens, ce ſeroit une offenſe.
Si je vous ſçais heureux, mes amis, c'eſt aſſez :
C'eſt vous, c'eſt vous qui me récompenſez ;
Mais j'entends retentir les cris de l'allegreſſe :
Courons tous : le plaiſir du cœur
S'augmente encor par le commun bonheur.

LA MARQUISE.

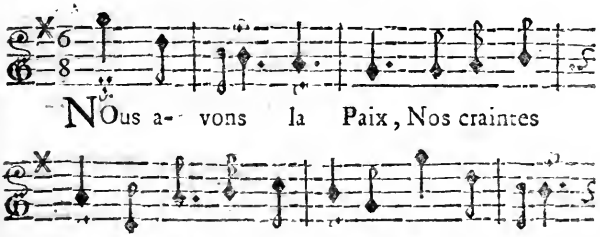
Mylord, j'en pleure de tendreſſe ;
Le courage & l'honneur rapprochent les pays;
Et deux Peuples égaux en vertus, en lumieres,
De leurs diviſions renverſent les barrieres,
Pour demeurer toujours amis.

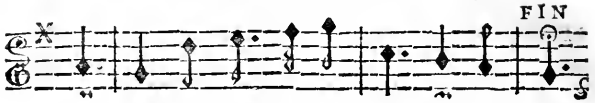
DIVERTISSEMENT.

ON entend une Symphonie & des acclamations qui annoncent une Fête publique.

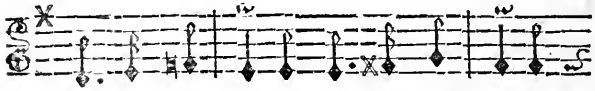
Le Théâtre repréſente la vue du Port de Bordeaux. On voit des Vaiſſeaux ornés de Guirlandes & de Banderoles. Des Peuples de différentes Nations exécutent une Fête. Anglois, François, Eſpagnols, Cantabres, Portugais, &c. caractériſés par des habits Pittoreſques, compoſent diverſes danſes variées à la mode de leur pays, au bruit des ſalves d'Artillerie. On chante; toutes les Nations s'embraſſent; la Fête ſe termine par un Ballet général.

RONDE.

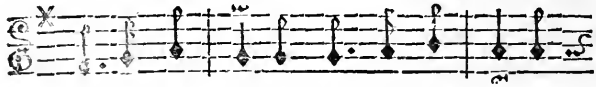




la Paix : Ce jour eſt le jour des bien-faits.

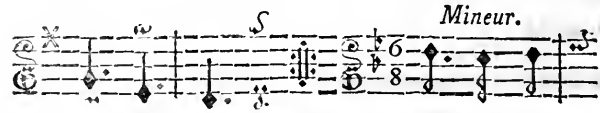


Nos maux fi- niſſent, Nos cœurs s'u- niſſent,

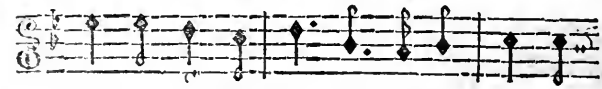


Vivons en freres : Ja- mais de guerres :

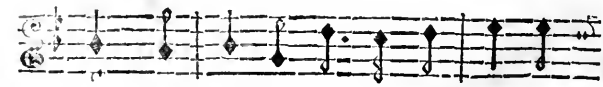
Que le Fran-çois devienne Anglois ; Et l'An-



glois, Fran- çois. *Au Chœur.* Par nos ac-

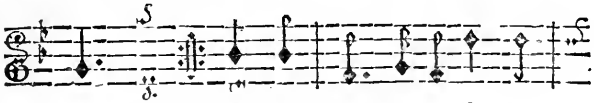


cords, Par nos tranſports, Nous donnons un é-

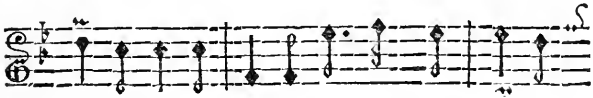


xemple au Monde : Peuples di- vers : De

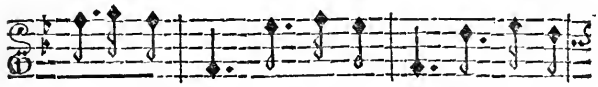
l'U-ni- vers, Ve-nez dan- fer en Ron-



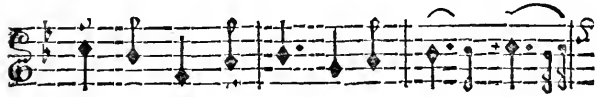
de. *Au Chœur.* Nous a- vous é- touffé la



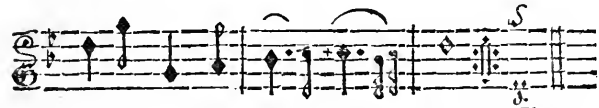
haine ; une é- gale ardeur nous en- traîne.



Embraſſons-nous ; Embraſſons- nous ; Le même

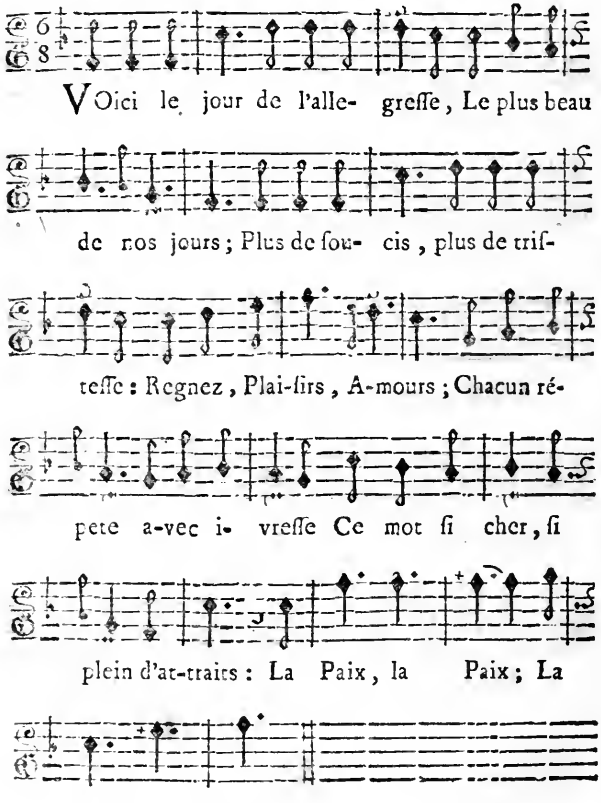


nœud nous u- nit tous. Formons u- ne



chaîne Qui dure à ja- mais. *Au Chœur.*

VAUDEVILLE.


VOici le jour de l'alle- greſſe, Le plus beau
de nos jours; Plus de ſou- cis, plus de triſ-
teſſe: Regnez, Plaiſirs, A-mours; Chacun ré-
pete a-vec i- vreſſe Ce mot ſi cher, ſi
plein d'at-traits: La Paix, la Paix; La
Paix, la Paix.

Gens à Manteau, Gens de Finance ;
Nous gémiſſons pour vous ;
Nos Officiers par leur préſence
Vont vous éloigner tous :
Le mal n'eſt pas ſi grand qu'on penſe :
Si vous voulez être diſcrets,
Eh ! Paix, Paix, Paix !
La Paix, la Paix.

Ne ſoyez plus, Sageſſe auſtere,
En guerre avec l'Amour,
C'eſt un enfant, laiſſez-le faire :
Paſſons-lui quelque tour.
Eſt-ce le tems d'être ſévere,
S'il lance en cachette ſes traits ?
Eh ! Paix, &c.

Accourez tous près de vos Belles,
Volez, Guerriers, Amans,
Elles vous ſont toujours fidelles ;
Croyez-en leurs ſermens :
Conſolez donc vos Tourterelles ;
Mais ſans demander leurs ſecrets.
Eh ! Paix, &c.

Laiſſons la fraude & l'artifice ;
Terminons tous procès ;
Venez ici Gens de Juſtice,
Et ſuſpendez vos frais.
Pour que chacun ſe réjouiſſe ;
Avocats, laiſſez le Palais :
Eh ! Paix, &c.

Pourquoi toujours s'entredétruire ;
Sçavans & beaux eſprits,
Tout céderoit à votre empire,
Si vous étiez unis :
Vous vous livrez à la ſatyre,
N'avez-vous pas d'autres objets ?
Chantez la Paix,
Chantez la Paix.

Un mari, pour une griſette ;
Néglige ſa moitié :
Sa femme, tant ſoit peu coquette ;
A fait une amitié.
De part & d'autre l'on ſe prête,
On n'approfondit point les faits.
Eh ! Paix, &c.

LE MYLORD, *à la Marquiſe.*

Plus entre nous d'antipathie :
Vous avez trop d'attraits.
Toute raiſon n'eſt que folie,
Quand elle eſt dans l'excès.
Femme d'eſprit, femme jolie
Ramene à des principes vrais.
Allons, la Paix, &c.

Faiſons revivre l'harmonie
Du commerce & des arts ;
Et que la paix toujours chérie
Regne de toutes parts.
Ne faites plus qu'une patrie,
Eſpagnols, Anglois & François.
Eh ! Paix, &c.

SUDMER.

Galans barbons qu'Amour inſpire ;
Ne tentez point le ſort ;
Le vent nous manque, & le navire
N'ira pas à bon port.
Je ſens qu'Amour voudroit me dire
Que Clarice a beaucoup d'attraits.
Hein ... quoi ? ... oui ... mais...
Allons, mon cœur, la Paix, la Paix.

Jugez de cette bagatelle
Seulement par le cœur,
Et ne nous faites point querelle.
Partagez notre ardeur.
Vous le sentez ; c'est notre zèle
Qui peint l'amour de tout François.
Et Paix, Paix !
Messieurs, la Paix.

FIN.

Théâtre & Œuvres de M Favart, avec figures, & Musiques à chaque Piece, 8 vol. *in* 8°, 1763. reliés, 40 liv.

Recueil de la Musique des Œuvres du même Auteur, en deux volumes, se vend séparément, 20 liv.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *l'Anglois à Bordeaux*, & je crois que cette Comédie écrite avec esprit & avec facilité, mérite le succès dont elle jouit. A Paris ce 15 Mars 1763.

MARIN.

Le Privilége général des Œuvres de M. Favart, enregistré à la Chambre Syndicale, N°. 521. fol. 356. se trouve aux Œuvres de l'Auteur en 8 vol. in-8°.

LES FESTES DE LA PAIX,

DIVERTISSEMENT

EN UN ACTE;

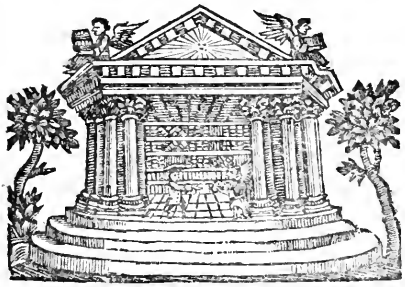
A l'occaſion de l'Inauguration de la Statue du ROI, & de la Publication de la Paix;

Repréſenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi le 4 Juillet 1763.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de pluſieurs Scenes nouvelles.

Prix 24 ſols, avec la Muſique.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques; au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Les Paroles ſont de M. *Favart.*

La Muſique, de M. *Philidor.*

ACTEURS.

PREMIER CENT-SUISSE, M. Lobreau.
SECOND CENT-SUISSE, M. Chanville.
LE ROI D'ARMES, M. Caillot.

BOUQUETIERES.

Mde. Favart, Mde. La Ruette, Mlle. Collet.

JARDINIERS.

Meſſieurs Chanville & Lobreau.

COLAS, Mde. Riviere,
BABET, Mde. La Ruette,
UN FAUX ABBÉ, M. Clairval.
UNE PETITE BOURGEOISE *précieuſe*, Mde. Bognolli.
UN GRENADIER, Mr. La Ruette.
UN PRÉCEPTEUR, M. Rochard.

PASTRES.

Mrs. Balletti, La Ruette, Chanville, Le Clerc.

PASTOURELLES.

Meſdemoiſelles Collet, Urſule, &c.

GOMBAUT, Mr. Caillot.
MACÉ, Madame Favart.
NICETTE, La petite Lonore.

ACTEURS.

L'OFFICIER DES GRENADIERS, M. Lobreau.

GRENADIERS.

Mrs. Chanville, Clairval, Desbroſſes, de Heſſe.

LE CARILLONNEUR, M. La Ruette.

LA CARILLONNEUSE, Mlle. Deſglands.

L'ARTIFICIER, Mr. Caillot.

UNE FEMME DU PEUPLE. Mde. La Ruette.

UNE AUTRE FEMME DU PEUPLE, Madame Favart.

UN MARINIER, Mr. Lobreau.

Compariſe des Cent-Suiſſes, deux Héraults d'Armes, des Écoliers & des Perſonnages du Peuple de tous les états.

La Scene eſt à la Place de LOUIS XV.

LES FESTES DE LA PAIX,

DIVERTISSEMENT EN UN ACTE.

Le Théâtre repréſente la Place Publique de LOUIS XV. On y voit la Statue équeſtre; une foule de Peuple l'environne : des Cent-Suiſſes font ranger tout le monde avec leurs hallebardes.*

SCENE PREMIERE.

CHŒUR *des Cent-Suiſſes.*

ALLONS, garre, garre, garre,
Range-vous, range-vous tous.

CHŒUR *du Peuple.*

Mais la Fête qu'on prépare
Eſt pour nous, eſt pour nous tous.

* La Décoration eſt de M. Louis, Architecte.

CHŒUR *des Cent-ſuiſſes.*
Que chacun ſe ſépare,
Faites de l'eſcarre,
Range-vous, range-vous tous,
Garre, garre.

CHŒUR *du Peuple.*
Mais la Fête qu'on prépare,
Eſt pour nous, eſt pour nous tous.
Quel tintamarre !
Quelle bagarre !

CHŒUR *des Cent-Suiſſes.*
Allons, garre, garre, garre, &c.

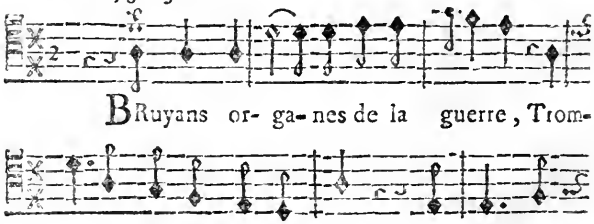
SCENE II.

LE ROI D'ARMES *avec deux* HÉRAULTS *& leur Suite ; les Tambours & les Trompettes l'annoncent.*

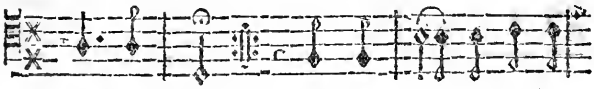
LE ROI D'ARMES.

ARIETTE.

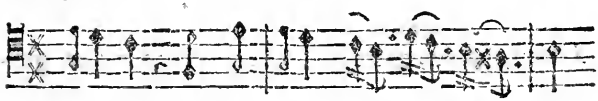
Majeſtueſement.



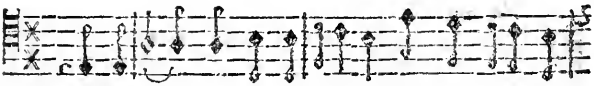
pouvanter la Terre, Nous n'avons plus que



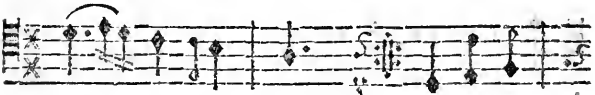
de beaux jours. Les Ton- nerres de Bel-



lonne Sont é- teints par les A- mours;

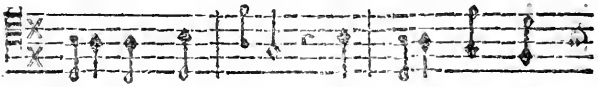


Si le bronze encor ré- sonne, C'eſt pour annon-

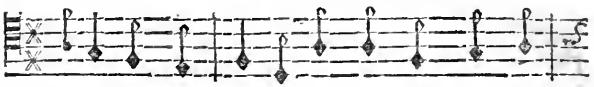


cer les beaux jours : *Da capo.* Jouiſ- ſez

tous d'un ſort tran- quil- le, Ma voix vous an-



non- ce la Paix. La Paix regne



dans cet a-- sy- le. D'un Roi qui vous la

donne Hono- rez les bien- faits. *Da capo.*

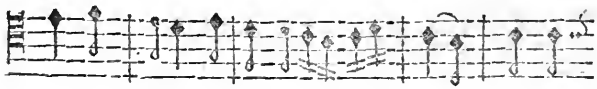
CHŒUR *des Cent-Suisses.*
Allons, garre, garre, &c.

CHŒUR *du Peuple.*
Mais la Fête qu'on pré- pare, &c.

LE ROI D'ARMES.

Andante.

DAns ce grand jour où tout proſpe- re,



Il n'eſt point d'états dif- fé- rents. Laiſſez

en- trer pe- tits & grands, Laiſſez les

cœurs ſe ſa- tis- fai- re. Doit- on em-

pê- cher des en- fans De venir voir

leur Pe- re?

(*Il ſort, & tout le Peuple reparoît dans la Place.*)

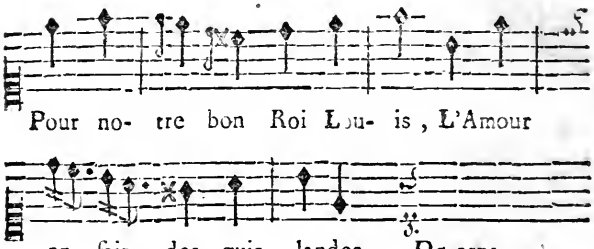
SCENE III.

DES BOUQUETIERES *apportent des bouquets & chantent les Couplets ſuivans.*

OFfrons tou- tes nos bou- quets, C'eſt l'A-

mour qui les a faits. De mê-me que

nos of- frandes, Nos cœurs ſont é- pa- nou- is.



CHŒUR.

Offrons toutes nos bouquets,
C'eſt l'Amour qui les a faits.

SECOND COUPLET.

Voici la ſaiſon des roſes,
Voici la ſaiſon des fleurs,
Nos jardins, moins que nos cœurs,
En préſenteront d'écloſes.

CHŒUR.

Offrons toutes nos bouquets, &c.

TROISIÉME COUPLET.

Souvent la biſe cruelle
Détruit l'éclat de nos fleurs;
Mais des roſes de nos cœurs
La durée eſt éternelle.

CHŒUR.

Offrons toutes nos bouquets, &c.

QUATRIÉME COUPLET.

Les garçons, ces malins drilles,
S'étoient levés avant nous,
Entr'eux ils se disoient tous;
Il faut prévenir les filles.

CHŒUR.

Allons offrir nos bouquets, &c.

CINQUIÉME COUPLET.

Mais nous autres, dès la veille,
Nous avions fait nos apprêts;
L'Amour est de nos secrets,
Il met la puce à l'oreille.

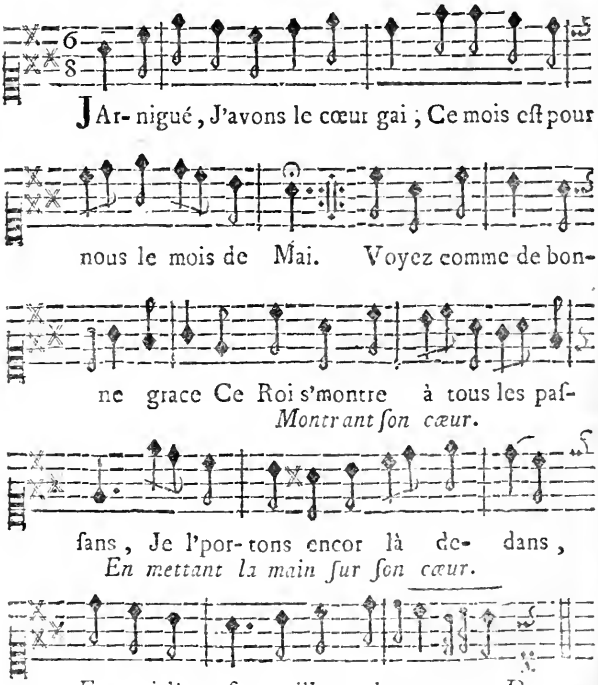
CHŒUR.

Offrons toutes nos bouquets,
C'est l'Amour qui les a faits.

SCENE IV.

Entrée des Jardiniers portans de petits oliviers en forme de Mais.

COUPLETS DES JARDINIERS.



SECOND COUPLET.

Il faut greffer, faire une bouture
Souvent pour avoir un bon fruit ;
Mais ſtila que not' Roi produit
Vient tout fin ſeul & par nature ;
Jarnigué, &c.

TROISIÉME COUPLET.

Ne faites point ici les fieres ;
Nous voulons être les premiers
Sans nous autres bons Jardiniers
On n'auroit point de Bouquetieres.
Jarnigué, &c.

Air : *Du Vaudeville des Bouquetieres.*

(*Une Bouquetiere aux Jardiniers.*)

Entremêlons nos bouquets,
C'eſt l'Amour qui les a faits.
Comperes, point de querelle ;
Voici le jour de la Paix,
Chantais l'Roi tant qu'vous voudrais ;
J'applaudiſſons votre zèle.

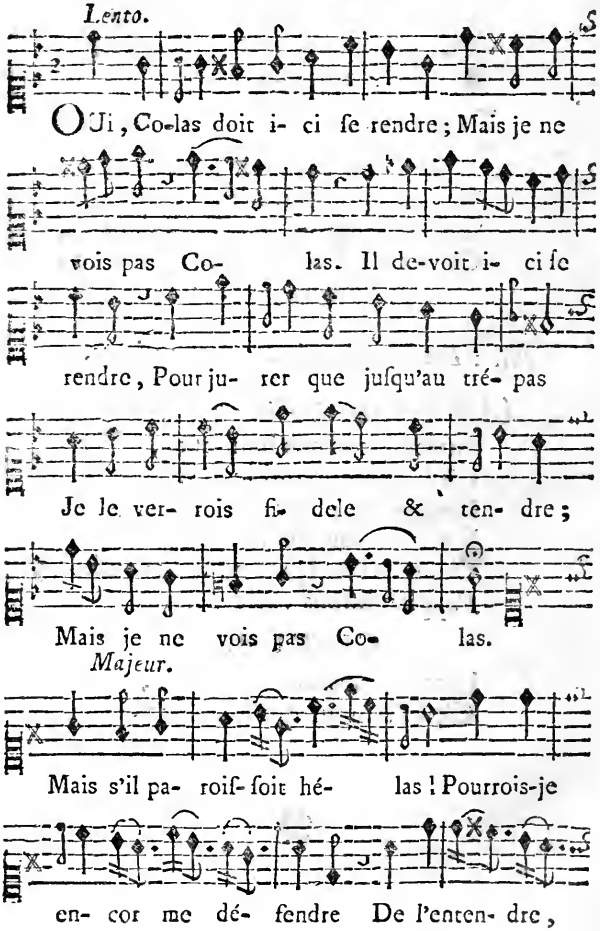
CHŒUR.

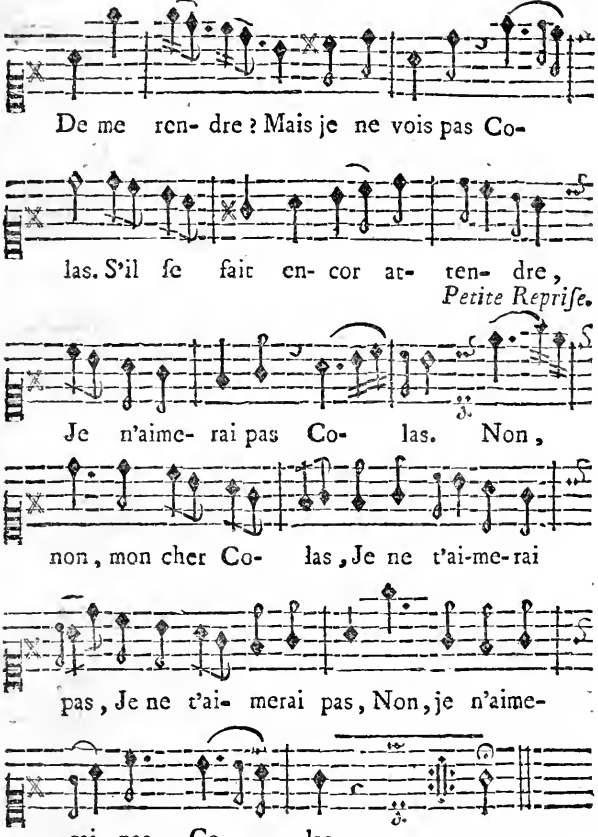
Entremêlons nos bouquets,
C'eſt l'Amour qui les a faits.

SCENE V.

BABET.

Lento.





Je l'apperçois, oui c'eſt lui-même.
En ce jour où chacun ſe livre au ſentiment,
Si Colas me jure qu'il m'aime,
Pourrai-je encor douter de ſon ſerment ?

SCENE VI.

COLAS, BABET.

COLAS *cachant ſous ſon chapeau des oiſeaux dans une cage.*

AH ! te voic : mon plaiſir eſt extrême.
Babet, chere Babet viens çà.

BABET.

Qu'eſt-ce donc, Colas ?

COLAS.

Oh ! j'ai là....
Tiens, tantôt en faiſant ma ronde
Au bois de Boulogne.

BABET.

Eh ? bien quoi ?

COLAS.

C'eſt aujourd'hui la fête à tout le monde,
Et pour peu qu'à mes vœux, Babet, ton cœur réponde,
C'eſt encor plus la fête à moi.
Que je ſerai content ſi c'eſt la fête à toi !

BABET.

Oh ! vraiment mon cœur te ſeconde ;
Tu n'en peux pas douter ; c'eſt celle du bon Roi.
Par ainſi c'eſt la fête à nous tous.

COLAS.

Ma petite,

Tu

Tu vas m'aimer ; car tiens ... mon cœur palpite :
J'ai là, te dis-je. ...

BABET.

Eh ! bien ?

COLAS.

Gliſſe ſous mon chapeau
Ta gentille menotte.

BABET.

Oh ! non, Colas, tout beau !

COLAS.

As-tu peur ?

BABET.

Oui, j'ai peur ; c'eſt peut-être une attrappe.

COLAS.

Voilà ma joue ; oui, tiens, tout net,
Applique-nous un bon ſouffler,
Si je te trompe, auſſi-tôt frappe.

BABET, *paſſant la main ſous le chapeau de Colas.*

Oh ! ça mord, ça pince, Colas !

COLAS.

Ça t'a-t-il fait du mal ?

BABET.

Eſt-ce que je te bats ?
C'eſt un oiſeau, je crois.

COLAS.

Une demi-douzaine,
Vois donc, vois donc comme ils ſont drus !

J'ai jetté mon chapeau deſſus :
Ils alloient s'envoler.

BABET.

Ils me font de la peine.
Ah ! les pauvres petits oiſeaux !

COLAS.

Pour toi je les ai pris.

BABET.

Colas, j'en ſuis fâchée ;
Que leur mere à préſent doit être effarouchée !
Elle va les chercher de rameaux en rameaux.
Ainſi ma mere déſolée,
Quand on parloit de milice au pays,
Étoit tout comme une troublée ;
Notre bon Roi lui conſerva ſes fils :
De même, par pitié pour ces pauvres petits,
Rendons-les à leur mere, & qu'ils aient la volée.

COLAS.

Oui, Babet ; mais je veux un prix.

BABET.

Quoi ?

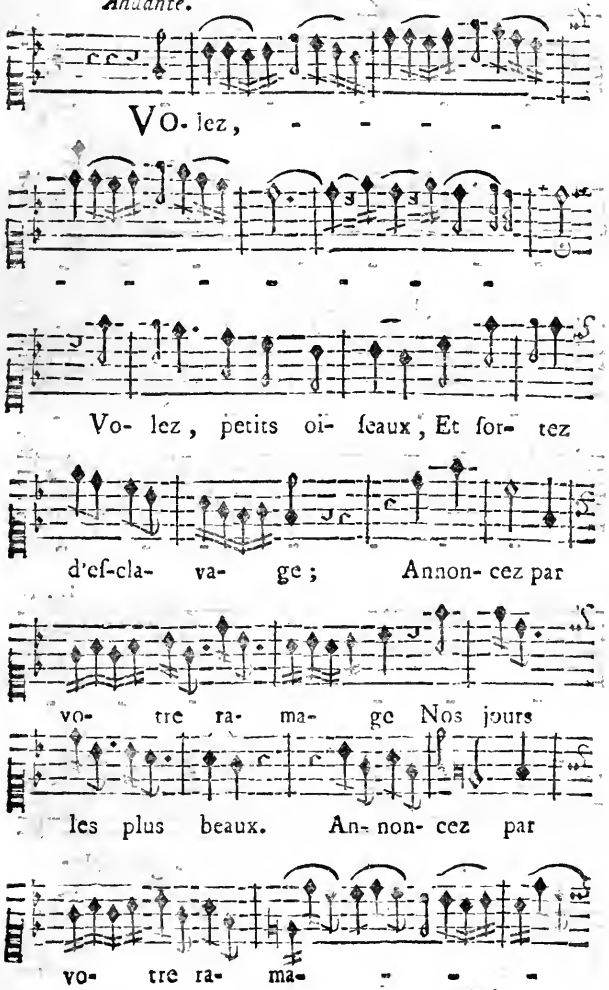
COLAS.

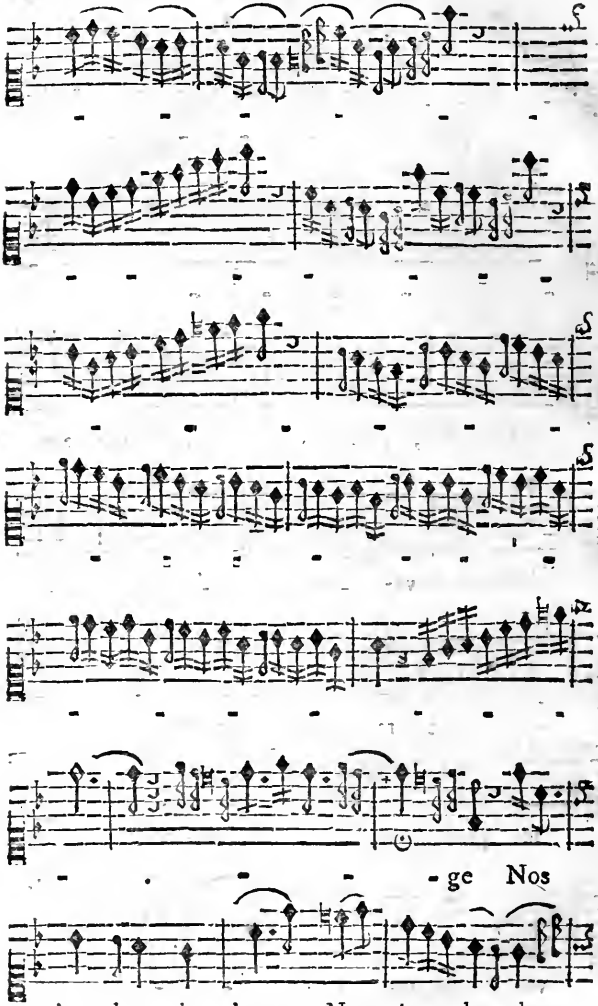
Pour leur liberté, je veux avoir la tienne.

BABET.

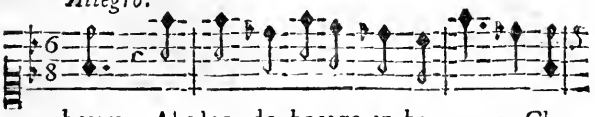
Ah ! Colas, qu'à cela ne tienne.

Andante.

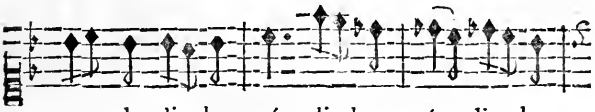

Vo- lez, - - - - -
- - - - - - - -
Vo- lez, petits oi- ſeaux, Et for- tez
d'eſ-cla- va- ge ; Annon- cez par
vo- tre ra- ma- ge Nos jours
les plus beaux. An- non- cez par
vo- tre ra- ma- - - -


- - - - - -
- - - - - - -
- - - - - -
- - - - - -
- - - - - - -
- - - - - - -
- ge Nos
jours les plus beaux, Nos jours les plus

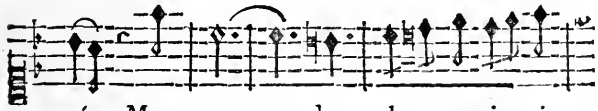
Allegro.



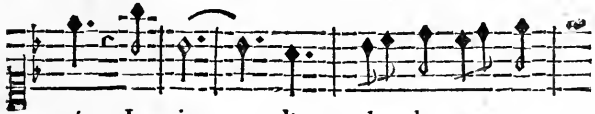
beaux. Al- lez de bocage en bo- ca-ge ; Chan-



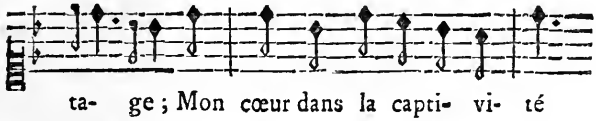
tez la li- ber- té, li- ber- té, li- ber-



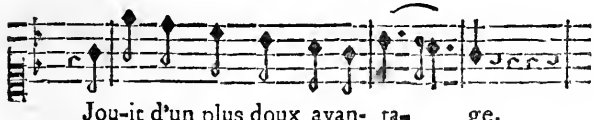
té ; Mon cœur dans la capti- vi-



té Jou- it d'un plus doux a- van-

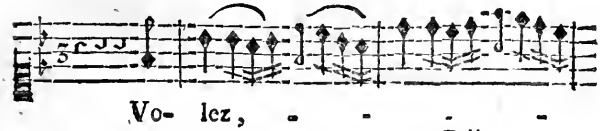


ta- ge ; Mon cœur dans la capti- vi- té

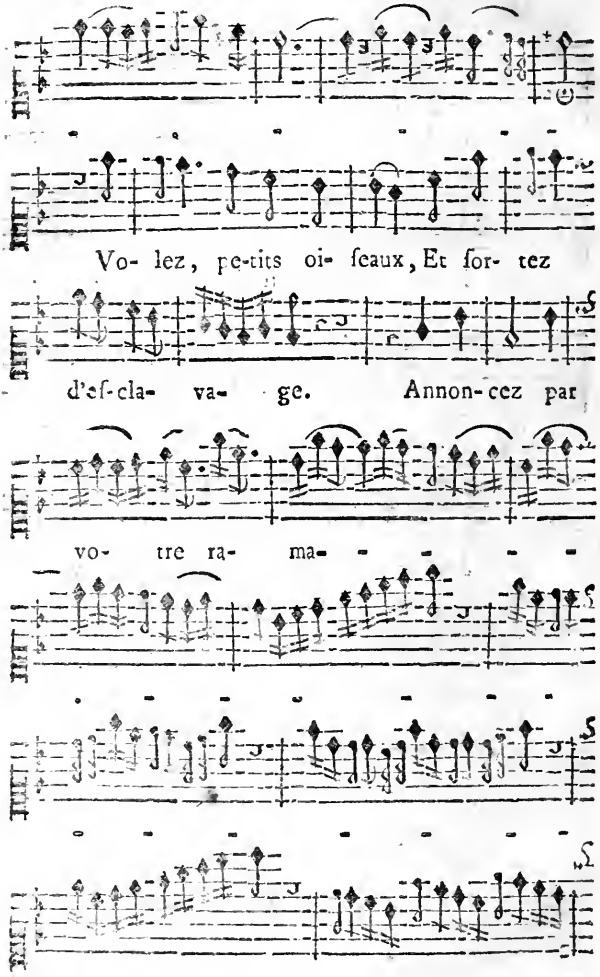


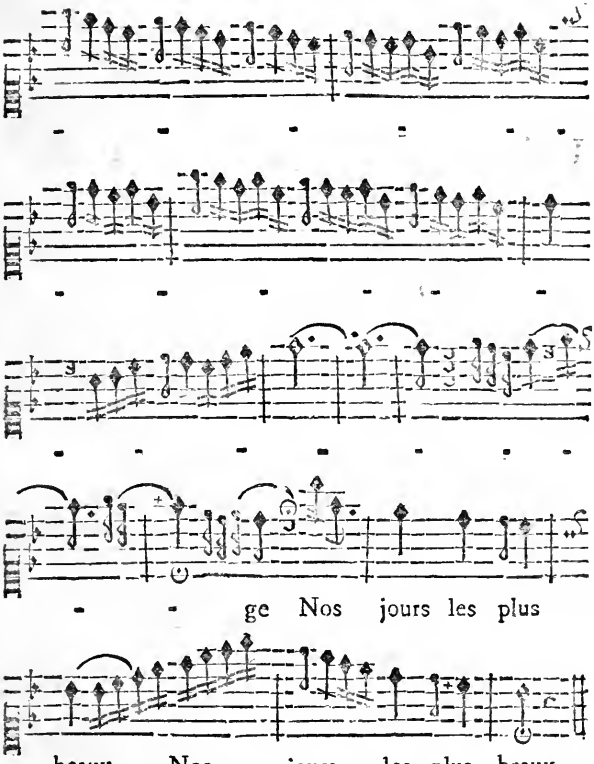
Jou-it d'un plus doux avan- ta- ge.

Andante.



Vo- lez, - - - -


Vo- lez, pe-tits oi- ſeaux, Et for- tez
d'eſ-cla- va- ge. Annon-cez par
vo- tre ra- ma-


ge Nos jours les plus
beaux, Nos jours les plus beaux.

SCENE VII.

UN PRÉCEPTEUR ET SES ÉCOLIERS.

LE PRÉCEPTEUR.

O *Pueri, pueri, venite* ;
Levez les yeux, *& plaudite.*
Qu'à jamais dans votre mémoire,
Plus encor dans vos cœurs, soient imprimés les traits
D'un Roi qui nous donne la paix.
La vaſte ambition, l'orgueil de la victoire,
Ne rendent point un Monarque plus grand.
Un Prince pacifique efface un Conquérant.
Le Temple de la Paix eſt celui de la gloire.
Voyez encor ces hommes révérés
Qu'ici le marbre a conſacrés.
O mes enfans, que votre œil les contemple ;
Les leçons n'ont jamais la force de l'exemple.
Vous voyez Caſſini, Deſtouches, Crébillon,*
Ils reprennent un nouvel être.
Monteſquieu, Dagueſſeau, Lemoyne, Bouchardon **,

* Le Roi vient d'ordonner que l'on élevât un monument pour conſerver la mémoire de ce Poëte Tragique.

** Bouchardon, un des plus célebres Sculpteurs de notre ſiecle, Auteur de la Statue du Roi.

Bouchardon qui revit dans les traits de son maître,
Tant d'autres dont la gloire assure le renom,
Chacun d'eux, en tout genre, est pour vous un modele ;
Ces objets sont pour vous la meilleure leçon :
Que leur aspect enflamme votre zele.
De LOUIS, ainsi qu'eux, méritez les regards :
Il honore son regne en honorant les arts :
Que les arts à leur tour lui rendent ce qu'il donne.
Que vos talens, votre ardeur, votre amour,
De lui vous approchant un jour,
Soient de nouveaux fleurons pour orner sa couronne.
Regardez, admirez, travaillez, méritez.
Uno verbo dixi, partez.

ARIETTE.

O mes enfans, animez-vous.
Que la gloire au fond de vos ames
Lance, lance toutes ses flammes.
De ses faveurs soyez jaloux ;
C'est congé trois jours au Collége,
Deus nobis hæc otia fecit.
N'abusez point du privilége.
Que ce repos tourne à votre profit.
Ah ! si la gloire dans vos ames
Lance, lance toutes ses flammes,
Et vous anime pour l'Etat,
Avec vous je crierai *Vivat.*

LES ÉCOLIERS *crient.*

Vivat, vivat, vivat, vivat.

SCENE VIII.

JACOT ET JAVOTTE.

JACOT.

PAix, paix, ma femme, paix,
Queu chien de train tu fais!
Ne sois plus en grogne,
Je bois en l'honneur de la paix,
C'est aujourd'hui ma besogne.
Dusser & boire en l'honneur de la paix,
C'est aujourd'hui ma besogne.

Ce n'est pas à tes dépens;
Monsieur le Prevôt des Marchands,
Qui ne se moque pas des gens,
Veut qu'on boive & qu'on danse;
Il nous baille du vin pour ça,
Et des violons de l'Opera.
La, la, la, la, la, la, la, la, la,
Je suis l'ordonnance.

JAVOTTE.

Ne finiras-tu jamais,
Ivrogne, ivrogne,
De boire à longs traits?
Peux-tu, sans vergogne,
Te rougir la trogne?
Est-ce là ta besogne?
Ne cesseras-tu jamais,
Ivrogne, ivrogne,
De boire à longs traits?
Est-ce là ta besogne?
Tu passes fort bien ton tems!

Il nous baille du vin pour ça?
Et des violons de l'Opera?
C'est une autre chance.
Il veut qu'on boive & qu'on danse,
Pis qu'c'est com' ça,
Baille-moi donc ça,
Faut suivre l'ordonnance.
La, la, la, la, la, la, la, la, la.

JACOT.

Tu ne feras plus le train?

JAVOTTE.

Non, non, tant que j'aurons du vin.

JACOT.

Le doux jus de la bouteille

Dans le ménage fait merveille.

JAVOTTE.

Oui, pourvu qu'ça, qu'ça te réveille.
Quel heureux jour !

JACOT.

Oui-dà, m'amour.

JAVOTTE.

Le doux jus de la bouteille
Dans le ménage fait merveille.
L'heureux jour, l'heureux jour !

JACOT.

Ah ! je sens qu'ça, qu'ça me réveille.

JAVOTTE.

Ah ! je vois qu'ça, qu'ça te réveille.

JACOT.

J'ons d'quoi nous divertir pour plus d'une semaine.
Tiens, tiens, j'ons ramassé, Javotte, tant & plus
De gros & de petits écus,
Que des Messieurs dorés jettoient à la douzaine.
Entends-tu ça ? Ça sonne, & ma poche en est pleine.
Jamais je n'en avons tant veus.
Flin, flon, d'une maniere honnête,
On nous en a flanqués au visage, à la tête,
Par-tout. Moi, j'ai sauté dessus ;
J'en aurois pris une centaine
Oh ! sarpegué, c'est un présent du Roi :
Je me ferois tuer pour en avoir.

JAVOTTE.

Et moi ;
Car c'en mérite bien la peine.

Le portrait de ç'qu'on aime eſt ben cher.

JACOT.

Jarnigoi !

J'ons pu d' cent francs.

JAVOTTE.

La bonne ſomme !
Que j' t'aimerai mon pauv' cher homme !
Tu m' donneras un fin corſet.

JACOT.

Hain ?

JAVOTTE.

Un caſaquin des Dimanches.

JACOT.

Mais...

JAVOTTE.

Des rubans pour des nœuds d'manches.

JACOT.

Si...

JAVOTTE.

Par deſſus le mantelet,
Des pans d'oreille & pis...

JACOT.

Com' t'y vas ! comment diable !
Et moi, qu'aurai-je donc ?

JAVOTTE.

Eh ! bien !
N'm'as-tu pas ? Un mari qui a zune femme aimable
Ne peut jamais s'plaindre de rien.

JACOT.

Quien, n'va pas nous chercher des noiſes.

JAVOTTE.

C'eſt d'l'argent ben placé ; demande à nos bourgeoiſes.
Tu ſçais, Jacot, qu'il faut être brave à Paris.
Femmes ſur le bon pied font honneur aux maris.

JACOT.

Pas toujours, pas toujours ; mais laiſſons ça, Javotte.
Après avoir fait la riborte,
Je compterons ç'que j'aurons dépenſé
Pour nous réjouir enſemble à la guinguette.

JAVOTTE.

Oui, mon p'tit chou, c'eſt ben penſé.

JACOT.

J'ai le cœur libéral quand je ſuis en goguette.
(*A part.*)
Au diable s'il en reſte. Ah ! v'là Monſieur Crincrin.

JAVOTTE.

Écoutons ſes chanſons ; ça va nous mettre en train.

SCENE IX.

Les précédens, UN CHANSONNIER.

LE CHANSONNIER.

AIR.

VEENEZ fillettes & garçons,
Venez a heter mes chanſons.
Remarquez ſur ces dépeintures,
Financiers, Robins & Marquis :
V'là l'zaventures,
Ture, lure, lure, lure,
V'là l'zaventures
De Paris.

Voyez ſur ce cabriolet
Ce petit fringant à plumet,
Qui roule ſans dire garre, garre,
En faiſant clic, clac, claquer ſon fouet
Au milieu d'une bagarre.
Il perce,
Traverſe,
Renverſe
La foule.
Il roule,
Il paſſe,
Caſſe,
Fracaſſe
La glace

D'un vis-à-vis.
Arrête, arrête, Monsieur le Marquis,
Marchand du quartier saint Denis.
V'là l'zaventures, &c.

TRIO.

JAVOTTE.	JACOT.	LE CHANSONNIER.
Vos chansons me semblent drôles :	Vos chansons me semblent drôles :	
Combien?	Combien?	Un sol,
Ça n'est pas cher.	Ça n'est pas cher.	Ça n'est pas cher.
Mais il faut m'apprendre l'air ;	Faut m'apprendre les paroles.	Comment, n'y vois-tu pas clair ?
Mais il faut m'apprendre l'air.	(*Pendant ce tems Jacot épelle.*)	Je vais vous apprendre l'air.
Vlà l'zaventures.	Bé a ba ;	Vlà l'zaventures ;
J'y suis, j'y suis.	Ce n'est pas ça.	Ce n'est pas ça.
	Pé à pa,	Vlà l'zaventures.
	Paris, Paris.	
	J'y suis, j'y suis.	

TOUS.

Vlà l'zaventures,
Ture lure, lure, lure,
Vlà l'zaventures
De Paris.

SCENE X.

Les précédens, UN PROCUREUR ; UNE FEMME ET UNE PETITE LOUEUSE DE CHAISES.

LE PROCUREUR.

VOici de ce côté, Madame, un échaffaud.

LA FEMME.

Oui, Monſieur, nous pourrons aiſément de là-haut
Voir tout le coup d'œil de la place.

LA LOUEUSE DE CHAISES.

Monſieur, Monſieur, venez à nous ;
Nous louons les chaiſes vingt ſols.
Rangez-vous, rangez-vous qu'on paſſe.

JAVOTTE.

Je ſommes ben ici ; qu'ils pregnent le grand tour.

LA LOUEUSE DE CHAISES.

J'allons chercher not' ſuiſſe à çal fin qu'il vous chaſſe.

JAVOTTE.

Nous chaſſer ! nous ? Ç'n'eſt pas encor ſon tour.
Je l'attendons. Eſt-ce un Monſieur de guerre ?
Mais voyez donc ce p'tit crapiaud volant !

LE PROCUREUR.

Allons, laiſſez-nous, mon enfant.

JAVOTTE.

JAVOTTE.

Son enfant ! Plaît-il, mon cher pere ?

LA FEMME.

Mais, Monſieur, faites-la donc taire.
Interpoſez l'autorité.

JAVOTTE.

Écoutez donc, Madame choſe ;
Elle eſt gentille, en vérité.
Qu'eſt-ç'qu'al' veut dire avec ſon intrepoſe ?
C'eſt bon pour vous, Madame Tortillon ;
Elle a bon air avec ſon parpillon.

LE PROCUREUR.

Comment, comment, impertinente !

JAVOTTE.

Finiſſez-donc. Mon guieu ! j'ai peur.

LA FEMME.

Vengez-moi de cette inſolente,
Monſieur, vous êtes Procureur.

LE CHANSONNIER.

Un Procureur : déralons au plus vîte.

JAVOTTE.

Mon homme, prends auſſi la fuite.
Sauv' nos écus, je crains pour eux.
N'faut pas s'jouer aux Procureux.
N'te mêle pas de cette affaire ;
Va-t'en au cabaret m'attendre avec l'copere.
Va, j'avons l'caquet bon pour deux.

LE PROCUREUR.

Tu vas apprendre à nous connoître.

JAVOTTE.

Oui-dà ; j'vous valons ben, peut-être.

LA FEMME.

Tu nous vaux bien ; apprends, apprends
Que mes ayeux étoient Sergens,
Que mon cousin est Clerc de la Bazoche,
Et que mon époux, sans reproche,
Est honnête Huissier à Cheval.
Va, va, nous allons faire un bon pro ès-verbal.
Ecrivez, Monsieur de la Roche ;
Et quand nous n'aurions pas ici plus d'un témoin ;
Nous sçaurions bien toujours en trouver au besoin.

LE PROCUREUR.

Oui, je vous vengerai, Madame,
J'en fais serment sur mon honneur.

JAVOTTE.

Ah ! vous me rassurez, Monsieur.

LA FEMME.

Insulter une honnête femme !

LE PROCUREUR.

Oh ! patience, tu verras.

JAVOTTE.

Eh ! mon guieu ! comme il parle gras !
Mais c'est qu'il n'a pas fait carême.
Ses Clercs l'ont fait pour lui, n'est-ç' pas ?
Voyez donc ç'visage à la crême,
Piqué d'citrons confits.

LE PROCUREUR.

Fort bien.

JAVOTTE.

Je crais que vl'à le Suiſs' qui vient.

LE SUISSE.

Allons, hors de là, jarnidiable.

JAVOTTE.

Fi, qu'c'eſt vilain de r'nier ſes parens !

LE PROCUREUR.

Chaſſez.

LA FEMME.

Chaſſez, chaſſez.

JAVOTTE.

Attends, attends...
Doucement, Monſieur l'effroyable.
Meſdames, cachez vos enfans.

LE SUISSE.

Terdondre.

JAVOTTE.

Mais je crais qu'i s'fâche.
(Elle lui arrache la mouſtache.)
Combien li coûte ſa n ouſtache ?
Eh ! qu'ment donc ! c'eſt cadet Taquin,
Le Paſſeux de la Grenouillere.
Tiens, v'là ton eſtafe.
(Elle lui donne un ſoufflet.)

LE SUISSE.

Ma mere !

JAVOTTE *bat le Procureur.*

Çà, tandis que je ſons en train.

LE PROCUREUR.

Au guet, au guet !

LA FEMME.

A la garde, à la garde !

LE PROCUREUR.

Sauvons-nous de cette poiſſarde.

LA FEMME.

Je ne puis plus me ſoutenir.
Je retourne chez moi ; je vais m'évanouir.

JAVOTTE.

Adieu donc, Monſieur d'la ganache,
Avec ſa perruque à panache ;
Mais vraiment, c'eſt qu'ça li convient.
On ſe doute de ce qu'ell' cache ;
Et ſa femme le diroit bien.
Il n'paroit pas pour la dépenſe ;
Mais il a de quoi zy fournir.
Son habit eſt une ſentence,
Son haut de chauſſe un avenir,
Et ſa figure un arrêt de défenſe.
Tiens, tiens ; vois donc comme il s'tient dret !
N'diroit-on pas d'un' maiſon en décret ?

SCENE XI.

UN FAUX ABBÉ, UNE BOURGEOISE *précieuſe.*

LA BOURGEOISE.

MOnſieur l'Abbé, quittez moi donc.
En vérité, vous n'y prenez pas garde ;
Vous voyez bien que chacun nous regarde.

L'ABBÉ.

Bon ! c'eſt nous qui donnons le ton.

ARIETTE EN DUO.

LA BOURGEOISE.

Mais, mais j'ai du ſcrupule.

L'ABBÉ.

Mais, mais c'eſt ridicule.

L'ABBÉ.

Quoi ! vous n'oſez pas
Me donner le bras !
C'eſt un ridicule.
Mais un petit colet,
Décent comme un plumet,
Sans embarras ſe met
Au-deſſus du caquet.
C'eſt ridicule.
Quoi ! vous n'oſez pas
Me donner le bras !

LA BOURGEOISE.

Non, je n'oſe pas
Vous donner le bras.
Non, j'ai du ſcrupule ;
Mais un petit colet,
Qui porte un gros bouquet ;
Et qui fait le coquet,
Donne priſe au caquet.
J'ai du ſcrupule :
Non, je n'oſe pas
Vous donner le bras.

L'ABBÉ.

Ne craignez pas qu'on en médiſe,
Aujourd'hui chacun s'humaniſe,
Se civiliſe,
Se civiliſe;
On ne gêne plus ſon goût,
Et l'exemple excuſe tout.

LA BOURGEOISE.

Mais on dira que vous m'aimez.

L'ABBÉ.

Madame;
On dira vrai.

LA BOURGEOISE.

Je crains trop l'Epigramme.

L'ABBÉ.

Et qu'importe après tout quand on fait ſon bonheur?
Ah! cédez à mes vœux.

LA BOURGEOISE.

Monſieur...
Je n'ai jamais cédé, je ſuis honnête femme.

L'ABBÉ.

Je ſuis homme à vous épouſer.
Je n'ai pas le deſſein de vous en impoſer.

Je puis exécuter ce que je vous propoſe.

LA BOURGEOISE.

Vous?

L'ABBÉ.

Je ſuis libre, j'ai du bien.
Cet habit là, Madame, & rien,
C'eſt à peu près pour moi la même choſe.
On le prend pour tromper les yeux.
Plus d'un, ainſi que moi, par ce dehors impoſe
Sans engagement ſérieux.

LA BOURGEOISE.

Vous n'en avez aucun?

L'ABBÉ.

Aucun, s'il faut vous dire.
Je me confie à vous, à peine ſais-je lire.
J'ai pris cet attirail par prudence, par goût,
Enfin comme un paſſe-partout;
Car on en tire un très-grand avantage.
C'eſt moins pour moi, Madame, un état qu'un maintien.
Heureux qui ſait en faire uſage!
Par-là je tiens à tout en ne tenant à rien.
On nous reçoit ſans conſéquence,
Inſenſiblement on s'avance.
On nous goûte en faveur de la frivolité,
C'eſt en elle aujourd'hui que mon état conſiſte;
Avec quatre doigts de batiſte

Nous acquérons le droit de l'inutilité,
Et pouvons être oiſifs en toute liberté.

LA BOURGEOISE.

Mais tous ces oiſifs-là demandent de l'ouvra

L'ABBÉ.

Notre regne n'eſt pas tombé,
Nous nous inſinuons toujours dans le ménage.
Chaque maiſon a ſon Abbé.
Il y donne le ton, y joue un perſonnage :
Pour les valets, il eſt Monſieur l'Abbé,
Pour le mari, mon cher Abbé,
Pour la femme, l'Abbé.

LA BOURGEOISE.

Vous connoiſſez l'uſage :
C'eſt un moyen de parvenir.

L'ABBÉ.

Son ſuprême talent eſt de circonvenir
Tous les eſprits d'une famille :
Galant près de la belle-fille ;
Près de la belle-mere, auſtere & tracaſſier ;
Il l'entretient de choſes ſérieuſes :
Au gendre il parle de danſeuſes :
Il poſſede le don de ſe multiplier.
Tantôt prodigue, & tantôt œconome ;
De la ſoupleſſe il paſſe à la hauteur,
Change ſelon l'inſtant, n'eſt jamais le même homme,
De la maiſon ſe rend légiſlateur,
Nomme aux emplois, donne le précepteur,
Choiſit les ouvriers, ſe charge des emplettes,
Se connoît en chevaux, en bijoux, en pompons,

Careſſe les enfans, leur donne des bonbons,
Et pour le petit chien apporte des gimblettes.

LA BOURGEOISE.

Mais avec vous, on n'eſt pas aſſuré.
Vous dévoilez tous les myſteres.

L'ABBÉ.

Vous devez m'en ſavoir bon gré.
Vous me faites porter envie aux Militaires.
Que voulez-vous? Vos appas m'ont ſurpris.
J'ai le cœur tendre, & vous êtes jolie.
Parlez, & je vous ſacrifie
Tous les revenans bons de l'état que j'ai pris.

LA BOURGEOISE.

Je deviens avec vous plus ſenſible que prude.
Ah! ſi l'on m'aſſuroit que mon mari fût mort!

L'ABBÉ.

Vous voulez par bon cœur être au fait de ſon ſort.

LA BOURGEOISE.

Quel tourment que l'incertitude!

SCENE XII.

UN GRENADIER, LA BOURGEOISE, L'ABBÉ.

LE GRENADIER, *un peu gris.*

AH ! quel plaiſir de boire à la ſanté du Roi !

LA BOURGEOISE.

Que vois-je ? mon mari !

L'ABBÉ.

Votre mari !

LA BOURGEOISE.

Lui-même.

L'ABBÉ.

Ah ! puiſqu'il n'eſt pas mort, je vais donc l'être, moi.

LE GRENADIER.

Je crois que c'eſt ma femme. Ah ! je vois qu'elle m'aime.
Elle eſt, en me voyant, prête à ſe trouver mal.

L'ABBÉ.

Et oui, c'eſt un effet de l'amour conjugal.

LA BOURGEOISE.

Je n'ai pas eu de vos nouvelles ;
Ma ſurpriſe eſt des plus cruelles,
Vous deviez m'avertir.

L'ABBÉ.

Il eût fait prudemment.

LE GRENADIER.

Je ne ſuis arrivé que d'hier ſeulement.

LA BOURGEOISE.

D'hier ! je ſens que le courroux m'enflamme.

LE GRENADIER.

Tu vas déjà me chanter gamme !

LA BOURGEOISE.

Eſt-ce là ton empreſſement ?
Inquietter ſa pauvre femme !
Ah ! c'eſt une conduite infâme.

L'ABBÉ.

Sans nous, Madame eût peri de langueur.

LE GRENADIER.

Plaît-il ?

L'ABBÉ.

Je vous le dis, d'honneur.
Si vous aviez vû ſa triſteſſe !

LA BOURGEOISE.

Je ne penſois à lui qu'avec douleur.

LE GRENADIER.

J'ai pour toi la même tendreſſe.

LA BOURGEOISE.

Le voilà déjà gris.

LE GRENADIER.

Ma femme, doucement;
Parbleu c'eſt la paix générale :
Mon zele aujourd'hui ſe ſignale,

Et je ſuis gris par ſentiment.
Je viens d'avec mes camarades ;
Nous avons bû maintes raſades ;
A la ſanté, la . . . vous m'entendez bien ?
De bien du monde.

LA BOURGEOISE.

Ah ! vraiment, il n'eſt rien
Qui n'y paroiſſe.

LE GRENADIER.

On a fini la guerre,
Comme vous ſavez.

LA BOURGEOISE.

Oui.

LE GRENADIER.

Oui ; par civilité,
Nous avons bu, te dis-je, à la ſanté
De tous les peuples de la terre,
Enfin de tous nos bons amis.

L'ABBÉ.

La ſanté d'une femme eſt encor préférable ;
Surtout pour un époux amoureux & ſoumis.

LE GRENADIER.

Amoureux & ſoumis ! je vous trouve admirable
Ma femme, quel eſt donc cet original-là ?

LA BOURGEOISE.

C'eſt un de vos amis.

LE GRENADIER.

Oui, je vois bien cela.

L'ABBÉ.

Vous avez pris ſur vous le ſoin de la recrue ;
Moi, je me chargerai du ſoin de la revue.

LE GRENADIER.

Quel nom porte ſon régiment ?

L'ABBÉ.

Je ſers dans les troupes légeres.

LE GRENADIER.

Je reconnois l'habillement,
Et vous ne vous battez, la...qu'avec les Bergeres.
Mon ami, décampez, & très-légerement.

L'ABBÉ.

Ma ſcience toujours fut celle des retraites.

LE GRENADIER.

Eh ! bien, je vous ferai briller.

L'ABBÉ.

Je vois que Monſieur veut railler ;
Mais ſongez à ce que vous faites.
Quand je veux, je change d'état,
Dès demain, s'il me plaît, je ſerai militaire.

LE GRENADIER.

Oui, gageons qu'à préſent que l'on n'eſt plus en guerre,
Vous allez vous faire ſoldat.

L'ABBÉ.

Nous nous verrons.

LA BOURGEOISE.

La paix.

L'ABBÉ, *en baiſant la main de la Bourgeoiſe.*

Oui, la paix.

(*Il ſort.*)

LE GRENADIER.

Comment, diable!
Il prend un habit reſpectable,
Pour être un mauvais citoyen,
Etre à charge au Public, en un mot bon à rien.

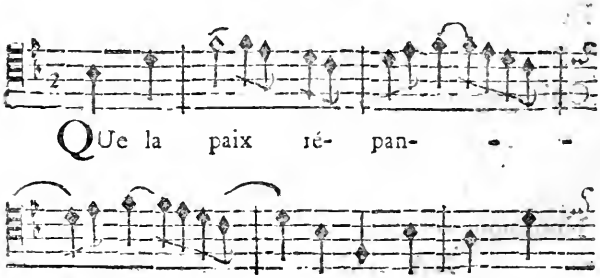
LA BOURGEOISE.

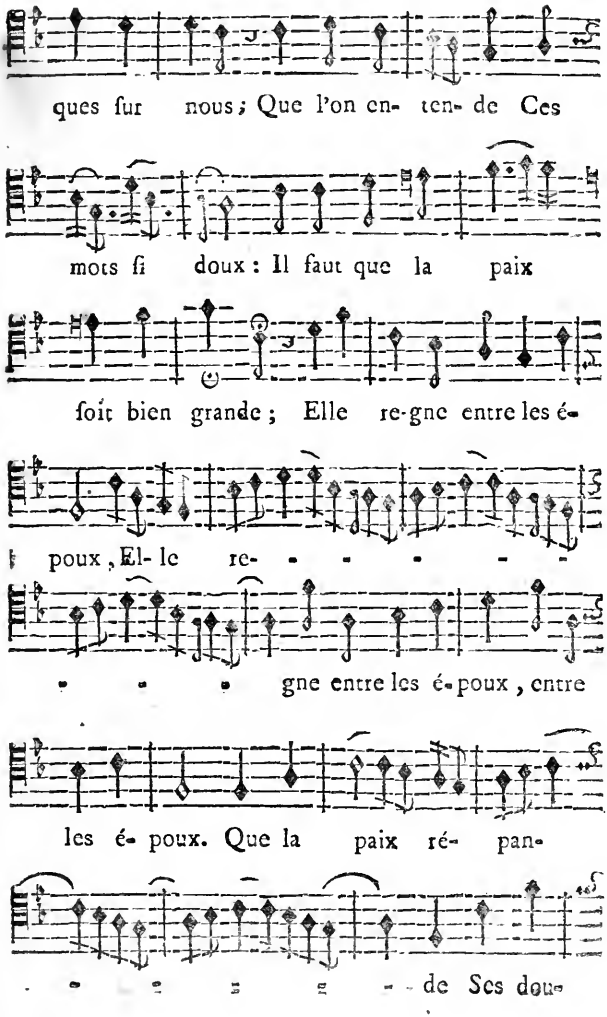
Et c'eſt-là ce qui m'a trompée;
Je l'ai cru diſtingué parmi ces beaux eſprits
Qui ſont, par leurs talens, honneur à leur pays;
Et ſont conſiderés même des gens d'épée.

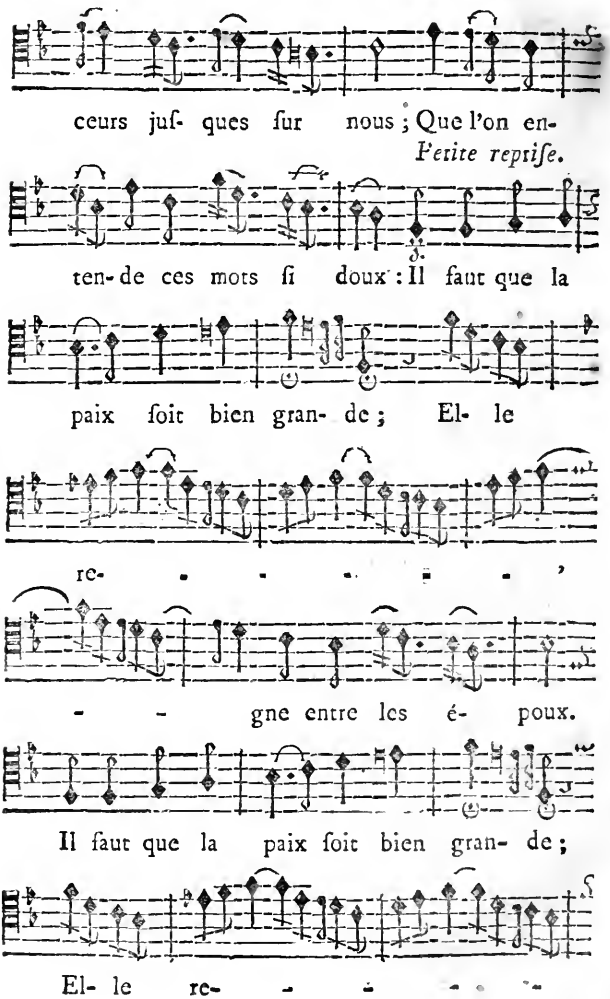
LE GRENADIER.

Ce portrait reſſemblant appaiſe mon courroux.
Ma chere femme, allons, réconcilions-nous.

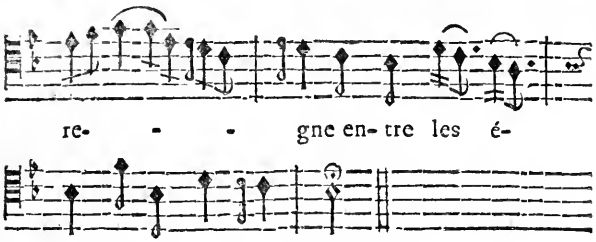
ARIETTE.




ques sur nous ; Que l'on en- ten- de Ces
mots si doux : Il faut que la paix
soit bien grande ; Elle re-gne entre les é-
poux, El- le re- - - - - -
- - - gne entre les é-poux, entre
les é- poux. Que la paix ré- pan-
- - - - - de Ses dou-


ceurs juſ- ques ſur nous ; Que l'on en-
Petite repriſe.
ten-de ces mots ſi doux : Il faut que la
paix ſoit bien gran- de ; El- le
re- - - - - -
- - gne entre les é- poux.
Il faut que la paix ſoit bien gran- de ;
El- le re- - - - -

re-



(*Il ſe retire avec ſa femme.*)

SCENE XIII.

PASTRES ET PASTOURELLES.

CHŒUR.

FAisons ici réſonner nos muſettes,
Nos cornemuſes, nos pipiaux;
Faiſons claquer, en ſautant, nos ſabiaux,
Et diſons des chanſonnettes.
Chanter le Roi, ce bon Seigneur,
C'eſt chanter le commun bonheur.
Faiſons ici, &c.

Je quittons notre village
Pour voir l'image du bon Roi:
Quand tout chacun li rend hommage,
Tout chacun agit pour ſoi.
Faiſons ici, &c.

Ce s'ra fête toute la semaine
Dans nos hameaux & dans nos bourgs :
Mais dans nos cœurs, par la morguenne,
Ce s'ra fête tous les jours.

Faisons ici résonner nos musettes,
Nos cornemuses, nos pipiaux ;
Faisons claquer, en sautant, nos sabiaux,
Et disons des chansonnettes.

SCENE XIV.

GOMBAUT, MACÉ, NICETTE, *& les Acteurs précédens.*

ARIETTE EN DUO.

O L'heureux tems! ah! le bon tems!
Dure, dure, dure longtems ;
Bon tems, tant, tant, dure longtems,
Bon tems.

D'une nouvelle aurore
Les Cieux sont embellis.
Nos champs sont rajeunis,
Des dons qu'on voit éclore :
Je rajeunis comme nos champs,
Quand je vous vois contens,
Mes enfans.

O l'heureux tems! &c.

GUILLOT.

Écoutez-nous, pere Gombaut,
Et baillez-nous conſeil pour agir comme il faut.
En regardant cette belle Eſtatue
Qui fait un plaiſir général,
Morgué, notre ame s'évartue.
J'vouderions voir le Prince en propre original,
Vous l' connoiſſais? J'vous l'avons oüi dire,
Et vous pourrais nous y conduire.

GOMBAUT.

Oui, je l'ai vû de près ainſi que je vous voi,
Quand j'étois Grenadier du tems de Fontenoi.
A Furne, Ypres, Menin, Lawfeld, quand nos brigades
Combattoient pour ſa gloire, il marchoit avec nous;
Il nous appelloit camarades.
Ah! ce mot ſuffiſoit pour nous enflammer tous.

MACÉ.

Oui, Gombaut a paſſé vingt ans à ſon ſervice.

GOMBAUT.

Vingt ans d'honneur; je me ſuis avancé.
On me verroit encor dans ce noble exercice,
Mais ſous le poids des ans je m'étois affaiſſé.

MACÉ.

Avec diſtinction, il revient au village.

Rien ne l'a consolé d'avoir quité les camps,
Que le bonheur d'embrasser ses enfans.

GOMBAUT.

Et toi, ma femme, aussi, dont l'exemple si sage
Soutenoit la vertu dans leurs cœurs innocens.

MACÉ.

Je faisois mon devoir, mon fils, pas davantage.

GOMBAUT.

Mais quel plaisir encor ! ô nos chers habitans,
Quand, l'été, chaque soir, sous un berceau champêtre,
Ou, l'hyver, tous en cercle autour de mon foyer,
Vous m'écoutiez parler de notre Maître.

LUCAS.

Palsanguenne, le tems n' pouvoit mieux s'employer.

NICETTE.

Mais lorsque vous parliez de guerre, de gens d'armes,
D'abord on me faisoit coucher.

MACÉ.

Cela t'auroit fait peur.

GOMBAUT.

Nous devions t'empêcher,
Si jeune encor, d'éprouver des allarmes.

NICETTE.

Des allarmes ! quoi donc ?

MACÉ.

Tais-toi.
Laiſſez parler votre grand-pere & moi.

GOMBAUT.

Vous connoiſſiez mon fils ; il a ſuivi mes traces,
Il eſt ſoldat.

MACÉ.

Mon fils a part aux graces
Qui récompenſent la valeur.
François eſt parvenu ſans brigue, ſans faveur.

GOMBAUT.

Nous le verrons bientôt, j'eſpere.

NICETTE.

Pour nous quel plaiſir !

MACÉ.

Quel bonheur !

GOMBAUT.

Ah ! quelle douceur pour un pere !

NICETTE.

Mais dites-moi, mon grand papa,

N'étions-nous pas en paix ?

MACÉ.

Non vraiment.

NICETTE.

Comment ça ?

BLAISE.

Mais Nicette a raiſon ; comme à notre ordinaire,
J'ons chanté, j'ons danſé, j'ons toujours cultivé.

GUILLOT.

J'n'avons pas eu d' Milice *, on n'a point enlevé
Les garçons travailleux, ſoutiens de leux familles.

COLETTE.

Non plus qu' les amoureux aux filles.

MACÉ.

Si nous avons chez nous ignoré ces malheurs,
(Montrant la Statue.)
Vers ce Prince élevons nos cœurs.

BLAISE.

Mais voyons : queuq'c'eſt donc que la paix ou la guerre ?

NICETTE.

Papa, dites-le nous.

BLAISE.

Dites-le nous auſſi ;
Car je ſuis d'un village où je n'entendions guere
Parler de tout ça ; Dieu marci.

GOMBAUT.

Eh ! bien, écoutez-moi ; je vais vous ſatisfaire.

* La ſageſſe du miniſtère a ſupprimé entierement la levée de la Milice dans tout le Royaume.

ARIETTE

Vous ſouvient-il de ce cruel orage
Qui ſaccagea tous les biens du village ?
Nicette à peine avoit ſix ans,
Nos moiſſonneurs étoient à leur ouvrage,
Tout à coup un ſombre nuage,
Epais & noir, couvre le tems,
En roulant, roulant dans ſes flancs
Et l'épouvante & le ravage.

Nos épis diſperſés par le ſouffle des vents,
Avec des tourbillons de feuilles, de pouſſiere,
S'élevent dans les airs & cachent la lumiere.
(*A ſa petite fille.*)
Nous te ſerrons entre nos bras tremblans,
Nous cherchons un aſyle au creux d'une montagne;
De-là nous voyons des torrens
Précipiter leurs eaux, inonder les campagnes,
Entraîner des troupeaux & des berceaux d'enfans,
La terre retentit ſous leurs flots écumans.
De toutes parts les tonnerres qui grondent,
Se répondent,
Se confondent,
Et font pâlir nos habitans.
En vain chacun au Ciel adreſſe ſes prieres,
La foudre éclate, tombe, embraſe nos chaumieres,
Et les toits du Château ſont des débris fumans.
La grêle, les torrens, les vents & le tonnerre,
Tous les fléaux qui déſolent nos champs :
Voilà l'image de la guerre.

NICETTE.

Je tremble.

GOMBAUT.

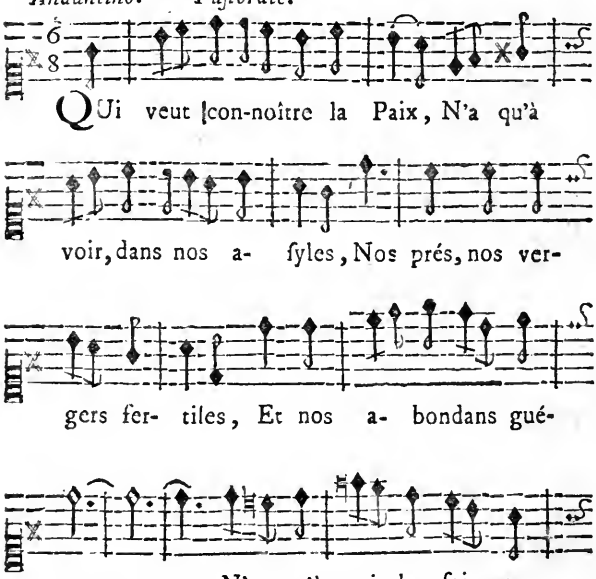
J'ai bien dit ; tu reſſens de l'effroi.

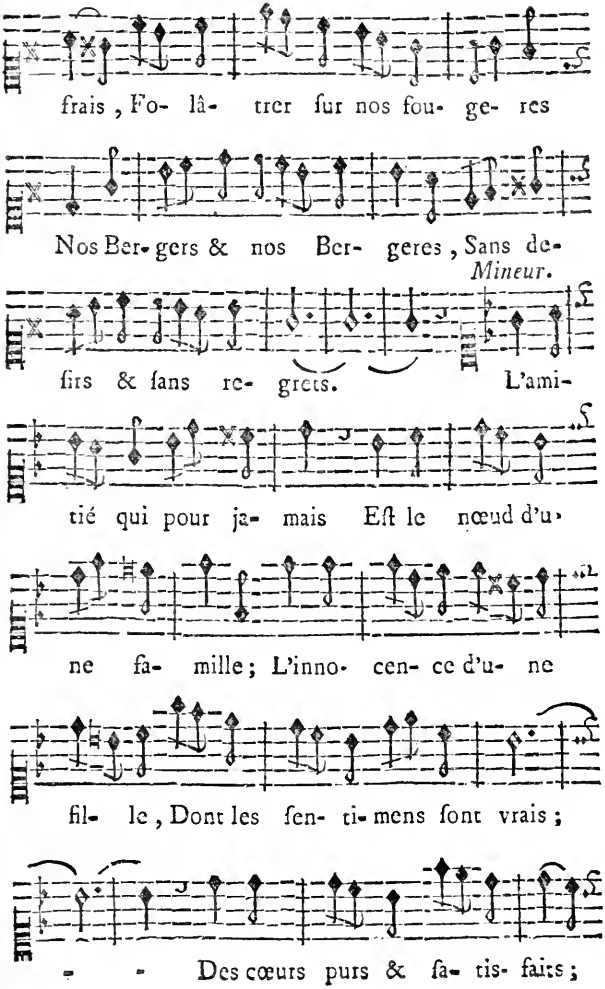
MACÉ.

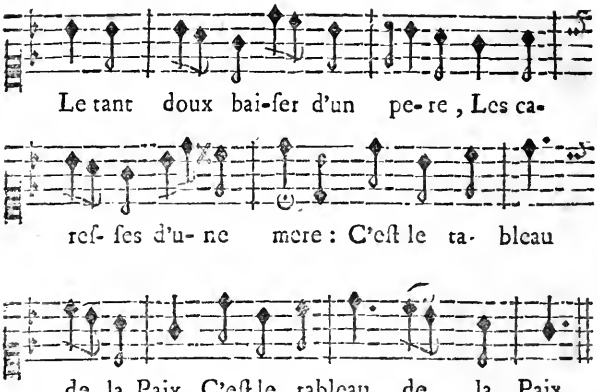
Viens ; pour te raſſurer, ma fille, écoute-moi.

ARIETTE.

Andantino. *Paſtorale.*




frais, Fo- lâ- trer ſur nos fou- ge- res
Nos Ber- gers & nos Ber- geres, Sans de-
Mineur.
firs & ſans re- grets. L'ami-
tié qui pour ja- mais Eſt le nœud d'u-
ne fa- mille; L'inno- cen- ce d'u- ne
fil- le, Dont les ſen- ti- mens ſont vrais;
- - Des cœurs purs & ſa- tis- faits;



GOMBAUT, *aux Pâtres.*

Continuez vos jeux : demain, avant le jour,
Nous partirons pour voir la Cour.

NICETTE.

Pourquoi pas tout à l'heure ? Ah ! mon papa, de grace,
Partons.

GOMBAUT.

C'eſt trop loin d'ici là ;
Le chemin te fatiguera.

NICETTE.

Bon ! bon ! maman m'a dit que le plaiſir délaſſe.

LUCAS.

Eh ! bien, morguenne, en attendant demain ;

Chantons, danſons & mettons-nous en train.

(*On entend un bruit de tambour ; les Payſans fuyent.*)

NICETTE.

Ah ! mon Dieu ! . . J'entends le tonnerre !

GOMBAUT.

Raſſure-toi ; c'eſt le tambour :
Il n'a plus rien d'effrayant en ce jour.

MACÉ.

Le cœur me bat...je crains...j'eſpere,
Je vois des ſoldats de retour.
Demande s'ils ont vû notre fils à la guerre ;
Mais c'eſt lui-même que je vois ;
C'eſt lui.

NICETTE.

C'eſt mon papa !

GOMBAUT.

C'eſt toi, mon cher François !

SCENE XV.

GOMBAUT, MACÉ, NICETTE, UN OFFICIER *à la tête d'une Compagnie de Grenadiers.*

TRIO.

AH! quel plaiſir! ah! quelle ivreſſe!
Mon fils, je te tiens dans mes bras.

L'OFFICIER.

Enfin, je vous tiens dans mes bras. ...

MACÉ.

Vois cet enfant.

L'OFFICIER.

Hélas! hélas!
Puis-je ſuffire à ma tendreſſe?

MACÉ.

Nicette, le voilà,
Ton cher ami, ton cher papa.
Embraſſe, careſſe, careſſe
Ton cher ami, ton cher papa;
Nicette, le voilà.

L'OFFICIER.

Nicette, me voilà.

ENSEMBLE.

La paix, en ce jour d'allegreſſe,
Te rend à nous, à ton enfant. | Me rend à vous, à mon enfant.
Par les charmes du ſentiment,
Soyons tous quatre unis ſans ceſſe.

L'OFFICIER.

Comment vous va ? Vous tirez-vous d'affaire ?

GOMBAUT.

J'ai repris de la force en cultivant la terre.

MACÉ.

Par ſon travail & par mes ſoins,
La terre ne nous eſt pas chiche :
Faut-il du bien pour être riche ?
Nous ſuffiſons à nos beſoins.

L'OFFICIER, *regardant ſa petite fille.*

Mais comme elle eſt grandie !

MACÉ.

Eh ! oui, cela nous chaſſe.

NICETTE.

Grand'maman, ne dites pas ça ;
Car je ne voudrois plus grandir.

L'OFFICIER.

Pour ce mot-là,
Il faut encor que je t'embraſſe.
Mais es-tu bonne fille, & fais-tu ton devoir ?

NICETTE.

Maman me baiſe chaque ſoir.

L'OFFICIER.

Toute mon attente eſt remplie,
Et voilà le moment le plus doux de ma vie!

NICETTE.

Que vous avez un bel habit!

L'OFFICIER.

C'eſt celui d'Officier, Nicette, il m'annoblit.

MACÉ.

J'aime à te voir au rang des gentilshommes;
Mais tu ne voudrois plus être ce que nous ſommes?
Tu ſerois bien ingrat.

L'OFFICIER.

Qui? moi, le devenir!
Quoi! vous penſez que je m'oublie!
Vous imiter, ce n'eſt point m'avilir.
Partager vos travaux, c'eſt ſervir la patrie;
C'eſt un moyen de plus pour m'annoblir.

GOMBAUT.

Je reconnois mon fils!

MACÉ.

Bon ſang ne peut mentir.

GOMBAUT.

C'eſt par les ſentimens qu'on s'abaiſſe ou s'éleve.
Le vrai titre du noble eſt un cœur bien placé,

Et la faveur du Prince acheve
Ce que l'honneur en nous a commencé.

L'OFFICIER.

La penſion dont on me récompenſe,
Chez nous répandra plus d'aiſance.

MACÉ.

Non ; mais dans nos hameaux s'il eſt des malheureux,
Mon fils, garde ton bien pour eux.

L'OFFICIER.

Après vous, leur bonheur fera toute ma gloire.

MACÉ.

Et cela vaudra bien un titre de victoire.

L'OFFICIER, *aux Grenadiers qu'il fait approcher.*

Amis, je ſuis le fils de ces bons payſans.
Que je les vois avec tendreſſe !
Je ne dois qu'à leurs ſentimens
Mes premiers degrés de nobleſſe.

GOMBAUT.

C'eſt la Tulipe, c'eſt la Fleur.

UN GRENADIER.

C'eſt vous, pere Gombaut, qu'on nommoit Va-d'-bon cœur ;
Vous étiez mon Sergent au ſiége de Bruxelle.
Avec plaiſir je me rappelle....

UN AUTRE GRENADIER, *à l'Officier.*

N'eſt-ce pas votre fille auſſi ?

MACÉ.

C'eſt le jour du bonheur qui nous raſſemble ici.

UN GRENADIER.

Not' Officier, elle eſt, parbleu, gentille!
Et quand ça grandira...

L'OFFICIER.

Pardon, ſi ma famille,
En ce moment, occupe tous mes ſens;
Mais on m'excuſera, j'eſpere.
Le Roi lui-même, embraſſant ſes enfans,
Reſſent, ainſi que moi, qu'il eſt doux d'être pere.

UN GRENADIER.

Ah! portons-la dans nos bras tour à tour.

UN AUTRE GRENADIER.

Non, mettons-la ſur le tambour;
Car c'eſt un enfant de la balle.

GOMBAUT.

Ah! ma chere femme, m'amour!
Quel plaiſir!

MACÉ.

Oui, rien ne l'égale.

NICETTE.

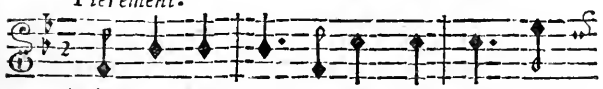
De ce côté-là portez-moi,
Pour voir de près notre bon Roi.

SCENE

SCENE XVI.

LES GRENADIERS *chantent les couplets ſuivans.*

Fierement.



TOus, en ce jour, Servons l'A- mour : C'eſt

un bon comman-dant ; Bacchus eſt ſon lieute-

nant. Puis qu'en ce jour nous n'avons plus de

guerre, Je m'enrôle à Cythere Dans ton Ré- giment.

Nous combattrons,
Nous attaquerons
Vos cœurs, jeunes tendrons,
Comme de braves lurons.

Pour votre honneur,
Faut un peu vous défendre ;
Mais ſongez à vous rendre
Pour votre bonheur.

Tambour battant,
L'amant ardent,
Pourſuit un jeune objet ;
Son amour eſt indiſcret:
Mais dès le jour
Qu'il obtient la victoire,
Il doit cacher ſa gloire :
Taiſez-vous, tambour.

Qu'on ſoit actif ;
L'Amour eſt vif,
Et c'eſt un Officier
Qui ne fait point de quartier :
Aux maraudeurs
S'il accorde la grace,
Du Régiment il caſſe
Les ſoldats traîneurs.

Souvent le bruit
En amour nuit,
Et ſouvent du fracas,
Une coquette fait cas.
La nuit, le jour,
Battons pour ces coquettes ;
Pour les prudes diſcrettes,
Marchons ſans tambour.

Dans les combats,
Les vieux soldats
Sont toujours les premiers ;
A Cythere, les derniers.
Un vétéran
Doit quitter le service ;
En amour la Milice
Marche au premier rang.

SCENE DERNIERE.

QUINQUE.

UN CARILLONNEUR ET SA FEMME.

Le Carillonneur.

JE suis le Carillonneur Simon,
Din, digue, digue, digue, don,
Don, digue, digue, digue, don,
Dondaine.

LA FEMME.

Et moi, je suis Magdelaine,
Digue, digue, digue, don,
Digue, digue, digue, don,
Dondaine,
La femme du Carillonneur Simon,
Digue, &c.

ENSEMBLE.

Nous venons prendre le ton,
Digue, digue, &c.

UN ARTIFICIER.

Je suis un bon Artificier,
Ah! le bon tems pour mon métier!
Je ferai petter le salpêtre,
Cla, cla, cla, cla,
Pata, pata, pon, pon, pon, pon,
Mais mon cœur est encor plus prompt
Que la fusée & le canon,
A prendre feu, feu, feu pour notre Maître :
Pata, pata, pon, pon, pon, pon.

D'un beau soleil la lumiere éclatante
Sera l'image intéressante

PAYSANS ET PAYSANNES.

Mettons-nous en réjouissance,
Et prenons tretous nos ébats.
Voyez ici, voyez là-bas,
Les sauciſſons, les cervelats
Qu'on fait pleuvoir en abondance.
Haut les bras, haut les bras.
De toutes parts le vin coule ;
L'argent vole, l'argent roule.

ENSEMBLE.

Coule, coule,
Vole, roule,
C'est à toi.

De la Samaritaine.
Digue, &c.
LE CARILLONNEUR.
Quand le Carillon
Carillonne pour un
LOURDON,
Bin, bin, bon, bon,
bon,
Je ne plains point ma
peine.
LA FEMME.
Je fais aller le caril-
lon,
Quand Simon reprend
haleine,
Digue, digue, &c.
ENSEMBLE.
Au ſon des cloches,
des clocherres,
Tous les garçons &
les fillettes
Danſent, danſent le
rigaudon,
Digue, &c.
LE CARILLONNEUR.
Quand le Carillon
Carillonne pour un
BOURDON,
Tous les cœurs ſont à
l'uniſſon,
Digue, &c.
ENSEMBLE.
Quand le Carillon,
&c.

D'un Roi chéri de ſes
Sujets,
Et la gerbe étince-
lante,
Qui peint l'amour des
François,
Sera la ſource abon-
dante
Des étoiles de la paix.
C'eſt la grande
Girande.
Ah! la belle, ah!
Ah! Jerôme, hauſſe-
moi,
Pour voir le bouquet
du Roi.

ENSEMBLE.

Cla, cla, cla, cla,
Pata, para, pon, pon,
pon, pon,
Mon cœur eſt encor
plus prompt
Que la fuſée & le ca-
non.
Cla, cla, cla, cla,
Pata, para, pon, pon,
pon, pon.

C'eſt à moi;
C'eſt à toi,
C'eſt a moi;
Vive le Roi.

ENSEMBLE.

Eh! allons donc,
Remuons le co-
tillon,
Jouez, violon;
Zigue, zigue, zigue,
zigue, zon, zon.

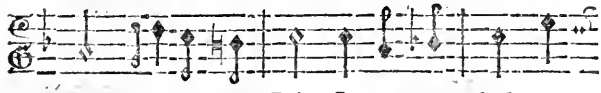
BALLET GÉNÉRAL,

Compoſé de tous les états du peuple.

VAUDEVILLE.

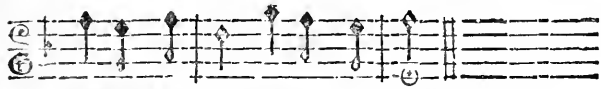
EN ce jour, on n'a plus d'al- larmes;

Et nos de- firs ſont ſa- tis- faits : Vive la



Paix, vi- ve la Paix. Les amours ſeuls pren-

dront les armes; C'eſt pour nous rendre tous a-mis;



Vive Lou- is, vive Lou- is.

UNE FEMME DU PEUPLE.

Que ce jour de réjouiſſance
Augmente du Roi les Sujets;
Vive la Paix.
L'Amour s'intéreſſe à la France,
Il tiendra ſa Cour à Paris;
Vive LOUIS.

Que la guerre m'a fait de peine !
Qu'elle m'a causé de regrets !
Vive la Paix.
J'ai toujours été fort humaine.
Tous les peuples sont mes amis ;
Vive LOUIS.

UN FIACRE.

Pendant la guerre, sur les places,
Assez rarement j'étrennois ;
Vive la Paix.
Mais je roule aujourd'hui les Graces,
Les Jeux, les Ris dans tout Paris ;
Vive LOUIS.

UN MARCHAND DE PTISANNE.

J'ai rempli de vin ma fontaine :
C'est le meilleur des petits cabarets ;
Vive la Paix.
Venez-y boire à tasse pleine,
Le robinet tourne *gratis* ;
Vive LOUIS.

UNE VENDEUSE DE PLAISIR.

V'là l'plaisir, l'plaisir des Dames :
De retour on voit les plumets ;
Vive la Paix.
Que l'Amour va lancer de flâmes,
Et que de cœurs vont être pris !
Vive LOUIS.

UNE MARCHANDE.

Mon mari part pour la Cayenne :
C'eſt pour nos communs intérêts ;
Vive la Paix.
En attendant qu'il en revienne,
Il laiſſe chez nous un Commis ;
Vive LOUIS.

Pour recrûter la Colonie,
Embarquez-vous, galans objets ;
Vive la Paix.
A peu de frais on s'y marie :
Tout d'un coup les cœurs ſont unis ;
Vive LOUIS.

Voltigez, oiſeaux de Cythere,
Et chantez tous dans nos boſquets ;
Vive la Paix.
Aujourd'hui qu'on n'a plus de guerre,
Partout les Amours font leurs nids ;
Vive LOUIS.

A préſent on voit les coquettes
Comme des chaſſeurs aux aguets ;
Vive la Paix.
Tendez vos rets, jeunes griſettes,
Les Sanſonnets y ſeront pris ;
Vive LOUIS.

Filles qui travaillez en mode,
Préparez vos colifichets ;
Vive la Paix.

L'Étranger de tout s'accommode :
Les bijoux feront à haut prix ;
Vive LOUIS.

AU PUBLIC.

Voici le jour de l'indulgence :
Cenſeurs, ne lancez point vos traits ;
Vive la Paix.
Qu'au défaut de notre éloquence,
Nos ſentimens ſoient applaudis :
Vive LOUIS.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les *Fêtes de la Paix*, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 22 Juillet. 1763. MARIN.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent aux Œuvres de l'Auteur.

ISABELLE
ET GERTRUDE,
OU
LES SYLPHES SUPPOSÉS;
COMÉDIE
EN UN ACTE,
MESLÉE D'ARIETTES;

Par M. FAVART.

La Musique est de M. BLAISE:

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens, Ordinaires du Roi, le 14 Août 1765.

Le prix est de 24 sols avec la Musique.

A PARIS.
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

A MONSIEUR

DE VOISENON,

L'UN DES QUARANTE

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

O Mon ami! le meilleur des amis! ce n'eſt point à l'ancienneté de votre famille, ni à vos diſtinctions que je rends hommage: c'eſt à vous-même; c'eſt à votre cœur, ſupérieur encore à votre eſprit; c'eſt à cette amitié pure & ſolide qui fait mon bonheur, & que je préfere à tout, à la gloire même.

FAVART.

AVERTISSEMENT.

JE n'ai garde de m'attribuer le mérite de cet Ouvrage : je n'en dois le succès qu'à l'immortel Auteur* qui m'en a fourni l'idée. Une seule éteincelle de son génie suffit pour animer ; c'est le feu créateur.

J'ai la même obligation à M. de Marmontel. Tout ce qu'on a trouvé de plus piquant dans *Soliman* & dans *Annette*, n'appartient qu'à lui. *Il a fait naître les fleurs ; j'ai eu le bonheur de les cueillir.*

---

* *M. de Voltaire.*

ACTEURS.

DUPRÉ.

DORLIS.

Madame GERTRUDE.

ISABELLE.

Madame FURET.

AMBROISE *Jardinier, qui ne paroît point.*

La Scène est dans la Maison de Madame Gertrude.

ISABELLE ET GERTRUDE,

COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente un Jardin agréable ; mais qui a l'air d'une Solitude. On y voit de grands arbres touffus qui forment des allées. A droite, eſt un Pavillon d'Architecture ſur une terraſſe à laquelle on monte par cinq ou ſix degrés. Les portes ſont vitrées, mais garnies de rideaux épais ; ces portes, qui comprennent toute la façade du Pavillon, laiſſent voir, lorſqu'elles ſont ouvertes, l'intérieur du Sallon meublé avec élégance ; on y découvre une Toilette & deux ſiéges. Il y a une porte ſecrette qui répond à un petit ſentier couvert de Myrthes, de Jaſmin & de Roſes. Le Ciel eſt ſans nuages, & la Lune, qui eſt dans ſon plein, paroît au-deſſus des arbres, & éclaire tout le Jardin.

SCENE PREMIERE.

On joue une ouverture, pendant laquelle on voit Dupré, couvert d'un manteau avec une lanterne ſourde à la main, monter par le petit eſcalier dérobé, & entrer avec myſtere dans le Pavillon, qui paroît éclairé un inſtant après.

DORLIS.

LE cœur me bat de crainte & de joie : de quel côté tourner ?.... Si je ſçavois le réduit qu'elle

habite .... ſi je ſçavois .... je tremble d'être découvert. Il fait clair comme en plein jour. Raſſurons-nous. Quoiqu'il ſoit encore de bonne heure, tout le monde doit être déja retiré dans une maiſon auſſi réglée que celle ci. Tout doit dormir, excepté un cœur ſenſible, agité d'une douce inquiétude.

ARIETTE: N°. I.

O nuit, charmante nuit! ſois propice à l'Amour;
Et tu ſeras, pour moi, plus belle qu'un beau jour.
Dormez, dormez, cœurs inſenſibles,
Et laiſſez-nous jouir des plus heureux momens.
O nuit! ſous tes ombres paiſibles,
Aſſoupis les Jaloux, éveille les Amans;
Attire en ce lieu ſolitaire
L'objet de mes plus chers deſirs;
Cache l'Amour & ſes plaiſirs
Sous le voile épais du myſtere.
Mon cœur languit dans la ſouffrance,
Quels maux on éprouve en aimant!
Mais je préfere mon tourment
Au néant de l'indifférence.

O nuit! &c.

Examinons d'abord le local. Voici un arbre plus haut que les autres: ſi j'y montois pour découvrir....

(Il monte ſur un arbre.)

SCENE II.

DORLIS, DUPRÉ.

DUPRÉ, *dans le Pavillon, ouvre les portes, regarde une Pendule, & dit :*

IL n'eſt que neuf heures & demie. Il n'eſt pas ſi tard que je penſois.

DORLIS, *ſur l'arbre.*

Voilà d'autres arbres qui m'empêchent de voir.

DUPRÉ.

Elle ne viendra pas d'une demi-heure : à quoi m'occuper en l'attendant ? Voilà un livre à côté de ce pot de rouge : *les Penſées de Sénèque.* La morale s'accorde toujours avec le deſir de plaire.

DORLIS.

Deſcendons.

DUPRÉ.

Quel eſt cet autre ouvert & marqué par une mouche de velours ? *l'Androgyne de Platon, ou maximes intellectuelles qui prouvent que le véritable amour conſiſte ſimplement dans l'union des ames.* Au diable ſoit l'ouvrage ; il n'a rien de ſolide. *Notes ſur le Comte de Gabalis, où l'on traite de la réalité & de l'apparition des ſubſtances Aériennes.* On reconnoît toujours les gens au choix de leurs Livres.

DORLIS, *à part.*

Je vois ici de la lumiere.

DUPRÉ, *à part.*

J'entends du bruit.

DORLIS, *à part.*

C'eſt un homme.

DUPRÉ.

C'eſt-elle : venez, venez donc, Madame Gertrude.

DORLIS.

Madame Gertrude !

(*Dorlis, en voulant ſe ſauver, renverſe une chaiſe de jardin.*)

DUPRÉ.

Qui va là ? Que vois-je ? c'eſt Dorlis.

DORLIS.

C'eſt vous, mon oncle Dupré ?

DUPRÉ.

Que viens-tu faire ici ?

DORLIS.

Et vous-même, mon oncle ?

DUPRÉ.

Commence par me répondre. (*A part.*) Vient-il pour m'eſpionner ?

DORLIS.

Madame Gertrude eſt-elle là ?

DUPRÉ, *avec émotion.*

Non ; pourquoi ?

DORLIS.

Ah ! mon cher oncle, je me confie à vous ; ne lui dites pas que j'aime ſa fille.

DUPRÉ, *à part.*

Il me raſſure. (*Haut.*) Tu aimes ſa fille ? Ah ! je ſçavois, je ſçavois bien ; & c'eſt pour te ſurprendre que je viens ici tous les ſoirs.

DORLIS.

Tous les ſoirs ? pour me ſurprendre ? Allons, allons

mon oncle, cela ne ſe peut pas. Je n'ai paint de confidens, vous n'êtes pas devin, & c'eſt la premiere fois que je me haſarde.....

DUPRÉ.

Comment as-tu pu t'introduire?

DORLIS.

Après avoir eſſayé inutilement pluſieurs clefs à la porte du jardin qui donne là du côté du bois, j'en ai heureuſement trouvé une dans la ruelle de votre alcove qui s'eſt rencontrée toute juſte, toute juſte.

DUPRÉ.

C'eſt une des clefs de ma Bibliotheque; rends-la moi.

DORLIS, *d'un ton ironique.*

De votre bibliotheque?

DUPRÉ.

Rends-la moi tout-à-l'heure.

DORLIS.

La voilà, mon oncle; mais....

DUPRÉ.

Allons, allons, va-t-en; mais, non, non; reſte. (*A part.*) J'ai encore le tems de l'interroger... (*Haut.*) Iſabelle eſt-elle d'intelligence?

DORLIS.

Non. Je ne lui ai jamais parlé: vous ſçavez qu'elle ne ſort point ſans ſa mere, qui ne lui permet pas d'écouter un mot, ni de lever les yeux.

DUPRÉ.

Il eſt vrai.

DORLIS.

Mais cela n'a pas empêché qu'Iſabelle ne m'ait remarqué. Elle m'a remarqué, mon oncle.

DUPRÉ.

Tu n'es qu'un petit ſot.

DORLIS.

Ménagez le terme. On n'eſt point ſot à vingt ans.

DUPRÉ.

Et tu crois qu'Iſabelle ?....

DORLIS.

AIR.

De ſa modeſte Mere
Elle a ſaiſi le goût.
L'œil perçant du myſtere
Ne voit rien, & voit tout.
Ses timides prunelles
Se gliſſant de côté,
Lancent des étincelles
De pure volupté.

DUPRÉ.

Hon, hon.

DORLIS.

Doucement tourmentée
De ſes quinze ou ſeize ans,
Tendrement agitée
De ſes tranſports naiſſans;
Ne penſant point encore,
Mais cherchant à penſer;
D'un deſir qu'elle ignore
Elle ſe ſent preſſer.

DUPRÉ.

Hé bien ?

DORLIS.

Lorſque je ſuis près d'elle,
Je la vois qui rougit.
Son embarras décele
Que le penchant agit.

N'eſt-il donc pas poſſible
Qu'elle approuve mon feu?
Pour une ame ſenſible,
Rougir eſt un aveu.

DUPRÉ.

Oui-dà !

DORLIS.

Quand les yeux ſe répondent,
Ce langage eſt bien sûr.
Quand leurs traits ſe confondent,
Il n'eſt plus rien d'obſcur.
Nos paupieres baiſſées,
Nos regards n'en font qu'un;
Ames, cœurs & penſées,
Alors tout eſt commun.

DUPRÉ.

Il a raiſon... (*Haut.*) Mais qu'eſperes-tu?

ARIETTE.

Téméraire!
Tu n'y penſes pas.
Hélas! hélas!
Que vas-tu faire?
Reſpecte d'innocens appas.
Téméraire!
Tu n'y penſes pas.
Hélas! hélas!

Quel eſpoir te conduit?
Tu vas affliger une Mere,
Une Mere ſi chere!
De tous ſes ſoins veux-tu ravir le fruit?
Pourquoi troubler la paix d'une famille?
Tu ſuis dans l'air
Un éclair
Qui brille;

Et tu ne vois pas,
Hélas!
Des abîmes ſous tes pas,
Téméraire! tu n'y penſes pas.

DORLIS.

Calmez-vous. Mes vues ſont légitimes, & l'amour le plus ſûr, le plus conſtant...

DUPRÉ.

A quoi ton amour te ſervira-t-il? Madame Gertrude deſtine ſa fille à une retraite perpétuelle.

DORLIS.

Ah! quel dommage! Et vous ſouffririez?... Vous qui avez tant de pouvoir ſur l'eſprit de Madame Gertrude!

DUPRÉ.

Moi! que veux-tu dire?

DORLIS.

Eh! là, là. J'aime, & je me connois en Amans: vous n'êtes pas ici pour rien.

DUPRÉ.

Tu penſes que l'honnête Madame Gertrude?....

DORLIS.

Les femmes honnêtes ſont plus ſenſibles que les autres.

DUPRÉ.

Tu parles comme ces Libertins qui ne croient jamais à la vertu des femmes. Madame Gertrude a-t-elle deſſein de plaire? Vois avec quelle ſimplicité elle eſt miſe.

DORLIS.

ARIETTE. Nº. 2.

Oui, oui; le fard de la beauté
Eſt la décence & la ſimplicité.

L'art eſt de cacher l'art; c'eſt le moyen de plaire,
C'eſt le point néceſſaire.
Il faut la voir
Cette Dame Gertrude;
C'eſt un miroir
Pour une Prude.
Il faut la voir
Avec ſon grand mouchoir
Noir.
Il ſe pliſſe ou s'étend ſous ſes mains vertueuſes;
S'ajuſte, s'arrondit, prend des formes heureuſes,
Et ménage des jours, des jours de volupté,
Le blanc, le noir... l'œil en eſt enchanté.
Ainſi i'on voit, dans un bocage ſombre,
Les rayons du Soleil ſe jouer avec l'ombre.

Oui, oui; le fard de la beauté
Eſt la décence & la ſimplicité.

DUPRÉ.

Tais-toi, petit coquin; tu en ſçais trop, & je vois bien qu'il ne te faut plus rien cacher. Oui, j'aime, il eſt vrai, Madame Gertrude: je crois en être aimé de même, ſans qu'elle le ſçache. Mais tiens, je n'en ſuis pas plus heureux: c'eſt une eſpece de Philoſophe femelle de trente-ſix à trente-ſept ans, qui croit déja qu'il n'eſt plus permis d'aimer à ſon âge; une Prude qui n'eſt point médiſante; une Femme encore aimable, qui ne parle que morale & vertu, & qui a une averſion pour tous les hommes.

DORLIS.

Je ne le crois pas, puiſqu'elle n'en a point pour vous.

DUPRÉ.

Elle se borne aux plaisirs innocens de nos entretiens. Elle ne veut que l'union des ames.

DORLIS.

Voilà en effet une femme bien singuliere ! ma foi, mon oncle ; si j'étois à votre place...

DUPRÉ.

Laisse faire ; je ne désespere pas d'être bientôt son mari : va-t-en ; nos intérêts sont communs. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai dessein de te faire épouser Isabelle ; c'est un parti qui te convient, tu lui conviens de même : mais laisse-moi agir ; ne te mêle de rien, & sois sage.

DORLIS.

Oh ! oui, sage, sage tant que vous voudrez, tant que je pourrai. Mais comment vous arrangez-vous pour votre compte avec Madame Furet ? On dit que....

DUPRÉ.

Tà tà, on dit ! je m'en embarrasse peu.

DORLIS.

Prenez-y garde, c'est l'espion du quartier : elle est de bonne guette cette femme-là.

QUINQUE.

Me. FURET.	AMBROISE, *sans être vû.*	DUPRÉ.	DORLIS.	Me. GERTRUDE.
Holà, holà !	Qui va là ? qui va là.	On frappe.	On sonne.	N'ouvre à personne.
Holà, holà !	On y va, on y va.	Quel embarras !	Quel embarras !	N'ouvre donc pas.
Ne tardez pas.	Je suis là-bas.			

(*Dupré fait retirer Dorlis, s'enferme dans le cabinet, tire les rideaux & cache la lumiere.*)

SCENE III.

Me. GERTRUDE, Me. FURET.

Madame GERTRUDE.

C'Est vous, Madame Furet ! vous allarmez toute ma maiſon. Qui vous amene ſi tard ?

Madame FURET.

Si tard ! il n'eſt pas encore dix heures ; c'eſt le tems de la promenade, & nous avons juſqu'à minuit.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Que vient-elle faire ici ? *(Haut.)* Je vous demande pardon ; mais nous nous retirons de très-bonne heure, & vous avez bien vu que mon vieux Jardinier a été obligé de ſe relever pour vous ouvrir la porte.

Madame FURET.

J'en ſuis bien fachée pour votre vieux Jardinier ; mais il eſt des cas....

Madame GERTRUDE.

Quoi ? quelque nouvelle hiſtoire ſcandaleuſe ?

Madame FURET.

Très-ſcandaleuſe, je vous en aſſûre.

Madame GERTRUDE.

Eh ! Madame, pourquoi s'embarraſſer des affaires d'autrui ? N'avons-nous pas aſſez des nôtres ?

Madame FURET.

ARIETTE.

Eh! non, non, non, Dame Gertrude,
Vous ne pouvez, ſans bien penſer,
Vous ne pouvez vous diſpenſer
De ſeconder l'exactitude
Dont j'ai toujours fait mon étude.
Eh! non, non, non Dame Gertrude,
Vous ne pouvez, ſans bien penſer,
De ce devoir vous diſpenſer.

Car c'eſt enfin
Pour le bien du Prochain,
Que je vais, que je vien,
Que je cours, que j'agis, que je veille.
Je viens d'apprendre, à l'inſtant,
Un ſecret important:
Je vais vous le dire à l'oreille,
Tout bas, tout bas.
N'en parlez pas.

RÉCITATIF.

Pour ſuivre un Amant téméraire,
Une jeune Penſionnaire
A ſauté les murs du Couvent;
On l'a priſe avec ſon Galant.

DUO.

Madame GERTRUDE.
J'entends, j'entends; il faut ſe taire.
Madame FURET.
Fort bien, fort bien. Ne diſons rien.
Quand nous ſçaurons tout le myſtere,
Nous ferons éclater l'affaire.
Le ſcandale eſt toujours un bien.

Madame

Madame GERTRUDE.

Il faut toujours, toujours se taire:
Vous n'avez point d'humanité.

Madame FURET.

Nous ferons éclater l'affaire;
Vous n'avez point de charité.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Il va venir, il est peut-être déja venu. Quel embarras!

Madame FURET.

Allons, allons, ranimez votre zele; on a amené ici tantôt devant Monsieur Dupré, Juge de la prevôté, le jeune homme & la jeune fille; on dit qu'elle est du lieu. Courons nous informer....

Madame GERTRUDE.

Eh! que vous importe? ce n'est pas votre fille.

Madame FURET.

Ma fille! non, Dieu merci; je n'ai pas attendu qu'elle eût l'âge de raison pour la mettre en lieu sûr; elle est élevée avec la plus grande sévérité; il y a douze ans que je ne l'ai vue, mais je sçais qu'elle est bien.

Madame GERTRUDE.

Ce n'est pas ma fille non plus, je prends soin moi-même d'Isabelle, ainsi... bon soir, Madame.

Madame FURET.

Comment! bon soir....

Madame GERTRUDE.

Je ne m'inquiette que de ce qui me regarde.

Madame FURET.

Mais, depuis quelque tems, vous êtes bien indulgente, & si je ne vous connoissois pas, j'aurois

des soupçons. Des femmes vertueuses comme nous ne sont jamais indulgentes, à moins qu'elles n'aient besoin d'indulgence pour elles-mêmes; vous m'entendez?

Madame GERTRUDE, *à part.*

Voilà une dangereuse créature! (*Haut.*) & moi, si je ne vous connoissois pas, je croirois que vous n'êtes à l'affût des défauts d'autrui que pour trouver des excuses à vos propres foiblesses, mais à Dieu ne plaise.

Madame FURET.

Je n'ai rien à me reprocher.

Madame GERTRUDE.

Ni moi non plus.

Madame FURET.

Vous êtes dans de faux principes, ce n'est pas de soi qu'il faut s'occuper; il faut s'oublier, se sacrifier, pour le bien général. Eh! tout seroit perverti, s'il n'y avoit pas des ames assez courageuses pour démasquer le vice. C'est par-là que l'on opere de bonnes actions.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Je suis sur les épines.

Madame FURET.

Par exemple, Damon, ce jeune libertin; c'est moi qui l'ai fait deshériter, pour lui ôter les moyens d'être vicieux; & par mes conseils on a donné tous ses biens à d'honnêtes personnes qui ne cesseront de faire des vœux pour son amendement.

Madame GERTRUDE.

Ah! quelle horreur!

Madame FURET.

Oui, c'étoit une horreur; & cette Madame Dou-

cet, qui jouoit la prude, n'ai-je pas découvert qu'elle étoit....

Madame GERTRUDE.

C'en eſt aſſez, permettez que je vous quitte.

Madame FURET.

Je ne vous quitterai point que nous ne ſoyons au fait de l'aventure de la jeune Penſionnaire. Courons de ce pas chez Monſieur Dupré; il ne me cachera rien, car il doit m'épouſer.

Madame GERTRUDE.

Vous épouſer! (*A part.*) je ſuis anéantie!

Madame FURET.

D'où vient cette ſurpriſe? ſi vous avez juré de ne jamais vous marier, moi je n'ai juré de rien. Eh! croiez-moi, vous ne feriez peut-être pas ſi mal de vous remarier, car....

Madame GERTRUDE.

Que voulez-vous dire avec votre car? Une femme prudente ne ſe marie pas deux fois.

Madame FURET.

Une femme raiſonnable ſe marie quand elle en trouve l'occaſion; c'eſt ce que j'ai bien deſſein de faire, quand ce ne ſeroit que pour corriger des maris. Allons, venez, venez.

Madame GERTRUDE.

Je ne puis. Un étourdiſſement.... une foibleſſe....

Madame FURET.

Une foibleſſe! je ne vous abandonne point, je paſſerai la nuit près de vous.

Madame GERTRUDE.

Cela... cela ſe paſſe; allons, je ſuis prête à vous ſuivre, puiſque vous le voulez: (*A part.*) c'eſt le moyen de m'en défaire.

Madame FURET.

Mais non, ne vous riſquez point; c'eſt peut-être le ſerein qui vous incommode. Entrons dans ce Pavillon.

Madame GERTRUDE.

(*Madame Gertrude retient bruſquement Madame Furet qui eſt prête à monter dans le Pavillon.*)

Eh! non, non. Je me ſens mieux. (*A part.*) Ah! la maudite femme!

Madame FURET.

Que dites-vous?

Madame GERTRUDE.

Rien, rien: ma bonne amie, partons.

Madame FURET.

Prenons le plus court, paſſons par la fauſſe porte de votre jardin.

Madame GERTRUDE.

Je n'ai garde. (*A part.*) C'eſt par-là qu'il vient; elle le rencontreroit peut-être. (*Haut.*) Traverſons plutôt la grande rue.

Madame FURET.

Pourquoi?

Madame GERTRUDE.

C'eſt que cette porte eſt voiſine du bois. On dit qu'il rôde là toute la nuit des gens mal intentionnés.

Madame FURET.

Vous avez raiſon. J'oubliois de vous dire que l'on a vu pluſieurs fois un homme eſſayer des clefs à cette porte-là.

Madame GERTRUDE.

O Ciel! ſçait-on qui c'eſt?

Madame FURET.

Je le ſçaurai bientôt, j'ai mes eſpions: comme je

dois être dans peu la femme de Monſieur Dupré, je lui épargne déjà le ſoin de veiller ſur les Habitans. Remerciez-moi de la peine que je prends pour vous..... embraſſez-moi donc.

Madame GERTRUDE.

De tout mon cœur. (*A part.*) Ah! ſi je pouvois, ſans bleſſer ma conſcience!

Madame FURET, *à part.*

Si je pouvois trouver l'occaſion de l'humilier! (*Haut.*) Allez ſoyez tranquille.

ARIETTE.

Rien n'échape à ma vigilance.
Vous devez calmer votre eſprit.
Je ſçais tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit,
Tout ce qu'on penſe.
Je pénetre tout les ſecrets:
J'aurai ſoin de vos intérêts.

Madame GERTRUDE.

Eh! non, non; je vous en diſpenſe.

Madame FURET.

Vous êtes d'une nonchalance....
Mais.....
Rien n'échape à ma vigilance, &c.

(*Elles ſortent.*)

SCENE IV.

DORLIS, DUPRÉ.

DORLIS.

MON oncle, mon oncle, elles ſont parties.

DUPRÉ.

Te voilà encore?

DORLIS.

Elles ſont parties.

DUPRÉ.

Elle en aura pour quatre heures avec cette babillarde.

DORLIS.

Tant mieux, tant mieux : nous voilà maîtres de la maiſon ; je pourrai lui parler, n'eſt-il pas vrai ?

DUPRÉ.

Point du tout : Iſabelle eſt enfermée ; & quand elle ne le ſeroit pas, crois-tu que ſa mere.....

DORLIS.

Ah ! quelle cruelle mere !

DUPRÉ.

Elle a raiſon.

ARIETTE. N°. 3.

On ne peut jamais
Veiller de trop près
Gentille fillette
Que l'Amour guette.
Un moment dès qu'on l'abandonne,
De petits Séducteurs un nombre l'environne,
Leur eſſain à l'entour bourdonne.
Ils n'attendent que l'inſtant
De ſurprendre un cœur innocent :
On les voit mépriſer un bien qu'elle regrette,
Quand ils ſont ſatisfaits.
Ainſi je répète
Qu'on ne peut jamais
Veiller de trop près
Gentille fillette
Que l'Amour guette.

DORLIS.

Avec votre permiſſion, mon cher oncle, que je voye s'il ne me ſera pas poſſible de lui dire un mot.

DUPRÉ.

Ecoute : nous nous brouillerons très-ſérieuſement, ſi tu ne te retires.

DORLIS.

Non, mon cher oncle, nous ne nous brouillerons pas, vous êtes trop prudent pour cela. Si j'aime Iſabelle, vous aimez Madame Gertrude ; & comme vous avez fort bien dit tantôt, nos intérêts ſont communs ; vous avez mon ſecret, j'ai le vôtre.

DUPRÉ.

Ne fais donc point d'éclat.

DORLIS.

Non, non. Quand il faudra m'en aller, je m'en irai tout doucement : je n'ai fait que pouſſer la porte.

(Dorlis ſe retire dès qu'il entend Madame Gertrude.)

SCENE V.

DUPRÉ, Madame GERTRUDE.

Madame GERTRUDE.

AMBROISE, je vous chaſſerai, ſi vous oſez encore ouvrir à quelqu'un ſans mon ordre.

DUPRÉ.

Ah ! ma chere Madame, que vous m'avez donné d'inquiétude !

Madame GERTRUDE.

Laiſſez-moi, Monſieur.

ARIETTE.

Rompons enſemble.
Tout ſe raſſemble
Pour me troubler,
Pour m'accabler.
Je ſuis à plaindre,
J'ai tout à craindre ;

Mais je vous vois
Pour la derniere fois.
Rompons enſemble, &c.

DUPRÉ.

Mais quel malheur imprévu
A donc pu
Allarmer, effrayer votre vertu ?

Madame GERTRUDE.

Ah ! que les gens
Sont bien méchans !
Je n'ai point cru
Le ſiecle ſi corrompu.

DUPRÉ.

Mais quel malheur imprévu
Peut ſi fort allarmer votre vertu ?

Madame GERTRUDE.

En vain j'ai donc prétendu
Mériter, remporter le prix de la vertu.

DORLIS, *dans l'éloignement.*

La bonne occaſion ! Tentons fortune pendant qu'ils ſont là.

DUPRÉ.

Que je ſçache du moins....

Madame GERTRUDE.

Laiſſez-moi, vous dis-je ; vous n'êtes plus digne de mon eſtime.

DUPRÉ.

Qu'avez-vous à me reprocher ?

Madame GERTRUDE.

Rien, Monſieur.

DUPRÉ.

Mais encore ?

Madame GERTRUDE.

Eh ! bien, tout, Monſieur, tout. Allez trouver

Madame Furet ; elle eſt chez vous, elle vous attend.

DUPRÉ.

Madame Furet!

Madame GERTRUDE.

Après tout, que m'importe? Vous êtes votre maître. Epouſez-la, Monſieur, épouſez-la.

DUPRÉ.

Le Ciel m'en garde!

Madame GERTRUDE.

Ne lui avez-vous pas promis?

DUPRÉ.

Rien. C'eſt un projet qu'elle s'eſt formé & que j'ai feint d'approuver pour lui donner le change, & l'empêcher de ſoupçonner notre liaiſon innocente.

Madame GERTRUDE.

L'intention ſeroit pardonnable: (*en s'adouciſſant.*) me dites vous vrai?

DUPRÉ.

Je vous le proteſte.

Madame GERTRUDE

Vous me raſſurez pour vous; mais je ne ſuis pas tranquille pour moi-même. Cette femme épie nos actions.

DUPRÉ.

N'appréhendez rien.

Madame GERTRUDE.

ARIETTE.

Femme curieuſe,
Femme envieuſe,
Aigre, bigote,
Cagote;

Oh! c'eſt, en vérité,
Trois fléaux pour l'Humanité.
Agiſſante
Par oiſiveté;
Médiſante
Par vanité;
Méchante
Par charité.

Oh! c'eſt, en vérité,
Trois fléaux pour l'Humanité.

DUPRÉ.

Bon! bon! ma prudence mettroit en défaut cent Cerberes comme Madame Furet.

Madame GERTRUDE.

Je ſuis dans une agitation qui m'ôte la force de me ſoutenir.

DUPRÉ.

Venez vous repoſer dans votre Pavillon.

(Elle monte dans ſon Pavillon ; Dupré lui donne un ſiége, elle s'aſſied, ôte ſa coëffe nonchalamment & ſoupire. Dupré prend la lumiere qu'il avoit cachée, la remet ſur la table, avance une chaiſe pour lui, & ſe place à côté de Madame Gertrude.)

SCENE VI.

DORLIS, *ſeul.*

JE cherche en vain. De ce côté je ne vois que des murs. Ne nous rebutons point; voyons encore par ici.

SCENE VII.

Madame GERTRUDE, DUPRÉ.

Madame GERTRUDE.

ET ſincérement vous n'avez point d'idées du mariage?

DUPRÉ.

Mais, Madame, je vous avouerai que j'en ai quelquefois; aſſez ſouvent.

Madame GERTRUDE.

Qui peut vous inſpirer ces idées?

DUPRÉ.

Si c'étoit vous, Madame.

Madame GERTRUDE.

Et vous prétendriez..... vous n'y ſongez pas. Si vous m'épouſiez.... vous auriez des volontés. Je n'en aurois plus; l'hymen engage, & je ne ſerois plus digne de la perfection où j'aſpire.

DUPRÉ.

En ſeriez-vous moins heureuſe?

Madame GERTRUDE.

Eh! que diroient de moi nos femmes de bien qui n'épargnent perſonne?

DUPRÉ.

Tout ce qu'elles voudroient.

ARIETTE.

Sans ſoucis, vivre pour ſoi,
Jouir de ſoi-même,
Faire du tems un bon emploi,
Etre heureux : voilà ma loi ;
C'eſt un bon ſyſtême.
Qu'importe ce qu'on dit de moi,
Qu'importe ce qu'on dit de moi,
Quand du tems je fais bon emploi,
Et quand je jouis de moi-même ?
Que ſotte
Dévote,
Bigotte,
Jabotte,
Médiſe,
Mépriſe,
S'épuiſe
En aigreur ;
Jamais je n'écoute
Sa vaine clameur.
Tranquile, je goûte
Le repos du cœur.
Jouir de ſoi-même,
Voilà le ſyſtême
Qui fait mon bonheur.
Oui, c'eſt le ſyſtême
Qui fait le bonheur,
Qui fait le bonheur.

Madame GERTRUDE.

Je vous croyois une ame plus dégagée....

DUPRÉ.

Vous me faites bien de l'honneur, Madame : mais....

ARIETTE. N°. 5.

En vous voyant, il ne m'eſt pas poſſible
De réſiſter à l'attrait du plaiſir ;
Si la Nature a fait mon cœur ſenſible,
Eſt-ce de moi que dépend un deſir ?
Un mot flatteur qui ſort de votre bouche,
Un doux regard de ces yeux ſéduiſans,
Et cette main, cette main que je touche....

(Madame Gertrude, après s'être laiſſé toucher la main, la retire.)

Ah ! tout en vous doit excuſer les ſiens.

Madame GERTRUDE.

Monſieur Dupré, il eſt dangereux de raiſonner ſur ces ſortes de matieres ; laiſſons cela.

DUPRÉ.

Et vous-même, Madame, êtes-vous exempte des impreſſions ? . . .

Madame GERTRUDE.

Moi !

DUPRÉ.

Vous reſpirez le parfum d'une roſe,
Et des oiſeaux le chant ſçait vous ravir.
Sur votre ſein cette gaze eſt moins cloſe
Quand vous ſentez l'haleine du zéphyr.
Cueillez un fruit, c'eſt votre goût qu'il flatte :
Levez les yeux, vous admirez le jour :
Sur tous les ſens vous êtes délicate,
Et votre cœur ſe refuſe à l'amour !

Madame GERTRUDE.

Vous me tenez un langage bien étonnant!

DUPRÉ.

Bien naturel, & quand on eſt auſſi aimable que vous....

Madame GERTRUDE.

Ah! à mon âge, on ne l'eſt plus, on ne l'eſt plus.

DUPRÉ.

On ne l'eſt plus!...

Madame GERTRUDE.

Laiſſons cela. Pour rectifier vos idées, liſez, je vous prie, les remarques que j'ai faites. Si vous ne vous y conformez pas entierement, nous ceſſerons de nous voir.

DUPRÉ.

Ceſſer de nous voir! ah! liſons, liſons.

SCENE VIII.

ISABELLE, Madame GERTRUDE, DUPRÉ.

ISABELLE.

ARIETTE.

QUEL air pur! le Ciel eſt tranquille;
La paix regne dans cet aſyle.
Quel air pur! le Ciel eſt tranquille;
Mais, hélas!
Mon cœur ne l'eſt pas.

Madame GERTRUDE, *à Dupré.*

Qu'en dites-vous ?

DUPRÉ.

Tout confirme votre syſtéme, & je vois bien qu'il faut que je me corrige. (*Il prend la main de Madame Gertrude.*)

Madame GERTRUDE.

A la bonne heure; mais que faites-vous donc ?

DUPRÉ.

Rien, rien ; je me corrige.

Madame GERTRUDE.

Vous baiſez ma main, Monſieur!

DUPRÉ.

Point du tout : c'eſt pour m'accoutumer à triompher de moi-même, & c'eſt votre ame qui reçoit mon hommage.

Madame GERTRUDE.

Paſſe pour cela.

ISABELLE.

Ma mere eſt ici avec quelqu'un !

DUPRÉ.

Et ces yeux ſi doux, que vous avez la bonté de fixer ſur les miens ; ces yeux, où je crois voir la pureté du Ciel, ce n'eſt pas eux que j'admire; c'eſt encore votre ame, c'eſt cette candeur, cette vertu!

Madame GERTRUDE.

Paſſe pour cela.

DUPRÉ.

Malgré la douleur de votre veuvage, vous êtes encore....

Madame GERTRUDE, *en ſoupirant.*

Ne me parlez pas de cela. Mon veuvage ! ah !

ISABELLE.

Ma mere ſoupire, elle a du chagrin.

DUPRÉ.

Me trouvez-vous encore ſi coupable ?

Madame GERTRUDE.

Non ; & puiſque vous penſez enfin comme je le deſire ; Dupré, mon cher Dupré, vous faites mon bonheur.

ISABELLE.

Ma mere eſt heureuſe ; que je ſuis contente !

SCENE IX.

DORLIS, ISABELLE, Me. GERTRUDE, DUPRÉ.

DORLIS.

TOUTES mes recherches ſont inutiles : mais, c'eſt elle, c'eſt elle-même ; quel bonheur ! St, ſt ! (*Il tire Iſabelle par la robe ; elle fait un cri.*)

ISABELLE.

Ahi ! (*Dorlis s'enfuit.*)

Madame GERTRUDE.

(*A Dupré.*) Diſparoiſſez pour un moment.

(*Dupré ſe ſauve par la fauſſe porte du Pavillon.*)

SCENE

SCENE X.

Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame GERTRUDE.

QUE faites-vous ici, ma fille ?

ISABELLE.

Ma mere, je ne pouvois dormir, je me suis relevée, j'ai trouvé la porte de ma chambre ouverte, je suis descendue dans le jardin pour prendre le frais.

Madame GERTRUDE.

[*à part.*] J'ai oublié de la fermer; c'est cette Madame Furet qui en est cause, elle m'a tourné la tête. [*Haut.*] Vous êtes descendue sans ma permission ?

ISABELLE.

Vous n'étiez pas là, ma mere.

Madame GERTRUDE.

Et vous m'écoutiez ?

ISABELLE.

Oui; ma mere; j'ai vû de la lumiere dans votre Pavillon, je me suis approchée, je vous ai entendu soupirer; cela m'a fait de la peine : & puis vous avez dit que vous étiez heureuse; cela m'a fait plaisir : & puis, comme j'allois m'approcher encore, il m'a semblé que quelqu'un me tiroit par ma robe, & cela m'a fait peur.

Madame GERTRUDE.

Vous êtes une petite visionnaire; avez-vous vû quelqu'un avec moi ?

ISABELLE.

Non, mais on vous parloit.

Madame GERTRUDE.

On me parloit ! & que me disoit-on ?

ISABELLE.

Je n'ai pas compris.

Madame GERTRUDE.

Allez, allez ; remontez à votre chambre.

ISABELLE.

Ah ! ma mere, restons encore un moment : je vous prie de me dire une chose.

Madame GERTRUDE.

Quoi ?

ISABELLE.

Quel est donc ce Dupré qui rend les gens heureux ? Est-ce Monsieur Dupré, le Juge de la Prévôté ?

Madame GERTRUDE.

Quelle idée ! l'avez-vous vû ?

ISABELLE.

Non ; mais j'ai cru reconnoître sa voix.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Que lui dirai-je ? Heureusement elle est simple, & je lui ferai accroire ce que je voudrai.

ISABELLE.

A quoi pensez-vous donc, ma mere ?

Madame GERTRUDE.

Je songe à l'importance du secret que j'ai à vous révéler ; c'est un mystère que je dois cacher à tout autre. Faites-moi serment....

ISABELLE.

Il est tout fait ; la volonté de ma mere est un serment pour moi.

Madame GERTRUDE.

La voix que vous avez entendue eſt celle de Monſieur Dupré, ſans être la ſienne.

ISABELLE.

Je ne comprends pas.

Madame GERTRUDE.

N'avez vous pas lû le Livre que je vous ai donné ?

ISABELLE.

Ah ! oui ; le Comte de Gabalis qui dit qu'il y a des Sylphes, des Eſprits Aëriens, des Intelligences, cela m'a amuſée ; mais eſt-ce que tout cela eſt vrai ?

Madame GERTRUDE.

Oui, ma fille. Quand on a toujours eû une conduite ſans reproche, quand la vertu ſeule a toujours dirigé nos actions & nos moindres penſées, ô ma chere fille ! notre ame alors s'éleve au deſſus d'elle-même; elle s'épure & devient digne d'un commerce intellectuel avec des Intelligences ſupérieures à notre être, qui nous conſolent dans les amertumes de la vie.

ISABELLE.

Ah ! ma mere, j'ai grand beſoin auſſi de conſolation.

Madame GERTRUDE.

Vous ! eh ! que vous manque-t-il ?

ISABELLE.

Rien.

Madame GERTRUDE.

Deſirez-vous quelque choſe ?

ISABELLE.

Je crois que oui.

Madame GERTRUDE.

Quoi ?

ISABELLE.

Je n'en ſçais rien, mais...

ARIETTE.

Un ſecret ennui me dévore,
Quand je m'abandonne au ſommeil;
Et le matin, à mon réveil,
Je ſuis plus inquiette encore.
Je ne ſçais d'où vient ma langueur;
Mais je ſoupire,
Mais je déſire.
Si rien ne ſatisfait mon cœur,
Maman, Maman, quel eſt donc le bonheur?

Madame GERTRUDE.

Ma fille, éloignez ces idées; ce ſont des piéges des mauvais Génies.

ISABELLE.

Des mauvais Génies! vous me faites trembler. Il eſt bien mieux de s'entretenir, comme vous, avec des Sylphes, des Eſprits purs; mais je n'imagine pas comment des Eſprits parlent.

Madame GERTRUDE.

Ils empruntent les organes des hommes, & nous apparoiſſent ordinairement ſous une figure qui nous eſt familiere, comme celle d'un parent, d'un ami.

ISABELLE.

Comme celle de Monſieur Dupré?

Madame GERTRUDE.

Oui, oui.

ISABELLE.

Et que dit Monſieur Dupré, quand on lui prend ſa figure ?

Madame GERTRUDE.

Il n'en ſçait rien, ce n'eſt qu'une apparence.

ISABELLE.

Mais vous m'avez dit que l'on devoit fuir juſqu'à l'apparence des hommes ; & cette apparence...

Madame GERTRUDE.

Il n'y a rien à craindre quand on eſt ſage.

ISABELLE.

Ah ! ma bonne maman, que vous me faites aimer la vertu ! Mais ſi je ſuis bien ſage, bien ſage, aurai-je auſſi une Intelligence ?

Madame GERTRUDE.

Je l'eſpère, & pour vous faire parvenir à l'état de perfection que mérite un ſi rare avantage, vous irez demain au Couvent. Oui ; c'eſt-là, ma chere enfant, que l'on trouve un abri ſûr contre le ſouffle empoiſonné d'un monde dangereux.

ARIETTE notée, N°. 6.

Comme une roſe,
La naïve pudeur,
Quand on l'expoſe,
Perd bientôt ſa fraîcheur.
Ah ! pour flétrir l'éclat d'une ſi rare fleur,
Il faut ſi peu de choſe !
Conſerve donc l'honneur
Comme une roſe.

ISABELLE.

Mais au Couvent, il y a donc auſſi des Eſprits Aériens qui font le bonheur des filles ?

Madame GERTRUDE.

Oui.

ISABELLE.

Et comment cela donc ?

Madame GERTRUDE.

Ils apparoiſſent en ſonge.

ISABELLE.

Il faudra donc que je dorme toujours ? mais vous ne dormiez pas vous, quand, tout-à-l'heure...

Madame GERTRUDE.

Laiſſons cela, ma fille. Il eſt tems de vous retirer.

ISABELLE.

J'ai encore une choſe à vous demander ; pourquoi ne voulez-vous pas que l'on ſçache le bonheur que vous avez ? Cela exciteroit les ames à la vertu.

Madame GERTRUDE.

Non. Je ne ferois qu'exciter l'envie, & comme tout le monde n'eſt point digne de la faveur que je reçois, je dois en faire un myſtere pour n'humilier perſonne.

ISABELLE.

Ah ! que c'eſt bien dit, maman ! je vais méditer là-deſſus juſqu'à demain.

Madame GERTRUDE.

C'eſt fort bien ; mais laiſſez-moi, j'ai encore quelques lectures à faire.

ISABELLE.

Vous veillez toujours trop tard, votre ſanté m'inquiette ; retirons-nous enſemble.

Madame GERTRUDE.

Soit. [*à part.*] Que je me reproche d'être obligée de tromper ma fille ! je prends mon parti ; je vais congédier pour jamais Dupré. L'éducation d'une fille doit être plus chere que tout.

ISABELLE.

Mais, qu'eſt-ce que vous avez donc ? vous parlez toujours toute ſeule.

Madame GERTRUDE.

Paix ! je n'ai pas encore fait ma ronde, je vais voir ſi tout eſt bien fermé ; attendez-moi là, & ne quittez point que je ne vous appelle, ou que je ne revienne vous chercher.

SCENE XI.

ISABELLE, DORLIS.

ISABELLE.

(*Iſabelle réfléchit ; & pendant ce tems, Dorlis paroît & ſuit des yeux Madame Gertrude ; enſuite il revient & ſe cache derriere un arbre.*)

HÉLAS ! que n'ai-je aſſez de vertu pour mériter comme ma mere ! .... Je me perds dans mes réflexions.

DORLIS.

Elle ſe promene dans le fond du jardin ! profitons de l'occaſion.

ARIETTE.

Iſabelle, Iſabelle !

ISABELLE.

Qui m'appelle ? qui m'appelle ?

DORLIS.

O ma chere Iſabelle !
Ne craignez rien d'un cœur fidele.

ISABELLE.

Que ces accens me ſemblent doux !

DORLIS.

Ne craignez rien d'un cœur fidele,
Il ne reſpire,
Il ne ſoupire
Que pour vous.

ISABELLE, à *part.*

Flatteuſe eſpérance !
(*Haut.*) Offrez-vous à mes yeux.

DORLIS, *paroiſſant.*

Momens délicieux !

ISABELLE, *étonnée.*

C'eſt Dorlis ou ſon apparence.
Je ne ſçais ſi c'eſt une erreur ;
Mais ces traits ſont chers à mon cœur.

DORLIS.

Approuvez ma ſincere ardeur ;
Ces inſtans ſont chers à mon cœur.

ISABELLE.

Je ſuis toute tremblante.

DORLIS.

Raſſurez vous, l'amour qui m'anime....

ISABELLE.

L'amour qui vous anime!. L'amour, eſt-ce une Intelligence? Ne me trompez point.

DORLIS.

Moi vous tromper! ô Ciel! Oui, c'eſt l'Intelligence la plus pure... Oui, c'eſt l'Amour lui-même qui remplit mon cœur, qui pénètre mes ſens, qui entraîne vers vous toutes mes penſées, tous mes deſirs, & qui s'empare enfin pour vous ſeule de toutes les facultés de mon ame.

ISABELLE, *à part.*

C'en eſt une, c'en eſt une; je n'en puis plus douter. [*Haut.*] & c'eſt pour moi, pour moi ſeule.... que je ſuis heureuſe!

DORLIS.

Heureuſe! je ſuis donc bien plus heureux moi-même. Permettez qu'à vos genoux....

ISABELLE.

Arrêtez, vous me confondez; c'eſt moi qui dois vous remercier de la bonté que vous avez de m'aimer. Suis-je donc aſſez ſage, aſſez vertueuſe, pour....

DORLIS.

Aſſez ſage, aſſez vertueuſe, que trop peut-être.... Mais non, l'innocence impoſe, réprime l'audace.... Et qui ſeroit capable.... Ma chere Iſabelle, conſervez toujours ces précieuſes qualités qui vous rendent auſſi reſpectable que votre beauté vous rend digne de nos hommages.

ISABELLE.

Ma beauté, c'eſt peu de choſe; ma vertu, [*en ſou-*

pirant.] c'eſt tout ; & j'ai bien deſſein de la conſerver auſſi toujours, puiſqu'elle vous plaît tant ; cependant, j'ai des ſcrupules.

DORLIS.

Quoi ?

ISABELLE.

Ma mere m'a dit qu'il ne falloit point avoir d'idées terreſtres. J'en ai eû, j'en ai encore, à ce que je crois : vous en jugerez, car je ne m'y connois pas.

DORLIS, *allarmé.*

Comment ?

ISABELLE.

Mais oui, ce jeune Dorlis dont vous m'offrez les traits... Tenez, je ne l'ai jamais vû ſans une certaine émotion. Je n'ai jamais ceſſé de penſer à lui. Ne ſont-ce pas là des idées terreſtres ?

DORLIS.

Ah !

ISABELLE.

Ne vous fâchez pas ; je vous avoue tout.

DORLIS.

Me fâcher ! Au contraire, vous me comblez de joie : Dorlis & moi ce n'eſt qu'un.

ISABELLE.

J'entends : [*à part.*] c'eſt lui ſans être lui, nous y voilà. [*Haut.*] Vous m'avez devinée, vous ne pouviez prendre une forme qui me plût davantage.

DORLIS, *à part.*

Je n'y comprends rien ; mais elle m'enchante.

ISABELLE.

Vous venez donc pour me conſoler dans les amertumes de la vie?

DORLIS.

Vous avez des chagrins ?

ISABELLE.

Je n'en ai plus, je vous vois. A propos, réjouiſſons-nous, j'entre demain au Couvent ; c'eſt-là que l'on eſt plus vertueuſe, n'eſt-ce pas ?

DORLIS, *allarmé.*

Vous allez demain au Couvent !

ISABELLE.

Demain pour toujours ; je ne ſuis fâchée que d'une choſe, c'eſt de quitter ma mere que j'aime bien ; mais vous ne m'abandonnerez pas dans mes chagrins, votre image me ſuivra par-tout, vous m'apparoîtrez dans mes ſonges, ou comme vous voudrez, pourvû que cela n'humilie perſonne.

DORLIS, *à part.*

Je m'y perds. On abuſe de ſa crédulité. [*Haut.*] Non, vous n'irez pas au Couvent ; & ſi vous m'aimez....

ISABELLE,

Si je vous aime ! je ne ſuis pas ingrate ; maman me gronderoit, ſi je ne vous aimois pas.

DORLIS.

Vous m'aimez, votre mere approuve...vous irez au Couvent... tout cela ſe contredit. On vous trompe... & vous conſentiriez....

ISABELLE.

Si ma mere le veut, il faut que je lui obéiſſe, & pour tous les biens du monde, je ne voudrois pas lui déplaire. Me conſeilleriez-vous ?....

DORLIS, *après un moment de réflexion.*

Non ; mais vous ne lui déſobéirez pas. Je ſais des moyens ſûrs pour lui faire changer de réſolution : vous & moi nous ſerons unis.

ISABELLE.

Nous le ſommes déjà.

DORLIS.

Nous le ſerons davantage.

ISABELLE.

Tant mieux ; venez donc la perſuader vous-même ; elle ſera bien aiſe de ſavoir que vous me faites l'honneur de vous attacher à moi.

DORLIS.

Il n'eſt pas tems encore ; il me ſuffit pour le préſent de connoître que j'ai le bonheur d'être aimé de vous.

ARIETTE.

DUO.

ISABELLE.	DORLIS.
Il tient ma main, il la baiſe, il la ſerre.	
Où ſuis-je ? O ciel ! mon eſprit enchanté !	Rien n'eſt égal à cette volupté.
Venez, venez. O ma mere ! ma mere !	Il n'eſt pas néceſſaire.
Soyez témoin de ma félicité.	Ne troublez point notre félicité.
Je n'ai rien de caché pour elle :	
C'eſt mon exemple, mon modele.	
Ma mere ne veut que mon bien.	Je veux auſſi le vôtre.
Eh bien ! eh bien !	
Il tient ma main, il la baiſe, il la ſerre, &c.	

[*Madame Gertrude paroît ; Dorlis ſe ſauve dans le fond du Theâtre pour n'être point vû de Madame Gertrude ; il rencontre Dupré, qui l'emmene en lui diſant :*]

Qu'as-tu fait ? nous n'avons plus d'eſpérance. Suis-moi.

SCENE XII.

Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame GERTRUDE.

QU'AVEZ-VOUS, ma chere enfant ?

ISABELLE.

Ah ! ma mere, permettez que je vous embraſſe. Votre fille eſt digne de vous.

Madame GERTRUDE.

J'en ſuis bien-aiſe, ma fille.

ISABELLE.

Que je vous ai d'obligation d'avoir formé mon cœur à la vertu ! mais votre ſage exemple m'a mieux inſtruite que toutes vos leçons, que tous vos conſeils.

Madame GERTRUDE.

Vous m'enchantez : mais quelle agitation !...

ISABELLE.

Je ne me ſens pas de joie. Oh ! pour le coup, vous n'aurez plus rien à me reprocher : vous ne ſavez pas, ma mere, vous ne ſavez pas ; j'ai auſſi une Intelligence, moi !

Madame GERTRUDE.

Que voulez-vous dire ?

ISABELLE.

L'Amour, l'Amour eſt une Intelligence ; n'eſt-il pas vrai ?

Madame GERTRUDE.

L'Amour, dites-vous ?

ISABELLE.

ARIETTE.

Aimer, sentir, penser, connoître,
Sur-tout aimer ;
C'est prendre un être,
C'est s'animer.

Madame GERTRUDE.

Vous m'épouvantez ; expliquez donc ce mystere.

ISABELLE.

Il est là. Où êtes-vous ? revenez donc, voilà ma mere.

SCENE XIII.

DUPRÉ, DORLIS, Madame FURET, Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame FURET.

JE vous avois bien dit, Madame ; vous avez laissé votre porte ouverte, il est entré un voleur ici ; cherchez, Messieurs, cherchez.

DUPRÉ.

Doucement, Messieurs : vous devez nous connoître, retirez-vous. (*A Dorlis.*) Reste là toi. (*Dorlis s'arrête au fond du théâtre.*)

Madame FURET.

C'est Monsieur Dupré !

Madame GERTRUDE.

Je ſuis confondue. (*A Iſabelle.*) Allez à votre chambre.

ISABELLE.

J'ai trop peur.

Madame GERTUDE.

Partez.

[*Iſabelle, en ſe retirant, rencontre Dorlis, & s'arrête avec lui au fond du théâtre.*]

DUPRÉ, *a Madame Gertrude.*

Ne craignez rien, Madame.

Madame FURET.

Je ne m'attendois pas à vous trouver ici à pareille heure.

DUPRÉ.

Il eſt permis de venir voir ſa femme.

Madame FURET.

Votre femme?

Madame GERTRUDE.

Votre femme?

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Ne dites mot. [*A Madame Furet.*] Oui, ma femme ou peu s'en faut. C'eſt demain que nous célébrons notre mariage.

Madame GERTRUDE.

Y penſez-vous?

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Paix donc! voulez-vous vous perdre de réputation?

Madame FURET.

Je n'en reviens point: n'eſt-ce pas moi que vous deviez épouſer?

DUPRÉ.

Vous étiez dans l'erreur; c'eſt Madame.

Madame FURET.

Vous me trompiez donc ?

DUPRÉ.

Sans doute ; il eſt-encore permis de tromper ceux qui veulent nous nuire.

Madame FURET.

Ah ! traître ! j'étouffe de colere !

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Vous n'avez pas d'autre parti à prendre.

Madame FURET.

Et vous, Madame, qui ne vouliez jamais vous remarier ?

Madame GERTRUDE.

On peut ſuivre le conſeil que vous m'avez donné tantôt ; &, de plus, on ſe trouve quelquefois obligée par des circonſtances...

Madame FURET.

Des circonſtances ! fort bien ! Je n'oublierai pas le mot. Vous donnez un exemple bien édifiant à votre fille ! la voilà avec un jeune homme.

DUPRÉ.

Il n'y a rien d'étonnant. [*A Dorlis & à Iſabelle.*] Approchez : mon neveu épouſe Iſabelle.

Madame GERTRUDE.

Il épouſe ma fille ?

DUPRÉ.

Eh ! oui. [*Bas à Madame Gertrude,*] La réputation, l'honneur...

Madame GERTRUDE.

Oui, Madame, il l'épouſe.

DORLIS, *à Madame Gertrude.*

Ah ! Madame !

DUPRÉ

DUPRÉ.

Paix.

ISABELLE.

Ah ! ma mere ! je ſerai donc la femme d'une Intelligence ?

Madame GERTRUDE.

Taiſez-vous.

Madame FURET.

Je vois là du myſtere ; de plus, des circonſtances... Tant mieux. Je vengerai l'outrage que l'on me fait. Ah ! quels gens ! quelle conduite ! quelle perverſité ! c'eſt ce qui me conſole. Je publierai par-tout votre hiſtoire avec des couleurs... laiſſez-moi faire. C'eſt une bonne journée. Ceci vaut encore mieux que l'eſcapade de la petite Penſionnaire.

DUPRÉ.

Eh ! bien, Madame, allez, parlez, publiez ; mais ſçachez qu'en éclairant les démarches d'autrui, on s'aveugle bien ſouvent ſur ſon propre danger. Apprenez que la Penſionnaire enlevée eſt votre fille, & que ſon raviſſeur eſt le jeune homme que vous avez fait déshériter ſi charitablement.

Madame FURET.

O Ciel ! ma fille ! Le jeune homme ! [*elle ſort.*]

SCENE XIV. *& derniere.*

DUPRÉ, Madame GERTRUDE, ISABELLE.

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

ET vous, Madame, croyez que le vrai bonheur ne dépend pas de l'opinion d'autrui. Quand on n'a

rien à ſe reprocher, il eſt en nous-mêmes. C'eſt une vérité dont j'eſpere bientôt vous convaincre.

Madame GERTRUDE.

Et c'eſt demain que doit ſe faire notre mariage ?

DUPRÉ.

Abſolument.

Madame GERTRUDE.

C'en eſt fait, je me réſigne.

ISABELLE.

Je n'entends rien à tout cela ; mais je me réſigne auſſi comme ma Mere.

Madame GERTRUDE.

Ma fille, j'avois mes raiſons pour vous parler tantôt comme j'ai fait ; c'étoit pour vous éprouver. Vous n'irez pas au Couvent. Vous épouſez Dorlis, le neveu de Monſieur.

DUPRÉ.

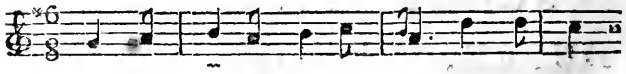
Qui n'eſt point une Intelligence.

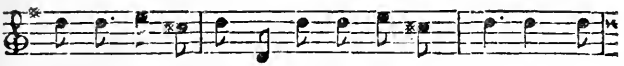
DORLIS.

Non ; mais qui vaut mieux. On vous expliquera tout cela.

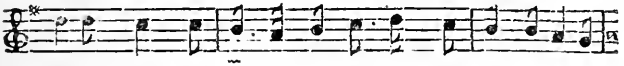
VAUDEVILLE.

DUPRÉ.

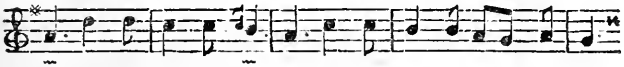




C'eſt vo-lup-té pu-re : Il faut la ſai - ſir. Que l'on

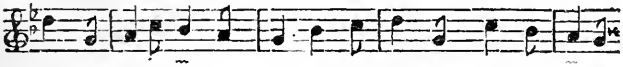


gronde, Que l'on fronde ; Le bonheur vous en conſo-le-

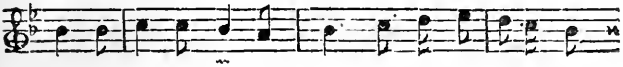


ra. Rendez-vous au monde ; Le bonheur vous fi - xe - ra.

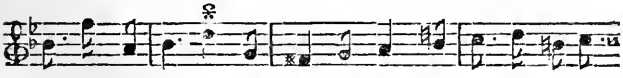
Mineur. GERTRUDE.



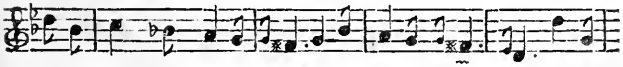
POUR goûter le vrai bonheur, Je ſens bien qu'il faut qu'on aime.



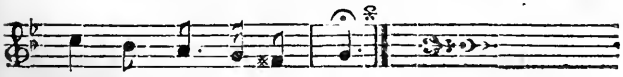
Du-pré fait par-ler mon cœur, Et mon ſy-ſtême N'é-



toit qu'une erreur. Que l'on gronde, Que l'on fronde ; l'Amour



à ſes loix nous ſoumettra. Ainſi va le mon-de, Et tou-



jours de même il i - ra.

DORLIS.

LA beauté doit nous charmer :
C'eſt la loi de la Nature.
Nos cœurs ſont faits pour aimer.
En vain la cenſure
Prétend nous blâmer.
Qu'elle gronde,
Qu'elle fronde,
On aime, & toujours on aimera.
Ainſi va le monde,
Et toujours de même il ira.

ISABELLE.

J'AVOIS toujours ignoré
Ce plaiſir qu'enfin j'éprouve.
Vous aimez Monſieur Dupré,
Moi, Maman, je trouve
Dorlis à mon gré.
Que l'on gronde,
Que l'on fronde,
Je ſens que toujours il me plaira ;
Et devant le monde
Votre exemple m'excuſera.

Madame GERTRUDE, *au Public.*

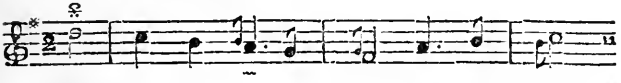
NOTRE ouvrage eſt imparfait :
J'appréhende la critique.
Comme la bonne Furet,
Un Cenſeur cauſtique
Condamne tout net.
Qu'il nous gronde,
Qu'il nous fronde,
Notre pauvre Auteur s'affligera.
Mais s'il vient du monde,
Ce bonheur le conſolera.

FIN DU VAUDEVILLE.

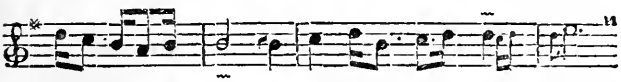
AIRS

D'ISABELLE ET GERTRUDE.

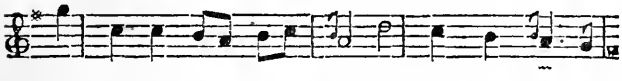
N°. 1.



O Nuit, char-man-te nuit ! ſois pro - pice

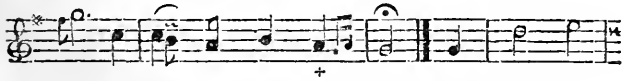


à l'A - mour ; Et tu ſe - ras pour moi

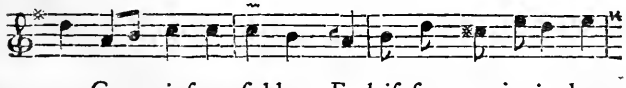


plus bel-le qu'un beau jour. O nuit, charman - te

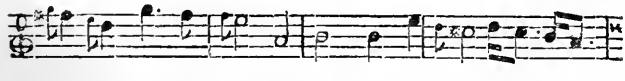
nuit ! ſois propice à l'Amour ; Et tu ſe - ras pour



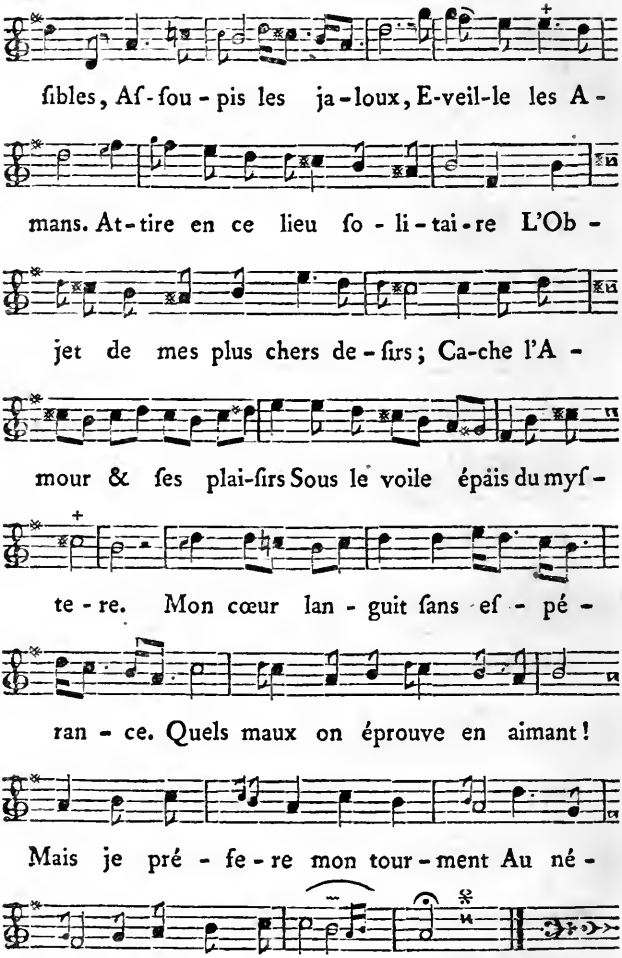
moi plus bel - le qu'un beau jour. Dor - mez, dor-



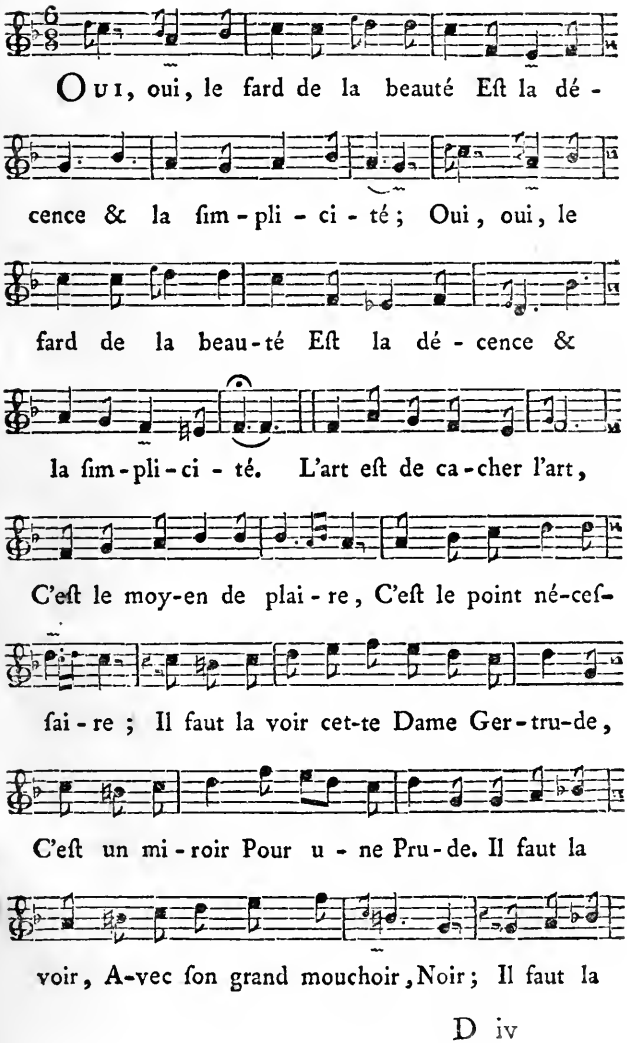
mez, Cœurs inſen - ſi-bles, Et laiſ-ſez-nous jouir des

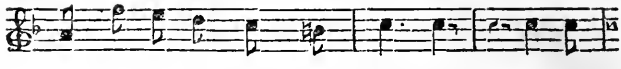


plus heureux momens. O nuit ! ſous tes ombres pai -

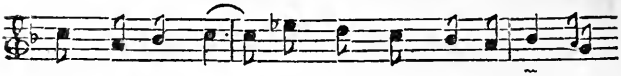

ſibles, Aſ-ſou-pis les ja-loux, E-veil-le les A-
mans. At-tire en ce lieu ſo-li-tai-re L'Ob-
jet de mes plus chers de-ſirs; Ca-che l'A-
mour & ſes plai-ſirs Sous le voile épais du myſ-
te-re. Mon cœur lan-guit ſans eſ-pé-
ran-ce. Quels maux on éprouve en aimant!
Mais je pré-fe-re mon tour-ment Au né-
ant de l'in-dif-fé-ren-ce. O nuit! &c.

N°. 2.

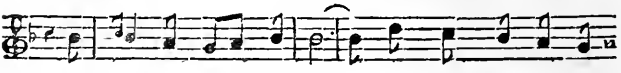

Oui, oui, le fard de la beauté Eſt la dé-
cence & la ſim-pli-ci-té; Oui, oui, le
fard de la beau-té Eſt la dé-cence &
la ſim-pli-ci-té. L'art eſt de ca-cher l'art,
C'eſt le moy-en de plai-re, C'eſt le point né-ceſ-
ſai-re; Il faut la voir cet-te Dame Ger-tru-de,
C'eſt un mi-roir Pour u-ne Pru-de. Il faut la
voir, A-vec ſon grand mouchoir, Noir; Il faut la



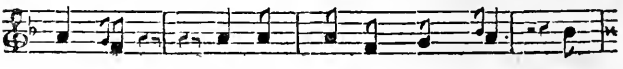
voir, Avec ſon grand mouchoir, Noir. Il ſe



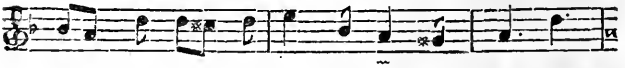
pliſſe ou s'é-tend ſous ſes mains ver-tu-eu-ſes,



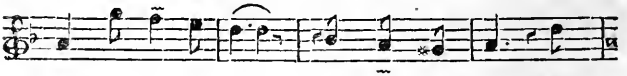
S'a-juſ-te, s'ar-rondit, prend des formes heu-



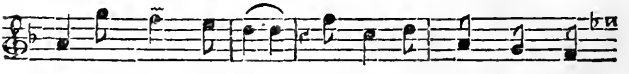
reu-ſes, Et mé-na-ge des jours, des



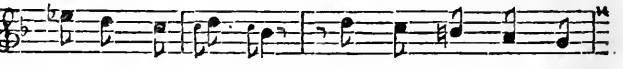
jours de vo-lup-té, Par-ci, par-là, dont



l'œil eſt enchan-té. Le blanc, le noir, on



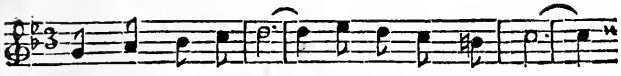
en eſt en-chan-té. Ain-ſi l'on voit, dans un



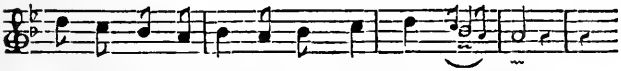
bo-ca-ge ſom-bre, Les ray-ons du ſo-

leil ſe jou-er a-vec l'om-bre. Oui, &c.

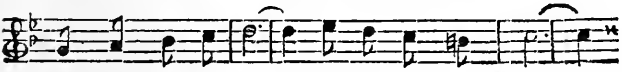
N°. 3.



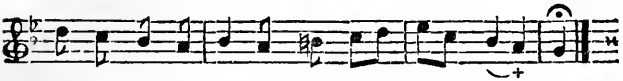
On ne peut jamais Veiller de trop près



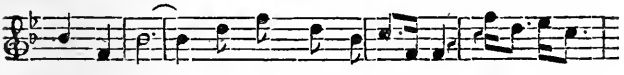
Gen-til-le Fil-let-te Que l'Amour guet-te;



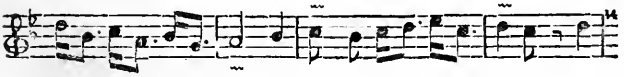
On ne peut jamais Veiller de trop près



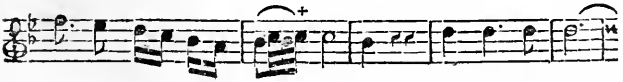
Gen-til-le Fil-let-te Que l'A-mour guet-te.



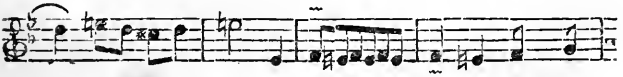
Un inſtant, dès qu'on l'aban-don-ne, De pe-



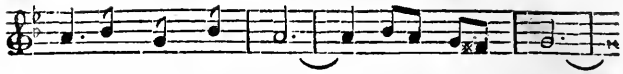
tits ſé-ducteurs un nombre l'en-vi-ronne, un



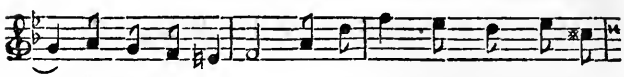
nombre l'en-vi-ron-ne; Et leur eſ-ſain



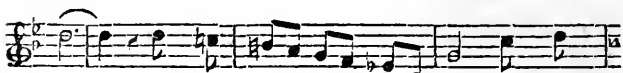
à l'en-tour bour-don---ne; Tous n'at-



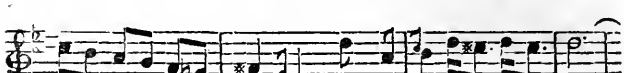
tendent que l'inſ-tant De ſur-prendre



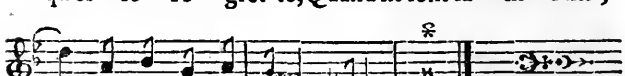
un cœur in-nocent, De ſurprendre un cœur inno-



cent. On les voit mé-pri-ſer un bien

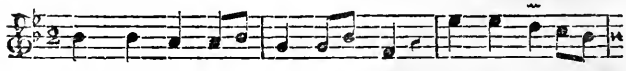


qu'el-le re-gret-te, Quand ils ſont ſa-tis-faits;

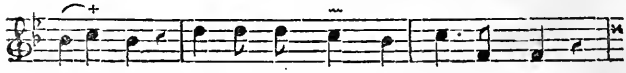


Ain-ſi je le re-pé-te: On ne peut, &c.

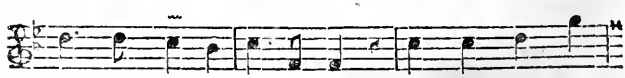
N°. 4.



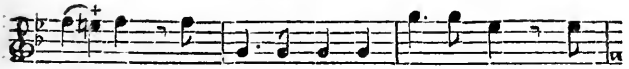
SANS ſou-ci vi-vre pour ſoi, Jou-ir de ſoi-



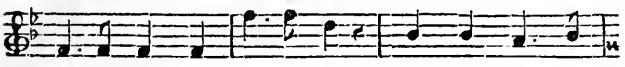
mê-me; Fai-re du tems un bon em-ploi;



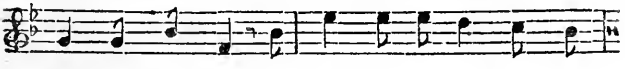
Etre heureux, voilà ma loi; C'eſt un bon ſyſ-



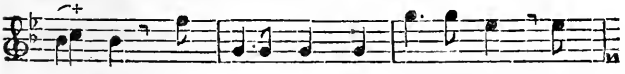
tê-me. Qu'impor-te ce qu'on dit de moi, Qu'im-



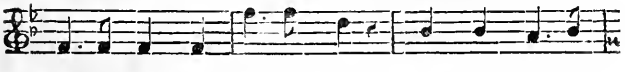
por-te ce qu'on dit de moi, Quand du tems je



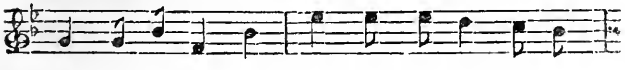
fais bon em-ploi, Et quand je jou-is de moi-



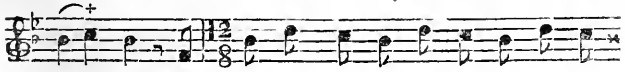
mê-me? Qu'importe ce qu'on dit de moi, Qu'im-



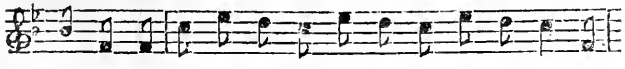
por-te ce qu'on dit de moi, Quand du tems je



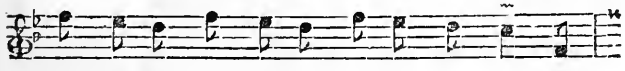
fais bon emploi, Et quand je jou-is de moi-



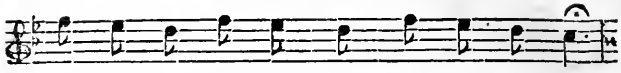
mê-me? Que ſot-te Ca-go-te, Bi-go-te, Ja-



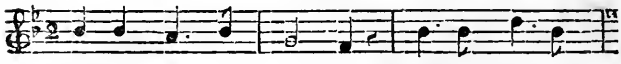
bo-te, Mé-di-ſe, Mé-pri-ſe, S'épuiſe en aigreur; Ja-



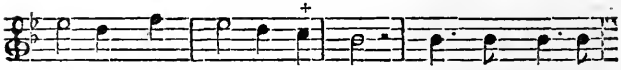
mais je n'é-cou-te Sa vai-ne clameur. Tran-



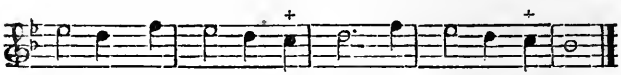
quil-le je goû-te Le re-pos du cœur.



Jou-ir de ſoi-mê-me, Voi-là le ſyſ-

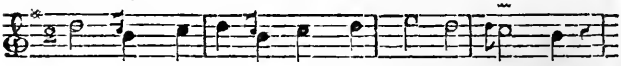


tê-me Qui fait le bonheur: Oui, c'eſt le ſyſ-

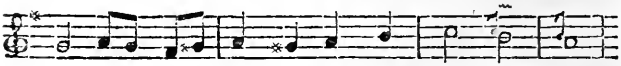


tê-me Qui fait le bonheur, Qui fait le bonheur.

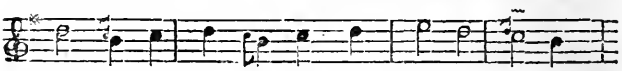
N°. 5.



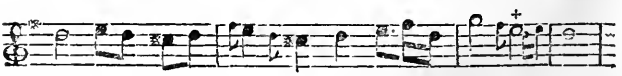
En vous voyant il ne m'eſt pas poſ-ſi-ble



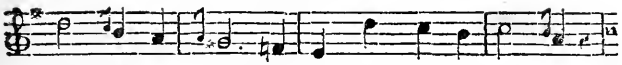
De ré-ſiſ-ter à l'at-trait du plai-ſir;



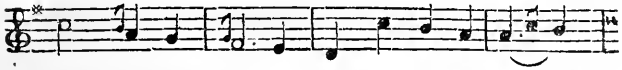
Si la Na-ture a fait mon cœur ſen-ſi-ble,



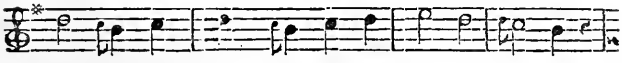
Eſt-ce de moi que dé-pend un de-ſir?



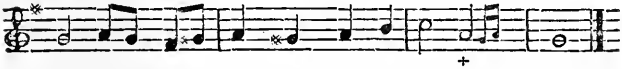
Un mot flat-teur qui ſort de vo-tre bou-che,



Un doux re-gard de ces yeux ſé-dui-ſans,

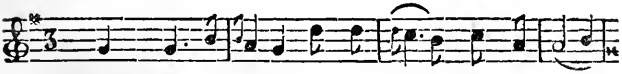


Et cet-te main, cet-te main que je tou-che,

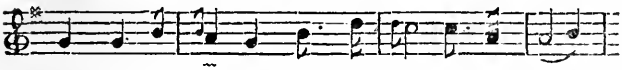


Ah! tout en vous doit ex-cu-ſer les ſens.

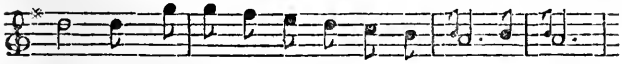
N°. 6.



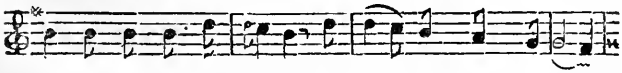
COMME u-ne Roſe, La na-ï-ve pu-deur,



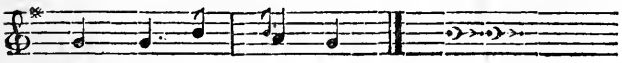
Quand on l'ex-po-ſe, Perd bientôt ſa fraî-cheur.



Ah! pour ter-nir l'éclat d'u-ne ſi ra-re fleur,

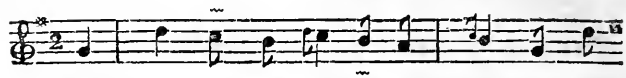


Il faut ſi peu de choſe! Con-ſer-vez-donc l'honneur

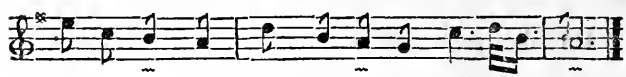


Comme u-ne Ro-ſe.

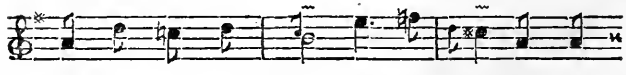
N°. 7.



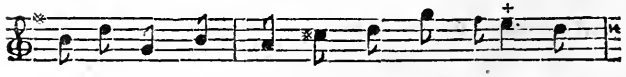
LE Temps, ſur ſes aî-les ra-pi-des, En-



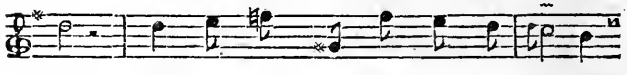
le-ve la beau-té, les Graces, les A-mours.



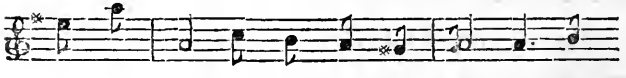
Il eſt des at-traits plus ſo-li-des: Les



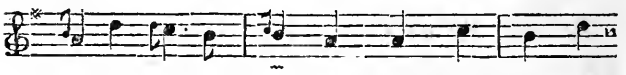
qua-li-tés du cœur doi-vent char-mer tou-



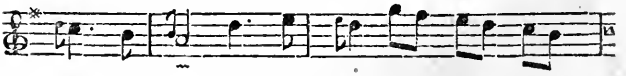
jours. Cet a-van-tage eſt pré-fé-ra-ble



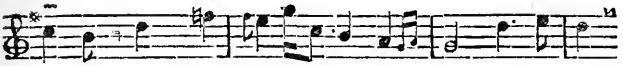
A l'é-clat qui s'é-va-nou-it; Le bon-



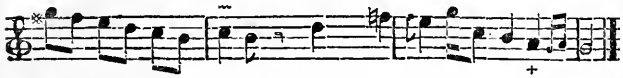
heur eſt plus du-ra-ble, Quand c'eſt l'â-me



qui jou-it; Le bon-heur eſt plus du-



ra - ble, Quand c'eſt l'â-me qui jou - it; Le bonheur



eſt plus du - rable, Quand c'eſt l'â-me qui jou-it.

LA FÉE URGELE,

OU

CE QUI PLAIT AUX DAMES,

COMÉDIE

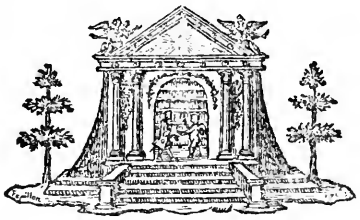
EN QUATRE ACTES,

MESLÉE D'ARIETTES;

Repréſentée devant LEURS MAJESTÉS, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, à Fontainebleau, le 26 Octobre 1765.

Et à Paris le 4 Décembre ſuivant.

Le Prix eſt de 30 ſols avec la Muſique.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Les Paroles ſont de MM. * * *

La Muſique de M. DUNI, Compoſiteur de Muſique & Penſionnaire de feu Son Alteſſe Royal L'INFANT DON PHILIPPE, Duc de Parme, &c. &c.

ÉPITRE

AUX DAMES.

CE qui vous plaît, c'eſt de regner ſur nous;
Vous préferez ce bonheur à tout autre.
J'en connais un bien plus doux que le vôtre;
C'eſt le plaiſir de ſe ſoumettre à vous.

ACTEURS DE LA PIECE.

LA FÉE URGELE,	La Dlle. la Ruette.
MARTON,	
ROBINETTE,	La Dlle. Favart.
THÉRESE, *Bergère*,	
UNE VIEILLE,	
LE CHEVALIER ROBERT,	Le Sr. Clerval.
LA HIRE, *Ecuyer de Robert*,	Le Sr. Caillot.
LA REINE BERTHE,	La Dlle. Desgland.
DENISE, *Villageoise*,	La Dlle. Catinon.
L'AVOCATE GÉNÉRALE de la Cour d'Amour,	
VIEILLES CONSEILLERES de la Cour d'Amour.	Les Srs. Chanville & Baletti.
L'HUISSIERE,	La Dlle. Léonore.
PHILINTHE, *Berger*,	Le Sr. Lobreau.
LICIDAS, *autre Berger*,	Le Sr. Beaupré.
LISETTE, *Bergère*,	La Dlle. Adélaïde.
LE GRAND VENEUR,	Le Sr. de Heſſe.

SEIGNEURS, DAMES & VARLETS de la Suite de la Reine BERTHE.

PLUSIEURS CONSEILLERES de la Cour d'Amour & de Beauté.

NYMPHES, Suivantes de la Fée URGELE.

CHEVALIERS ERRANS, amis de ROBERT.

LA FÉE URGELE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Payſage des plus agréables. On voit dans l'éloignement le Palais du ROI DAGOBERT.

SCENE PREMIERE.

MARTON, ROBINETTE.

MARTON.

IL a pris le ſentier qui conduit en ces lieux;
Dans un moment, il va s'y rendre.

ROBINETTE.

Il ne peut éviter le charme de vos yeux.
Quel eſt votre deſſein ?

MARTON.

Eh! peux-tu t'y méprendre ?
Robert eſt l'objet de mes vœux.

ARIETTE.

Non, non, je ne puis me défendre
D'aimer ce généreux Guerrier.
Ah ! ſi ſon cœur devenait tendre . . . !
A ſon ſort je veux me lier.
Ne détruis pas mon eſpérance,
Je puis triompher en ce jour.
Richeſſe, honneur, grandeur, naiſſance,
Tout diſparaît devant l'Amour.

ROBINETTE.

Quoi ! vous penſez à l'épouſer ?

MARTON.

J'y penſe.

ROBINETTE.

Mais ſongez-vous à la diſtance ?....

MARTON.

L'Amour n'en connaît point : non, l'Amour a ſes droits.

ROBINETTE.

Madame ....

MARTON.

Obſerve le ſilence ;
Je pardonne ce mot pour la derniere fois.

ROBINETTE.

Mais ſous cet habit villageois....

MARTON.

J'en aurai plus d'honneur, ſi j'ai la préférence.
Ce Chevalier Robert, ſi fier de ſes exploits,
Je veux le ſoumettre à mes loix :
Je prétends plus encor ; éprouver ſa conſtance,
Le rendre digne de mon choix.
Employons l'adreſſe, la ruſe :
Qu'il ſoupçonne un rival.

ROBINETTE.

Ces détours ſont adroits.

MARTON.

Si je fais plus que je ne dois,
L'Amour me ſervira d'excuſe.

ROBERT, *ſans être vu.*

La Hire !

MARTON.

Paix ! j'entends ſa voix.

ROBERT.

La Hire !

LA HIRE, *ſans être vu.*

Monſeigneur.

SCENE SECONDE.

ROBERT, LA HIRE, MARTON, ROBINETTE.

(Robert paraît sur son cheval dans le fond du Théâtre ; il descend, donne sa lance à la Hire.)

ROBERT.

LA Hire,
Attache mon coursier à l'un de ces ormeaux :
Le charme de ces lieux m'attire,
Et la douceur de l'air qu'on y respire
M'invite à jouir du repos.

MARTON.

Éloignons-nous pour paraître à propos.

SCENE TROISIEME.

ROBERT *ſeul.*

ARIETTE.

LA noble choſe
Que d'être Chevalier !
On prend la cauſe
De l'Univers entier.
On ne s'arme que pour la gloire,
On répare les torts,
On n'aſpire à la victoire,
Que pour venger les *Faibles* des *Forts*.
La noble choſe, &c.

D'un bras puiſſant,
On ſoutient l'innocent,
On le défend
Contre un tyran,
Un brigand,
Fût-ce même un Géant.
Un cœur
Plein de valeur,
Un cœur
Qui ſuit l'honneur,
Goûte les fruits
De ſes travaux,
Reçoit le prix
Que mérite un Héros.
La noble choſe, &c.

SCENE QUATRIEME.

ROBERT, LA HIRE, *avec un colletin de Pelerin, & une gourde à ſa ceinture.*

LA HIRE.

SIRE Robert, mon bon, mon très-cher maître,
Vous reprenez haleine en ce ſéjour champêtre;
Il faut que vous ſoyez bien las!
J'en ſuis ravi.

ROBERT.

Pourquoi?

LA HIRE.

C'eſt que je m'aime:
Quand je ſuis fatigué, ſi vous ne l'êtes pas,
Vous avancez toujours d'une viteſſe extrême;
Vous prenez le galop, quand je me traîne au pas.
C'eſt vainement que mon dépit éclate;
Vous partez le matin, vous arrivez fort tard;
Et vous n'avez aucun égard
Pour une ſanté délicate.

ROBERT.

Le pauvre petit fait pitié!

LA HIRE.

Un voyage ſi long m'a fondu de moitié;
Mais cet endroit me plaît, ſon aſpect me délaſſe.

La belle vue! on voit à découvert
Le Palais du Roi Dagobert.

ROBERT.

Quel Prince! il faut le mettre dans la classe
Des Rois aimés de leurs Sujets :
De mortels comme lui, la Nature est avare.
En Italie on voit des monumens parfaits;
Mais un Monarque aimé, que la sagesse pare,
Est un trésor plus précieux, plus rare :
Son Royaume animé par ses adorateurs,
Tenant tout son bonheur des vertus d'un seul homme,
Ne porte point envie aux raretés de Rome;
L'une fixe les yeux, l'autre fixe les cœurs.

LA HIRE.

Grace au Ciel, nous voilà revenus de nos courses.
Il était tems, ayant épuisé les ressources :
Votre armure, votre cheval,
Vingt écus dans votre valise,
Voilà tout votre capital;
Car dans ces maudits tems de crise,
L'argent ne va jamais qu'aux mains des gens.....

ROBERT.

Tais-toi.

LA HIRE.

Je suis las du service, & je voudrais, ma foi...

ROBERT.

Peux-tu, dégoûté de la gloire,
Te détacher du char de la victoire,

Et d'un noble Ecuyer abandonner l'emploi ?
Toi, qui peux être un jour Chevalier comme moi.

LA HIRE.

Vous voyez tout en beau ; mais ſans en faire accroire,
De ce maudit métier, je vais conter l'hiſtoire.

ARIETTE.

Toujours par monts & par vaux,
Sans un inſtant de repos,
Errant,
Courant
Les aventures,
Du froid, du chaud
Il faut eſſuyer les injures ;
Faire des défis,
Expoſer ſa vie :
Voilà les profits
De la Chevalerie.

Trouver un Objet friand,
N'oſer baiſer que ſon gant,
Rien que ſon gant ;
Sans pain,
Sans vin,
Vivre de gloire ;
Paſſer chaque nuit
Sans lit,
Et tout le jour ſans boire ;
Trouver ſon bien pris
Et ſa douce Amie ;
Voilà les profits
De la Chevalerie.

ROBERT.

Va, j'en crois mes preſſentimens;
Mon ami la Hire, & j'augure
Qu'avant qu'il ſoit très-peu de tems;
Il pourra m'arriver quelque heureuſe aventure.
(*D'un ton vif, mais myſterieux*).
J'ai déja vû, dans ce canton,
Certaine *Bachelette*.... *

LA HIRE.

Bon!

ROBERT.

Avec un regard tant modeſte!
Tant doux! ſon œil eſt ſi fripon!
Sa taille tiendroit là.

LA HIRE.

Son âge?

ROBERT.

Seize ans.

LA HIRE.

Peſte!
Ah! Monſeigneur....

ROBERT.

Sa jambe fine & leſte...

LA HIRE.

Ah! Monſeigneur....

ROBERT.

Un Pied mignon....

---

* *Vieux mot pour exprimer une fille en âge d'aimer, & d'environ quinze à ſeize ans. Dans notre ſiècle on commence plutôt, & ce terme eſt à préſent hors d'uſage.*

LA HIRE.

Fort bien.

ROBERT.

Et des graces naiſſantes. . . .
Elle cueillait des fleurs ſur le bord d'un ruiſſeau ;
Ses charmes, ſes attraits ſe répetent dans l'eau. . . .
Ses vêtemens légers . . . ſes treſſes voltigeantes. . . .

LA HIRE.

Je vois. . . . je ſuis tout ce tableau.

ROBERT.

Je cours pour l'aborder, elle entre en un bocage ;
Mais ſe dérobant à mes yeux,
Elle a laiſſé dans mon cœur ſon image.
Je reſte ici pour la revoir.

LA HIRE.

Tant mieux.
Et vous l'aimez déja ?

ROBERT (*légerement*).

C'eſt une fantaiſie.

LA HIRE.

A-t-elle une compagne ?

ROBERT.

Oui.

LA HIRE.

Jolie ?

ROBERT *indifferemment.*
Oui.
LA HIRE *vivement.*
Jolie !
Ma foi, demeurons en ces lieux.
ROBERT.
C'eſt mon deſſein ; délace mon armure.
LA HIRE.
Aſſeyez vous ſur ce banc de verdure.

SCENE CINQUIEME.

MARTON, ROBINETTE.
Les Acteurs précédens.

Tandis que ROBERT *&* LA HIRE *ſe retirent d'un côté dans le fond du Théâtre,* MARTON *&* ROBINETTE, *s'avancent de l'autre.*

MARTON *ayant devant elle une corbeille remplie de fleurs.*

ARIETTE.

JE vends des bouquets,
De jolis bouquets,
Ils ſont tout frais. [*bis.*]
Hâtez-vous d'en faire uſage ;
Un ſeul jour les endommage.

Je vends des bouquets, &c.

C'eſt l'image
D'un Objet charmant ;
C'eſt l'hommage
D'un tendre Amant.
Hâtez-vous d'en faire uſage ;
Un ſeul jour les endommage.

Je vends des bouquets, &c.

Si-tôt qu'on voit la fleur nouvelle,
Il faut promptement la cueillir ;
Fraîcheur d'amour paſſe comme elle ;
Il n'eſt qu'un tems pour le plaiſir ;
Hâtez-vous d'en faire uſage.
C'eſt la parure du jeune âge.

Je vends des bouquets, &c.

*Pendant cette Ariette, la Hire délace le Heaume *, & l'armure de ſon Maître.*

Et comme dans cet office, il eſt obligé de tourner le dos à Marton, il empêche Robert de la remarquer d'abord.

LA HIRE *en ſe retournant.*

Ah ! les gentilles paſtourelles !

ROBERT *ſe levant.*

La voilà.

LA HIRE.

Les voilà ?

ROBERT.

Oui vraiment, ce ſont elles.

* *Armet ou Caſque.*

ROBINETTE *bas à Marton.*

Il vous a remarquée.

MARTON, *bas à Robinette.*

Oui. (*haut.*) Suis-moi promptement.

ROBINETTE, *haut.*

N'arriveras-tu pas assez-tôt à la Ville?
Tu ne marchas jamais aussi légerement,
Marton.

MARTON.

Je suis une fois plus agile,
Lorsque mon cœur a du contentement.
Tu sçais que j'ai chez nous une affaire pressée;
Ce soir, avec Colin, je serai fiancée.
(*Ici Robert marque de l'inquiétude.*)
Quand j'aurai vendu mes œillets,
Je partirai l'instant d'après
Pour regagner notre demeure;
Je les vendrai moins cher, pour hâter le débit:
Colin m'attend.

ROBERT, *d'un ton de jalousie.*

Colin!

MARTON.

Colin.... Cela suffit;
Si je puis avancer mon retour d'un quart-d'heure,
N'est-ce pas faire du profit?

ROBERT, *en s'approchant de Marton.*

(*Haut.*)
Je trouve ce Colin un heureux personnage.

LA HIRE.

Et vous voudriez bien rompre son mariage?

ROBERT.

Oui ; je donnerais tout mon bien...

MARTON.

Comment ! vous écoutez les filles ?

ROBINETTE.

Ah ! Monſieur, cela n'eſt pas bien ;
C'eſt découvrir les ſecrets des familles.

ROBERT.

Je voudrais que Marton pût ſe douter du mien.

LA HIRE.

Sa compagne, Monſieur, n'eſt pas moins merveilleuſe.
Ce petit minois-là n'a pas un ſeul défaut.

ROBINETTE.

N'approchez pas, je ſuis peureuſe.

LA HIRE.

En ce cas-là, je ſuis ce qu'il vous faut.

ROBERT.

Qu'elle a d'attraits !

LA HIRE.

La rencontre eſt heureuſe.

MARTON.

Ah ! Robinette, hélas ! je prévois nos malheurs.
CesMeſſieurs avec qui nous avons l'honneur d'être,
Pourraient bien être des voleurs.

ROBINETTE.

J'en ai peur.

ROBERT.

C'eſt mal nous connaître.

LA HIRE.

Portez ſur nous des jugemens meilleurs :
Mon maître me reſſemble, & c'eſt un honnête homme.
Nous trouvons tous les deux vos charmes enchanteurs ;
Nous nous y connaiſſons, nous revenons de Rome ;
Et nous ſommes deux Amateurs.

ROBINETTE.

Je ne ſçais pas, Monſieur, ce que vous voulez dire.

MARTON.

Retirons-nous.

ROBERT.

Demeurez un moment.

LA HIRE.

Permettez que l'on vous admire.

ROBERT.

Parlons un peu de votre Amant :
C'eſt quelque garçon de village ?
Vous méritez un ſort mille fois plus heureux.

MARTON.

Non, Colin remplit tous mes vœux :
Nous ſommes pauvres ; mais travailler nous ſoulage ;
Le travail eſt notre héritage ;
Il nous ſuffit ; nous jouiſſons du jour ;
Nous avons l'appétit, le ſommeil & l'Amour.

ROBERT.

L'Amour !

LA HIRE.

L'Amour!

ROBINETTE.

En faut-il d'avantage?

LA HIRE.

Ce mot eſt d'un heureux préſage.

(*A Robinette.*)
Et vous aimez auſſi?

ROBINETTE.

Non; mais j'aurai mon tour.

MARTON.

ARIETTE.

Ah! que l'Amour
Eſt choſe jolie!
Avec l'Amour,
Toute la vie
Paſſe comme un jour.
Sur l'épine fleurie,
Tous les oiſeaux d'alentour;
Dans leur douce mélodie,
Répétent tour-à-tour:
Ah! que l'Amour
Eſt choſe jolie! &c.

Si je dors, il me réveille: (*bis.*)
Attentif à mon bonheur,
Il vient avec douceur
Me dire à l'oreille:
Ah! que l'Amour, &c.

ROBERT.

ROBERT.

Vous me faites penſer de même ;
Belle Marton ; il ne faut que vous voir
Et pour ſentir & pour ſçavoir
Qu'on n'eſt heureux que lorſqu'on aime.

LA HIRE *à Robinette.*

Je vous en dis autant.

MARTON *à Robert.*

Ne nous arrêtez plus.
Colin compte le tems quand je le fais attendre ;
Quand je ne le vois point, mes momens ſont perdus.

ROBERT.

Je veux vous épargner la peine du voyage :
Je prends tous les bouquets, & c'eſt votre avantage ;
Je vous en promets vingt écus ;
Pourvû que vous donniez un baiſer par-deſſus.

MARTON.

Nenni.

ROBERT.

Souffrez....

MARTON.

Non.

ROBERT.

Que je vous embraſſe.

LA HIRE.

J'imiterai mon maître.

MARTON.

Oh ! finiſſez.

ROBINETTE.

(*Après avoir reçu le baiſer.*)

De grace....

MARTON.

Ah! vous renverſez mes œillets,
Et vous marchez deſſus.

ROBERT.

Paix, paix!

MARTON.

ARIETTE.

Ces œillets étaient à ma mere,
Et mon panier en était plein;
Mais hélas! comment vais-je faire?
Le baiſer était à Colin.

(*Pendant cette ariette la Hire & Robinette ramaſſent les fleurs & les remettent dans le panier.*)

ROBERT.

Je réparerai cette perte.

LAHIRE.

Ah! Monſeigneur, alerte, alerte;
Votre cheval s'enfuit par ces guérêts.

ROBERT.

Vîte, vîte courons après.

MARTON.

Mes vingt écus....

ROBERT.

Ma valiſe....

MARTON.

Il me quitte!
C'eſt le plus grand bonheur qui pouvait m'arriver.
Robert ne peut éviter ma pourſuite,
Et je ſaurai bientôt le retrouver.

SCENE SIXIEME.

MARTON, ROBINETTE.

(*On entend le Chœur ſuivant qui ſe chante d'abord derriere le Théâtre.*)

LE CHŒUR.

AH ! que le tems, que le tems eſt beau !
Quel plaiſir ! quel plaiſir pour la chaſſe à l'oiſeau !

MARTON.

La Reine Berthe en ces lieux vient ſe rendre :
J'ai mon projet ; elle pourra m'entendre.

ROBINETTE.

Ah ! le pauvre Robert ! Vous allez l'accuſer ?

MARTON.

C'eſt un moyen pour l'épouſer.

SCENE SEPTIEME.

LA REINE BERTHE *paraît en habit de chaſſe*, l'oiſel *ſur le poing. Elle eſt accompagnée de Seigneurs & Dames de ſa Cour, de ſes* Varlets, *du Grand Veneur & autres Officiers de ſa Fauconnerie.*

CHŒUR.

AH ! que le tems, que le tems eſt beau !
Quel plaiſir ! quel plaiſir pour la chaſſe à l'oiſeau !

BERTHE.

ARIETTE.

A l'ombre de cet Aliſier,
Écoutez-moi, jeunes Filiettes :
L'Amour eſt un franc Épervier,
Et vous en êtes
Les Fauvettes.
Par vos chants vous l'attirez,
Vous préparez
Vos défaites :
Il plane, plane dans l'air,
Vous endort avec ſes ailes,
Et plus vite que l'éclair,
Vous prend dans ſes ſerres cruelles.

L'Amour eſt un franc épervier;
Gardez-vous de l'oublier :
Ecoutez moi, jeunes Fillettes;
Retenez bien, jeunes Fillettes:
L'Amour eſt un franc épervier,
Et vous en êtes
Les Fauvettes.

MARTON.

Noble Princeſſe, il eſt trop vrai;
Je viens, pour mon malheur, d'en faire un triſte eſſai.

ARIETTE.

O Reine, ſoyez-moi propice;
J'arroſe vos pieds de mes pleurs.
Juſtice, juſtice, juſtice!
Prenez pitié de mes malheurs.

BERTHE.

Levez-vous, mon enfant. (*A part.*) Tout parle en ſa faveur.
(*Haut.*)
Qui peut cauſer votre douleur?

MARTON.

Joyeuſe, innocente & tranquille;
Je portais des fleurs à la Ville,
Quand un Chevalier *déloyal*,

Subitement eſt venu me ſurprendre,
D'autant plus dangereux qu'il avait un air tendre.
Je reſſens, à ſa vüe, un trouble ſans égal.
D'abord je ſonge à me défendre,
Je veux le fuir, il arrête mes pas;
Il veut baiſer ma main, je ne le permets pas:
Ma reſiſtance augmente ſon audace.
Ses yeux étaient ardens, ſans ceſſer d'être doux;
En vain je marque du courroux;
Et malgré moi.....

BERTHE.

Malgré vous?

MARTON.

Il m'embraſſe.
J'ai beau me débattre & crier;
Je vois tomber tout ce que j'allais vendre:
Ce dégât doit faire comprendre
Que mon honneur m'était plus cher que mon panier.

BERTHE.

Vous ſerez bientôt ſatisfaite;
On punira cette témérité:
Mais dites-vous la vérité?

MARTON.

Ah! demandez plutôt à ma ſœur Robinette.

ROBINETTE.

J'ai tremblé pour les yeux du pauvre Chevalier.

BERTHE.

En voyant votre sœur en peine,
Vous deviez la défendre.

ROBINETTE.

Hélas ! ma bonne Reine,
N'avait-il pas son Ecuyer ?

BERTHE.

(*A des gens de sa suite.*)

Cherchez ce Chevalier, & que l'on me l'amene.

LE GRAND VENEUR.

Nous allons obéir à Votre Majesté.

(*A Marton.*)

Quel sentier a-t-il pris ?

MARTON.

Par-là.

LE GRAND VENEUR.

De ce côté ?

(*A des gens de sa suite.*)

Assurez-vous de sa personne :
Partez, courez avec ardeur.
S'il se défend, montrez de la vigueur.

MARTON.

Sans lui faire aucun mal.

LE GRAND VENEUR.

(*A Marton.*)

Eh ! vous êtes trop bonne.

(*A ſa Suite.*)

Je vais voir, de cette hauteur ;
Si l'on s'acquitte bien des ordres que je donne.

(*Il ſort.*)

(*On reprend le Chœur précédent.*)

Ah ! que le tems, que le tems eſt beau !
Quel plaiſir ! quel plaiſir pour la chaſſe à l'oiſeau.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

La Décoration eſt la même.

SCENE PREMIERE.

LA HIRE *ſeul.*

ARIETTE.

LE maudit animal !
Qu'il m'a donné de mal !
Cette maligne bête
S'en va, ta, ta, ta, ta :
Je crie holà ! holà !
Petit, petit, arrête, arrête ;
Il m'attend tout exprès,
Et quand je ſuis tout près,
Ce beau cheval d'Eſpagne
Hennit, part ta, ta, ta, ta, ta,
Holà, holà, holà, la, la.
Les gens de la campagne,
Vieux, jeunes & marmots,
Préſentent leurs chapeaux ;

Mais par une ruade,
Mais par une eſcapade,
Il les campe tous là.
Je le ſaiſis, il m'échappe :
Un homme noir le ratrappe,
Monte deſſus, & s'en va,
Ta, ta, ta, ta, ta, ta, ta.

Je le ſuis promptement
Voyant ſon entrepriſe,
Et j'arrive au moment
Que, joyeux de ſa priſe,
Il allait prudemment
Viſiter la valiſe.
Je me ſaiſis du tout heureuſement.

SCENE SECONDE.

ROBERT, LA HIRE.

ROBERT.

A cet affreux revers aurais-je dû m'attendre ?

LA HIRE.

Il ne s'agit plus de revers.

ROBERT.

Oh ! fatale rencontre !

LA HIRE.

Il ne veut pas m'entendre.
Ah ! Monſeigneur....

ROBERT.

Quel cœur pervers !

LA HIRE

Monſeigneur.... le cheval....

ROBERT.

L'aventure eſt affreuſe !

LA HIRE.

Votre cheval.....

ROBERT.

Je ſuis au déſeſpoir.

LA HIRE.

Il ne tient qu'à vous de revoir
Cette monture glorieuſe.

ROBERT.

Comment pouvais-je le prévoir ?
Inhumaine Marton !

LA HIRE.

Cela vous plaît à dire:
Mais écoutez moi donc.

ROBERT *appercevant la Hire.*

C'eſt toi, c'eſt toi, la Hire ?
Marton eſt jolie.

LA HIRE.

Oui.

ROBERT.

Mais ſon cœur eſt cruel.

LA HIRE.

Mais cela n'eſt pas naturel.

Une Beauté ne ſemble naître
Que pour rendre le monde heureux;
Et la Nature, mon cher maître,
Ne pouvait rien imaginer de mieux.

ROBERT.

Quand tu ſçauras ma funeſte aventure.....
Je vais mourir.

LA HIRE.

Je mourrai donc auſſi.
Je ne ſuis attaché qu'à vous dans la Nature,
Si vous ne viviez plus, je m'ennuierais ici.

ROBERT.

Marton cauſe ma mort & ſatisfait ſa haine.
Pour chercher mon courſier, lorſque tu m'as quitté,
Ma malheureuſe étoile & me pouſſe & m'entraîne
A le chercher par un autre côté;
Quand des gardes m'ont arrêté
Et m'ont conduit devant la Reine.

LA HIRE.

Comment! devant ſon Tribunal?

ROBERT.

Il eſt tout compoſé de femmes.

LA HIRE.

Ah! la choſe
Ne tournera donc pas ſi mal.
Vous pouvez gagner votre cauſe;
Le Sexe eſt indulgent.

ROBERT.

Mon crime eſt capital.
Notre valeur ne doit être occupée
Qu'à protéger la Vertu, la Beauté;
C'eſt à l'ombre de notre épée,
Qu'elles trouvent leur ſûreté.
Ici le Sexe eſt reſpecté,
Et lui ravir une faveur légere,
Un rien, contre ſa volonté,
C'eſt une action téméraire,
Que l'on punit avec ſévérité.
Marton m'a plû, mon cœur eſt tendre.
Je l'avouerai, ſes appas m'ont tenté.
L'Amour m'a trop fait entreprendre
Contre un devoir que l'honneur a dicté;
Et devant cette Cour où l'on rend la Juſtice,
Qu'on nomme Cour d'Amour, l'inhumaine Marton,
Qui s'eſt portée accuſatrice,
M'aſſigne en réparation.

LA HIRE.

Quel eſt le châtiment que la ſentence porte?

ROBERT.

La mort.

LA HIRE.

La mort! la réprimande eſt forte!
C'eſt votre faute auſſi.

ROBERT.

Comment?

LA HIRE.

Votre transport
Était rempli d'un respect pitoyable;
Avec timidité vous vous rendiez coupable:
Il faut, en certains cas, avoir tout-à-fait tort.

ROBERT.

ARIETTE.

Pour un baiser
Faut-il perdre la vie?
Marton est si jolie
Qu'on devait m'excuser.
Qu'une Beauté nous plaise,
On croit ne s'exposer
Qu'à mourir d'aise
Pour un baiser.

Pour un baiser
Faut-il perdre la vie?
Marton est si jolie
Qu'on devait m'excuser;
Pour un baiser.

LA HIRE.

Si l'on vous traite ainsi, que fera-t-on de moi?

ROBERT.

La mort ne m'a jamais causé le moindre effroi;
Je l'ai toujours bravée, en Chevalier fidèle
A la gloire, à l'Honneur, aux Dames, à mon Roi.
Par une Sentence cruelle,
Marton poursuit la perte de mes jours:
Si du moins je mourais en combattant pour elle,

Je ne gémirais point d'en voir finir le cours.
Je ſens que, malgré moi, je l'aimerai toujours.

LA HIRE.

Vous pouvez prendre un parti ſalutaire;
C'eſt de vous évader pour vous tirer d'affaire.

ROBERT *fierement.*

Non, non; je ne ſçais point vivre honteuſement.
Ma promeſſe n'eſt pas frivole:
Des fers m'enchaîneraient moins fort que mon ſerment,
Je ſuis libre ſur ma parole.

LA HIRE.

Oui; mais vous riſquez tout, ſi vous n'y manquez pas.

ROBERT.

Il n'eſt qu'un ſeul moyen qui me ferait abſoudre,
Et me délivrerait de l'Arrêt du trépas:
C'eſt une queſtion qu'on me donne à réſoudre,
Et qui me jette en un grand embarras.

LA HIRE.

Et quelle eſt-elle?

ROBERT.

C'eſt de dire
Ce qui ſéduit les femmes en tout tems.

LA HIRE.

C'eſt une queſtion pour rire,
Qui peut embarraſſer tout au plus des enfans.

ARIETTE.

Ce qui ſéduit les Dames,
Ce qui gagne leurs ames ;
C'eſt un gaillard de bon aloi ;
C'eſt moi.
Mon air d'allegreſſe
A l'art d'empêcher
La triſteſſe
D'approcher.
Je brille en chantant la tendreſſe ;
Je plais, j'amuſe, j'intéreſſe,
Et je fais rire la Sageſſe,
Quand elle eſt prête à ſe fâcher.

Ce qui ſéduit les Dames,
Ce qui gagne leurs ames ;
C'eſt un Amant de bonne foi,
C'eſt moi.

ROBERT.

Ta joie inſulte à ma douleur extrême :
Je ſens, dans ma poſition,
Qu'il n'appartient qu'aux femmes mêmes
Déclaircir cette queſtion.

LA HIRE.

Eh ! bien conſultez-les

ROBERT.

J'en ai conſulté mille,
Sans

Sans en être plus avancé.
L'une détruit ce que l'autre a penſé.
Elles ont leur ſecret ; c'eſt choſe difficile
Que de ſçavoir....

LA HIRE.

Croyez-en mes Arrêts.
J'ai là-deſſus quelque lumière ;
Je connais leurs goûts à-peu-près,
Depuis un tems je cours cette carrière :
Chargez moi de vos intérêts.

(*On entend l'annonce de la Rondé du Divertiſſement.*)

En voilà juſtement qui m'ont l'air aſſez drôle ;
Pour les interroger, ſaiſiſſons ces inſtans :
Elles ne comptent pas jouer ici le rôle
D'Avocats conſultans.

(*On entend encore l'annonce de la Ronde.*)

Voyez, Sire Robert ; des mines ſi jolies
Sont les oracles du Deſtin ;
Leur pouvoir vient de nos folies.

ROBERT.

Je vais être plus incertain.

LA HIRE.

Mais avant de parler à ces Nymphes gentilles ;
Un moment examinons-les.
On reconnaît toujours l'eſprit des filles
Dans leurs amuſemens ſecrets.

SCENE TROISIEME.

LA HIRE, ROBERT, DENISE.

Entrée de Villageoiſes galantes qui danſent en rond, ſur un air gai & avec la plus grande légereté.

LA HIRE *à ſon Maître, après que les Villageoiſes ont danſé quelque tems.*

JE vais leur parler ; laiſſez faire.
(*Aux Villageoiſes.*)
Beautés que la douceur accompagne toujours ;
Votre pitié nous devient néceſſaire ;
Accordez à mon maître un juſte & prompt ſecours,
Ou bientôt il eſt mort.

ROBERT.

Hélas ! je déſeſpere !

DENISE.

Que demandez vous ?

LA HIRE.

Excuſez ;
C'eſt un homme perdu ſi vous le refuſez.

DENISE.

Que faut-il faire afin de vous ſauver la vie ?

LA HIRE.

Vous le pouvez ſans contredit,
Ce qu'on vous demande eſt écrit
Sur votre phyſionomie ;
Vous connaiſſez les Dames, leur eſprit,
Leur caractère, leur génie,
Et vous ſçavez quel point les flatte & les ſéduit.

DENISE.

Mais, c'eſt ſelon leur fantaiſie.

LA HIRE.

Oui, mais il en eſt un, (ou l'on nous trompe fort,)
Sur lequel toutes ſont d'accord.

DENISE.

Nous aimer ſans l'oſer dire,
Sans prétendre à des faveurs;
Chérir juſqu'à nos rigueurs,
Etre heureux de ſon martyre;
Reſpect, Amour, rien par de-là;
Voilà ce qui nous plaît.

LA HIRE.

Oui-dà?

ROBERT.

Qu'en dis-tu, mon ami la Hire?

LA HIRE *en ſecouant la tête.*

Ce n'eſt pas tout à fait cela.
(*Aux Villageoiſes.*)
Vous pourriez un peu mieux.... un peu mieux
nous inſtruire.

(*La Danſe recommence, & toutes les Villageoiſes, ſans répondre, paſſent devant la Hire & Robert. La Hire veut arrêter une des Villageoiſes qui lui donne un ſoufflet. Les Villageoiſes, en ſe retirant, laiſſent voir à leur place une petite vieille ratatinée qui s'avance vers* ROBERT.)

LA HIRE.

L'affaire ne prend pas une bonne tournure;
Mais je vais ſuivre l'aventure.

(*Il ſort.*)

SCENE QUATRIEME.

LA VIEILLE, ROBERT.

LA VIEILLE.

BEau Chevalier, quoi ! vous perdez courage!
Faut-il être plaintif & faible à ce point-là ?
Cela ne convient pas, vous avez tort, on a.....
Bien des reſſources à votre âge.

ROBERT.

Ma bonne mere, hélas ! ſi vous ſçaviez.....

LA VIEILLE.

Oh ! je ſçais tout ſans que vous le diſiez.
J'aime à ſçavoir chaque myſtère :
Quand on eſt vieille, on n'a rien de meilleur à faire.
A parler des Amans j'occupe mon loiſir,
Non pour les cenſurer, ni leur porter envie ;
Mais pour ſemer des fleurs ſur l'hyver de ma vie,
Et pour le réchauffer aux rayons du plaiſir.

ROBERT.

De mon malheureux ſort, vous êtes donc inſtruite?

LA VIEILLE.

Je n'y penſe qu'avec effroi :
Cela peut cependant ne point avoir de ſuite ;
Vous le pouvez.

ROBERT.

Comment me ſouſtraire à la loi ?

LA VIEILLE.

Tout dépend de la conduite
Que vous tiendrez avec moi.

ROBERT.

Pouvez-vous ſoupçonner qu'elle ſoit équivoque ?
Diſſipez mes périls, je vous conſacrerai
Tous mes jours que je vous devrai ;
Mon cœur à chaque inſtant en chérira l'époque.

LA VIEILLE.

Hélas ! je n'en répondrais pas ;
Je ne reconnais plus les hommes.
Ah ! mon enfant, dans le ſiècle où nous ſommes
Les jeunes gens ſont bien ingrats !

ARIETTE.

C'eſt une miſere
Que nos jeunes gens !
L'âge dégénere ;
Ah ! le pauvre tems !
Quand j'étais dans ma jeuneſſe,
Que les Amans
Etaient charmans !
Qu'ils avaient de politeſſe !
Ils étaient ardens,
Preſſans.
On n'en voit plus de cette eſpece ;
On n'en voit plus de ſi galans.
Ah ! le pauvre tems !
Chacun diſait : ah ! qu'elle eſt belle !

Et me jurait amour fidele.
A préſent, eh ! bien, eh ! bien.....
On ne me dit plus rien, rien,
Rien.
Il n'eſt plus d'amour ſincere,
Il n'eſt plus de cœurs conſtans:
L'âge dégénere ;
Ah ! le pauvre tems !
Tout eſt vanité,
Faſte ſans largeſſe,
Plaiſir ſans gaieté,
Amour ſans tendreſſe.
Leur délicateſſe
Eſt dans leur ſanté.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ſur mes vieux ans,
Quel pauvre tems !

ROBERT.

Je blâme leur légereté,
Et ſur-tout leur ingratitude.

LA VIEILLE.

Hom ! la reconnaiſſance eſt une qualité
Dont on n'a pas aiſément l'habitude.

ROBERT.

Depuis vingt ans j'en ai fait mon étude;
Vous en rendre certaine eſt tout ce que je veux.

LA VIEILLE.

Moi, je ne demande pas mieux.
Vous ſemblez né pour attendrir nos ames;
Et j'aurois du regret qu'un Chevalier ſi preux
Mourût de mort forcée, avant que d'être vieux,
Faute de bien ſçavoir ce qui ſéduit les Dames.

ROBERT.

Vous vous en ſouvenez ?

LA VIEILLE.

Oui, ſoyez en repos.
Beau Chevalier, vous pouvez croire
Qu'il eſt certains points capitaux,
Dont les femmes jamais ne perdent la mémoire.

ROBERT.

De grace, & ſans perdre un inſtant,
Découvrez-moi ce ſecret important.

LA VIEILLE.

Je veux mes ſûretés.

ROBERT.

Vous ſerez obéie.

LA VIEILLE.

Engagez-vous par un ſerment ſacré,
A former, à tenter, à finir à mon gré
L'entrepriſe la plus hardie.

ROBERT.

Madame, vous piquez mon intrépidité.
Quelque péril qui m'environne,
Et quelque monſtre qui m'étonne,
Je vaincrai la difficulté.
Prenez mon gant; voilà le gage
Que nous donnons pour nous lier;
(*Il donne ſon gant à la vieille.*)
Et pour vous aſſurer encore davantage,
J'en jure foi de Chevalier.
(*Il tire ſon épée, & la remet dans le fourreau, après avoir fait le ſerment.*)

LA VIEILLE.

Je ſuis contente ; allons au Tribunal de Berthe.
Fameux guerrier, prenez-moi par la main.
Je me fais un plaiſir d'empêcher votre perte ;
Je vous révélerai le ſecret en chemin.

DUO dialogué.

ROBERT.

Que voulez vous ?

LA VIEILLE.

Un prix bien doux.

ROBERT.

Quel eſt ce prix ?

LA VIEILLE.

Mon fils, mon fils....

ROBERT.

Ordonnez.

LA VIEILLE.

Devinez.

ROBERT.

Ma reconnaiſſance
Vous répond de tout.

LA VIEILLE.

Et mon aſſiſtance
Vient à bout
De tout.

ROBERT.

Sachons d'avance
La récompenſe
Que vous deſirez.

LA VIEILLE.

Vous le ſçaurez.

ROBERT.

Ordonnez, ordonnez,

LA VIEILLE.

Venez, venez.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

Le Théâtre repréſente la grande ſalle où ſe tient la Cour d'Amour & de Beauté. La Reine BERTHE *ſe place ſur ſon Tribunal. Les vieilles Dames du Conſeil occupent les premiers rangs, & les jeunes vont s'aſſeoir ſur des bancs inférieurs.*

SCENE PREMIERE.

BERTHE, L'AVOCATE GÉNÉRALE, LES CONSEILLERES, L'HUISSIERE.

BERTHE *à l'Avocate Générale.*

AVocate, parlez & rempliſſez l'emploi
Qui vous donne le droit de haranguer pour moi.

L'AVOCATE *aux vieilles.*

O vous qui de tendreſſe avez fait votre cours,
Vous dont l'âge & l'expérience
Vous donnerent la connaiſſance

Des ruſes des Amans, & de tous leurs détours,
Secourez-nous de vos lumieres :
Dans cette Cour d'un auguſte appareil,
Que vos places ſoient les premieres ;
Préſidez à notre Conſeil.

(*Elles ſe placent à côté de la Reine.*)

(*Aux jeunes.*)

Et vous que les Graces ont faites
Pour plaire & briller ſans atours,
Jeunes, gentilles *Bachelettes*,
Dans le doux Conſeil des Amours ;
A votre Tribunal affable
Que l'indulgence trouve accès :
A la Cour d'Amour, tout procès
Doit ſe juger à l'amiable.

(*Elles ſe placent auſſi.*)

Premiere VIEILLE.

C'eſt en vain qu'un plaideur ruſé,
Près de nous voudrait ſe produire.

Seconde VIEILLE.

Malheur à l'homme aſſez oſé,
Qui tenterait de nous ſéduire.

BERTHE.

Maintenant procédons à rendre nos Arrêts ;
Interprètons la lettre, apprécions les gloſes ;
Et ſans prévention peſons les intérêts.
Que l'Huiſſiere appelle les cauſes.

L'HUISSIERE.

Licidas demandeur ;
Philinte défendeur.

SCENE SECONDE.

LICIDAS, PHILINTE.

LICIDAS.

ARIETTE.

ANNETTE reçoit mes vœux.

PHILINTE.

Annette eſt ma conquête.

LICIDAS.

Ma couronne a paré ſa tête.

PHILINTE.

Et les fleurs de la ſienne ont tiſſu mes cheveux.
J'ai ſa couronne.

LICIDAS.

Elle porte la nôtre.

ENSEMBLE.

Qui de nous deux eſt plus heureux ?

BERTHE.

Tous les deux, & ni l'un ni l'autre.
Quittez Annette,
Elle eſt coquette :
Suivant nos loix on doit la condamner ;
Une Fillette
Sage & diſcrette
Ne doit jamais recevoir ni donner.

L'HUISSIERE.

Liſette complaignante au ſujet de Lucas ;
Théreſe contre Blaiſe, & pour le même cas.

SCENE TROISIEME.

THÉRESE, LISETTE.

THÉRESE.

ARIETTE.

UN loup, le ſoir, dans la prairie,
Prit ma brebis la plus chérie,
Et malgré mes cris l'emporta;
C'eſt que Blaiſe n'était pas là.

LISETTE.

Mon troupeau paiſſait dans la plaine :
Nous étions près d'une fontaine ;
Un de mes agneaux y tomba :
Je n'en vis rien ; car Lucas était là.

THÉRESE.

Comment me défendre ſeulette ?

LISETTE.

Quand je le vois, je ſuis diſtraite.

THÉRESE.

C'eſt ſa faute ; il n'était pas là.

LISETTE.

Il a grand tort ; il était là.

ENSEMBLE.

THERESE. C'eſt ſa faute ; il n'était pas là.
LISETTE. Il a grand tort ; il était là.

BERTHE.

Pour que Liſette
Sois moins diſtraite,
Sans différer qu'elle épouſe Lucas.
Pour fixer Blaiſe
Près de Théreſe,
Nous ordonnons qu'il ne l'épouſe pas.

SCENE QUATRIEME.

ROBERT, L'HUISSIERE, BERTHE, LES CONSEILLERES, *Les Acteurs précédens.*

L'HUISSIERE.

ROBERT accusé par Marton.

BERTHE.

Son sort me fait pitié.

UNE DES CONSEILLERES.

J'en ai l'ame saisie.

UNE AUTRE CONSEILLERE.

J'aime sa physionomie.

UNE AUTRE CONSEILLERE.

Il mérite sa grace, étant si beau garçon.

BERTHE.

Approchez, Chevalier; votre air noble & modeste
Me fait gémir sur la nécessité
Qui m'a dicté
Une Sentence si funeste;
Il n'est qu'un seul moyen d'éviter votre Arrêt.
Chevalier pouvez-vous résoudre
La question qui va vous perdre ou vous absoudre?
En un mot avez-vous trouvé ce qui nous plaît?

ROBERT.

ARIETTE.

Ce qui plaît à toutes les Dames,
N'eſt pas facile à définir.
Il faudrait pénétrer leurs ames ;
Et comment y parvenir ?
A chaque inſtant leur goût varie :
Un ſeul point flatte leur envie,
Un point qui doit les réunir ;
Je vais le dire : [*bis.*]

Plaire, charmer, ſéduire,
Eſt un bonheur dans leur printems ;
Mais gouverner, avoir l'empire,
Eſt leur plaiſir dans tous les tems.

BERTHE *avec le Chœur.*

Il triomphe : qu'il ſoit abſous ;
L'Amour le réſerve pour nous.

L'AVOCATE.

Nouvel Œdipe, dans ce jour,
Votre eſprit pénétrant vous a ſauvé la vie.

BERTHE.

Modèle glorieux de la Chevalerie,
Soyez l'ornement de ma Cour.

ROBERT.

Avec ma liberté je reprends mon armure ;
J'emploierai l'un & l'autre à ſervir votre État.
C'eſt par des actions d'éclat
Que, de mon zèle ardent, je veux vous rendre ſûre.

SCENE CINQUIEME.

LA VIEILLE, *Les Acteurs précédens.*

LA VIEILLE *à Robert.*

ARIETTE.

TOUT doucement,
Plus lentement :
Mon cher enfant,
Vous êtes triomphant,
J'en ai toute la gloire ;
Et vous devez,
Si vous avez
Bonne mémoire,
Beau Chevalier,
M'en bien payer.
Oyez,
Ayez
Reminiſcence.
Sans vous fâcher,
Je viens chercher
Ma récompenſe.

L'AVOCATE.

Comment donc ! que vient nous conter
Cette figure ſurannée?

ROBERT *à l'Avocate.*

Gardez-vous de la maltraiter.
(*A la Reine.*)
Grande Reine, elle ſeule a fait ma deſtinée.

LA VIEILLE.

Oui, par mes ſoins, l'affaire eſt terminée.

L'AVOCATE.

On ne voit point ici Marton;
On lui doit réparation;

LA VIEILLE.

Oh! Marton! Marton eſt contente.
J'ai ſon déſiſtement, ſa procuration;
Et c'eſt moi qui la repréſente.

L'HUISSIERE.

Paix là; faites attention.

LA VIEILLE.

Un premier mouvement ſe paſſe.
Marton, en l'accuſant, voulait qu'on lui fît grace.
Qui ne la ferait point à ce preux Chevalier?
Jeuneſſe eſt une excuſe; on doit tout oublier.

ROBERT.

Que ne vous dois-je pas, ma bonne & chere amie?

BERTHE.

Apprenez moi par quel moyen
Elle a pu, du péril, garantir votre vie?

LA VIEILLE.

Je vais vous dire tout & ſans ſupercherie;
J'aime à parler, c'eſt tout mon bien.
Quand j'ai ſçu l'affreuſe diſgrace,
Qui de ce Chevalier cauſait le déſeſpoir,
Je m'en ſuis approchée exprès pour le mieux voir.
C'eſt le profit de ceux dont la vue eſt trop baſſe.
Mon ame fut toujours facile à s'émouvoir:

Son

Son trouble, ſon air doux, & ſon gentil langage
M'ont fait ſentir que ce ſerait dommage
De laiſſer mourir ſans ſecours
Un beau Chevalier dont les jours
Pour ceux d'autrui ſeraient un avantage.
Jurant de déférer à ce qu'il me plairait,
(Serment de Chevalier ne peut être frivole:)
Il a tiré de moi notre ſecret,
Et je viens le ſommer ici de ſa parole.

BERTHE.

Qu'avez-vous à répondre à ce beau Plaidoyer?
Parlez, illuſtre Chevalier.

ROBERT.

La Vieille, en cet inſtant, vient de dire à la lettre
L'exacte & ſimple vérité:
Quand je ſçaurai quelle eſt ſa volonté,
Ma gloire & mon devoir feront de m'y ſoumettre.

LA VIEILLE.

Eh bien donc! réjouiſſez vous,
Mon doux ami; vous ſerez mon époux.

ROBERT.

Quelle horreur!

LA VIEILLE.

Cette épithalame
N'eſt pas fade; mais vous verrez
Qu'avec le tems vous m'aimerez.
Prenez donc par la main votre petite femme.

ROBERT.

Sur cet affreux objet jetter un ſeul regard!
Ah! j'aime mieux ſubir ma premiere Sentence.

BERTHE.

Bonne mere, à vos droits la Cour ayant égard,
Vous adjuge la récréance.

ROBERT, *en ſortant.*

O Ciel! à quel malheur me trouvai-je réduit!

LA VIEILLE, *en le ſuivant.*

Tu n'échapperas pas: va, ta Vieille te ſuit.

BERTHE.

C'en eſt aſſez; terminons la Séance,
Et de nos Provençaux que la Fête commence.

DIVERTISSEMENT

DES PROVENCEAUX.

Pendant le Divertiſſement on voit ROBERT *qui traverſe le Théâtre comme un homme troublé. Un groupe de jeunes Filles l'entoure pour le dérober aux yeux de la Vieille qui paraît en même tems. La Vieille interrompt la Fête par la Romance qui ſuit.*

L'avez-vous vu, mon bien Aimé?
Il a ravi mon ame.
Mon tendre cœur s'eſt ranimé;
D'amour je ſens la flamme.

Gentils objets, charmans & doux,
Il eſt peut-être parmi vous.
Rendez-le moi,
Il a ma foi.
C'eſt moi qui ſuis ſa femme:
Rendez-le moi,
Il a ma foi.
Je ſuis ſa noble Dame.
Sans doute vous le charmerez;
Mais, *toutes tant* que vous ſerez,
Vous ne ſaurez,
Vous ne pourrez
L'aimer, l'aimer d'amour extrême;
Et tout ainſi que je l'aime.

L'avez-vous vu, mon bien-Aimé?
Il a ravi mon ame.
Mon tendre cœur s'eſt ranimé,
D'amour je ſens la flamme.
Eſt-il ici,
Mon ſeul ſouci?
Eſt-il ici,
Mon bel Ami?
Si vous l'oyez,
Si le voyez,
Vous en aurez envie.
Hélas! hélas!
Ne m'ôtez pas
Le bonheur de ma vie.
Dans ſes regards eſt la fierté,
Noble franchiſe & loyauté.
Fleur du matin
Eſt ſur ſon tein,
Et dans ſon cœur eſt l'honneur même:
C'eſt auſſi vrai que je l'aime.

L'avez-vous vu, mon bien-Aimé;
Il a ravi mon ame.
Mon tendre cœur s'eſt ranimé,
D'amour je ſens la flamme.

Pourquoi ces ris
Et ces mépris?
Eh bien! eh bien!
Ce n'eſt pas bien:
Mais j'ai l'eſpoir
De le revoir,
C'eſt ce qui me conſole;
Oui, je m'en vais:
Il eſt Français,
Il tiendra ſa parole (*).

A ce mot ROBERT *s'avance vers la Vieille, lui preſente la main & ſe retire avec elle.*

(*La Féte continue.*)

(*) En ce tems-là les Chevaliers Français tenaient leur parole en amour.

On peut retrancher, ſi l'on veut, cette Romance, qui n'eſt placée ici que pour couper le Divertiſſement.

Fin du troiſième Acte.

ACTE QUATRIEME.

Le Théâtre repréſente l'intérieur d'une pauvre Chaumiere : on voit, d'un côté, une vieille table à demi rompue ; quelques eſcabeaux délabrés, & dans le fond un grabat (*) entouré d'une mauvaiſe courtine (**).

SCENE PREMIERE.

ROBERT, LA HIRE.

Robert eſt au bout de la table, la tête appuyée ſur ſes deux mains.

LA HIRE.

CETTE maiſon n'eſt ni riche ni vaſte ;
Et notre Vieille ne doit pas
Redouter le ſoupçon de donner dans le faſte.

(*) *Châlit, Couchette.*
(**) *Rideaux.*

ROBERT.

Quelle eſt ma deſtinée! hélas!

LA HIRE.

Je ne vous trouve point à plaindre.
N'êtes vous pas heureux, ayant eu tout à craindre?
Allons, montrez un eſprit fort:
Beaucoup de jeunes gens envieraient votre ſort.
Pour qui n'a rien, une Chaumiere
Devient la demeure d'un Roi;
Une lampe eſt un luſtre éclatant de lumiere.
Ne trouve pas qui veut des vieilles.

ROBERT.

Eh! pourquoi
Combles-tu mes chagrins en y joignant l'outrage?

LA HIRE *avec attendriſſement.*

Ah! bien loin de vous affliger,
Je voudrais de grand cœur pouvoir vous ſoulager;
Votre épouſe paraît, le devoir vous engage.....
Mon cher maître, prenez courage.

SCENE SECONDE.

LA VIEILLE, ROBERT, LA HIRE.

LA VIEILLE *portant un panier à son bras.*

ARIETTE.

Nous allons ici
Souper tête-à-tête,
Mon doux Ami.
Pour moi quelle fête !
J'apporte à mon bras
Le petit repas.
Ces mêts
Sans apprêts
Ne sont pas
Délicats ;
Mais
Un repas frugal
Est un régal,
Quand l'Amour l'assaisonne.
Le Plaisir donne
Du goût
A tout.
Ah ! ah !
Voilà
La petite bouteille
De fine liqueur,
Qui réveille, réveille ;
Réveille le cœur.
Après le repas,
Ah ! ah ! (n'est-ce pas ?)
La petite bouteille
De fine liqueur,
Réveille, réveille,
Réveille le cœur.

ROBERT.

Madame....

LA VIEILLE.

Quel air froid! ſeriez-vous un ingrat?
Vous, vous qui ſur l'honneur êtes ſi délicat.

LA HIRE.

Ah! ſi mon maître a peine à rompre le ſilence;
C'eſt qu'il ne trouve point de termes aſſez forts
Pour..... & n'en trouvant point alors....
L'excès de ſa reconnaiſſance....
Lui coupe la parole.

LA VIEILLE.

Eh! je l'en aime mieux;
Mais je voudrais qu'il eût une autre contenance.
Le jour qu'on ſe marie, on doit être joyeux.
Soyez gai, Chevalier.

(*La Vieille tire de ſon panier les proviſions; & prépare la table.*)

ROBERT.

Je ſuis né ſérieux.

(*A la Hire.*)

Prends mon cheval & mon armure,
La Hire; je t'en fais préſent.

LA VIEILLE, *continuant d'arranger la table.*

Un plat de buis ſert comme un plat d'argent...

ROBERT.

Annonce à mes pareils ma funeſte aventure,
L'état affreux où je ſuis à préſent.

LA VIEILLE, *toujours occupée aux apprêts du repas.*

Et lorſqu'on eſt heureux, on n'eſt point indigent.

LA HIRE.

Quand on croit tout perdu, la Fortune ſeconde.

ROBERT.

D'un maître qui t'aimait, mon ami, ſouviens-toi.
Il n'eſt plus de Robert au monde.

LA VIEILLE.

Vous ſoupirez, & je ne ſçais pourquoi.

LA HIRE.

Cette aventure enfin n'eſt pas des plus cruelles;
Oui, ne déſeſperez de rien.
Je ne veux pas troubler votre entretien;
Je reviendrai bientôt ſçavoir de vos nouvelles.

ARIETTE.

Un Chevalier plein de courage
Doit affronter tous les dangers;
Les vents, la tempête & l'orage,
Pour lui ſont des maux paſſagers.
Au-deſſus d'une ame commune,
Par ſa mâle intrépidité,
Il doit ramener la Fortune,
Et ſubjuguer l'Adverſité.

Un Chevalier plein de courage, &c.

SCENE TROISIEME.

ROBERT, LA VIEILLE.

LA VIEILLE.

Mon ami, mettons-nous à table:
Nous allons faire un repas agréable.
Çà, placez-vous à mon côté.
Vous vous obſtinez à vous taire ?
Je n'aime point la taciturnité,
Et je prétends, ſans vous déplaire,
Refondre votre caractere :
Vous êtes un enfant gâté.

(*Tout en lui parlant, elle lui attache un bouquet.*)

ROBERT.

L'entrepriſe, à mon âge, eſt un peu difficile.

LA VIEILLE.

Eh ! bon ! bon ! votre âge n'eſt rien.
Si je pouvais changer le mien,
Je vous trouverais plus docile.

ROBERT.

Je penſe que vous feriez bien.

LA VIEILLE.

Sachez que notre âge eſt le même,
Et qu'on eſt jeune tant qu'on aime.
Qui dit vieilleſſe, dit inſenſibilité.
Si nous n'avons reçu qu'une ame languiſſante,

Nous tombons, en naiſſant, dans la caducité ;
Mais cette flamme active & pénétrante,
L'Amour, ce vrai préſent de la Divinité,
Dans nos cœurs qu'il échauffe, arrête la jeuneſſe ;
Il conſerve, il nourrit le feu de nos beaux ans,
Et ſçait ſouſtraire la vieilleſſe
A la rapidité du tems.

ROBERT, *à part.*

Ce paradoxe eſt vraiſemblable ;
Elle pourrait perſuader,
Si l'on pouvait ne la pas regarder.

LA VIEILLE.

Si votre eſprit eſt équitable,
Vous êtes de mon ſentiment ;
Qu'avez-vous à répondre à mon raiſonnement ?

ROBERT, *avec un peu plus de douceur.*

Que vous êtes fort reſpectable.

LA VIEILLE.

Une Vieille pleine d'égards,
A ſon époux adreſſe ſes regards ;
Pour lui plaire, ſaiſit la moindre circonſtance.
Sa maiſon ſeule occupe tous ſes ſoins :
Elle épargne, l'époux dépenſe ;
Elle n'eſt pas coquette, & comme on lui doit moins,
Elle a plus de reconnaiſſance.

ROBERT.

Oui ; mais je crois qu'on l'en diſpenſe.

LA VIEILLE.

Je ne ſuis pas ſi fort à rebuter.

ROBERT, *à part.*

J'ai du plaiſir à l'écouter ;
(*Haut, avec ſentiment.*)
On peut avoir pour vous l'amitié la plus grande.

LA VIEILLE.

Eh ! mon enfant, voilà tout ce que je demande.
Dans l'âge de l'amour ſait-on en profiter ?
Le Plaiſir à nos yeux brille pour diſparaître ;
On diſſipe le tems ſouvent ſans le connaître,
Quand on s'en apperçoit on ne peut l'arrêter :
L'âge de l'amitié, c'eſt l'âge où l'on moiſſonne ;
C'eſt l'âge d'un bonheur qui ne peut nous quitter.
Le tems augmente encor les préſens qu'elle donne,
Et ſans ceſſe on jouit au lieu de regretter.

ROBERT.

Oui, mais.....

LA VIEILLE.

Votre Marton vous tourne la cervelle ;
Vous voudriez lui conſacrer vos jours.
Si j'étais jeune & jolie autant qu'elle,
Vous feriez le ſerment de m'adorer toujours.

ROBERT.

Ah! oui, toujours, toujours.

LA VIEILLE.

Oui; mais si quelque orage
Flétrissait, détruisait la fleur de mon printems;
Si j'essuyais des ans l'infaillible ravage,
Que deviendraient tous vos sermens?

ROBERT.

Alors.....

LA VIEILLE.

Brûleriez-vous du feu qui vous possède,
Et scrupuleusement garderiez vous la foi
A Marton, devenue aussi vieille, aussi laide
Que je le suis? regardez-moi.

ROBERT *la regarde & détourne les yeux aussitôt.*

Cette épreuve serait terrible.....
Si Marton devenait .... la chose est impossible.

LA VIEILLE.

Ah! j'entends; pour vos feux, l'écueil serait fatal.
Voilà ce Chevalier généreux & loyal,
Devenu parjure & volage.

ROBERT.

Eh!....

LA VIEILLE.

Votre gloire en ſouffrirait ;
Mais ſi vous me rendiez hommage,
Songez à tout l'honneur que cela vous ferait.

ROBERT.

Il eſt vrai..... mais.....

LA VIEILLE.

Toutes les bonnes Dames
Qui de la Reine Berthe embelliſſent la Cour,
Graveraient votre nom dans le fond de leurs ames,
Placeraient votre buſte au Temple de l'Amour.
Votre fidélité célébrée & chérie
Annoncerait en tout pays
Le modèle parfait de la Chevalerie.
Hem ! m'entendez-vous, mon cher fils ?

ROBERT, *ſe levant.*

Ah ! ma Bonne, pourquoi me forcer à vous dire
Que Marton ſur mon cœur conſerve ſon empire ?
Pour attaquer mes jours, je ſçais ce qu'elle a fait ;
Mais malgré ſa trame cruelle,
Son aſcendant l'emporte & triomphe toujours ;
Vous avez conſervé mes jours,
Je ne les chéris que pour elle.

LA VIEILLE.

C'en eſt trop, je ne puis endurer tes mépris :
Je pourrais te citer au Tribunal de Berthe.

De ta déloyauté tu recevrais le prix;
Mais j'aime mieux mourir que de cauſer ta perte.

ROBERT.

Non, vos jours me ſont chers; mais ſongez.....

LA VIEILLE.

Laiſſe-moi.

(*La Vieille va s'aſſeoir ſur le grabat.*)

Ne me ſuis pas; va, je te rends ta foi:
Applaudis-toi de ton ouvrage.
Je cède à mon deſtin affreux;
Je m'affaiblis.... la mort vient obſcurcir mes yeux.

ROBERT.

Tous mes ſens ſont émus de cette triſte image.

LA VIEILLE.

Tu ne reverras plus ta bonne Vieille, hélas!
Elle ſouhaite, au lieu de venger ſon trépas,
Qu'une autre t'aime davantage.

ROBERT.

Qu'entends-je?

LA VIEILLE.

Gardez-vous de le punir, grands Dieux!
Il termine mes jours, rendez les ſiens heureux.
Adieu, cruel, adieu: j'expire & je t'adore,
Lorſque tu me perces le cœur.

Dans mes derniers momens, j'ai la faibleſſe encore
De craindre que ma mort ne te porte malheur.

(*La Vieille fait tomber la Courtine pour ſe cacher aux yeux de Robert.*)

ROBERT.

Vivez, vivez, ma reſpectable Bonne;
La perte de vos jours cauſerait mon trépas.
Diſpoſez de mon ſort... Marton que j'abandonne...
La pitié, le devoir, l'honneur, tout me l'ordonne;
Oui, je jure....

LA VIEILLE.

N'achevez pas.

SCENE CINQUIEME.

ROBERT, LA FÉE URGELE *ſous les traits de* MARTON, ROBINETTE, NYMPHES *de la Suite* D'URGELE.

(*Le Théâtre change au bruit du Tonnerre, la Chaumiere eſt transformée en un Palais magnifique, & la Fée Urgele paraît ſur un trône brillant, environnée de Nymphes de ſa ſuite.*)

ROBERT.

O Ciel! quel éclat m'environne!

LA

LA FÉE URGÉLE.

ARIETTE.

Fidèle Amant, ſoyez heureux.
Mon cœur eſt ſatisfait de votre obéiſſance ;
Vous avez rempli tous mes vœux.
Venez, partagez ma puiſſance.

Fidèle Amant, ſoyez heureux, &c.

ROBERT.

Que vois-je ! c'eſt Marton ! ô Dieux ! par quel prodige ! ...

SCENE SIXIEME *& derniere.*

LA HIRE ET DES CHEVALIERS *amis de* ROBERT. LA FÉE URGELE *ſous le nom de* MARTON, ROBINETTE. *Les Acteurs précédens.*

LA HIRE *ſuivi des Chevaliers errans, amis de* ROBERT.

J'AMENE ici vos Chevaliers.... où ſuis-je ?

LA FÉE URGELE *à Robert.*

J'ai trop joui de ton erreur.
La Vieille était Marton, & Marton eſt Urgele ;

Des braves Chevaliers, protectrice fidelle.
Depuis long-tems j'admirais ta valeur,
Et je sentis bien-tôt qu'en admirant on aime.
Sous des traits différens, quand j'éprouvais ton cœur,
En te cachant mon rang & ma grandeur,
Je voulais ne devoir mon amour qu'à moi-même.

LA HIRE.

Ce n'est pas jouer de malheur.

ROBERT.

Vous avez commencé par me paraître aimable,
Et mes feux sont plus forts que mon ambition;
A mes regards surpris la Fée est respectable :
Mais je suis plus content de retrouver Marton.

LA FÉE.

A la Beauté tout rend les armes;
Mais il est des biens plus flatteurs.
Pour fixer, enchaîner les cœurs,
L'esprit, les sentimens valent mieux que les charmes;
Les fruits durent plus que les fleurs.

(*Robert présente la main à la Fée pour la conduire à son trône, & se place à côté d'elle.*)

ROBINETTE.

La Hire, je suis Robinette.

LA HIRE.

Un peu ſorciere auſſi : qu'importe ? je t'entends.

ROBINETTE.

Reçois ma main.

LA HIRE.

L'aventure eſt complette.

ROBINETTE.

Oui, mais ne ſoyez plus des Chevaliers errans.

DUO.

ROBERT, LA FÉE.

Jouiſſons d'un bonheur ſuprême ;
L'Amour couronne notre ardeur.

CHŒUR.

Jouiſſez d'un bonheur ſuprême ;
L'Amour couronne votre ardeur.

LA FÉE.

A tous les biens je préfére ton cœur ;
C'eſt pour toujours, oui, pour toujours que j'aime.

ROBERT.

J'ai tous les biens lorſque j'ai votre cœur ;
C'eſt pour toujours, oui, pour toujours que j'aime.

ROBINETTE.

La Hire m'aime, & la Hire a mon cœur.
Je l'aimerai toujours, toujours de même.

LA HIRE.

Vous nous trompiez pour avoir notre cœur :
Attrapez-nous toujours, toujours de même.

LA FÉE. ROBERT. ROBINETTE. LA HIRE. { Jouiſſons d'un bonheur ſuprême, L'Amour couronne notre ardeur.

CHŒUR *à Robert.*

Jouiſſez d'un bonheur ſuprême ;
L'Amour couronne votre ardeur.

Vous n'avez point dédaigné la laideur ;
Vous méritez que la beauté vous aime.

Jouiſſez d'un bonheur ſuprême ;
L'Amour couronne votre ardeur.

[*Les Chevaliers Errans danſent avec les Nymphes de la Suite de la* FÉE URGELE, *& viennent rendre hommage à* ROBERT *& à la* FÉE ; *ce qui forme un Ballet qui termine la Pièce.*]

FIN.

APPROBATION.

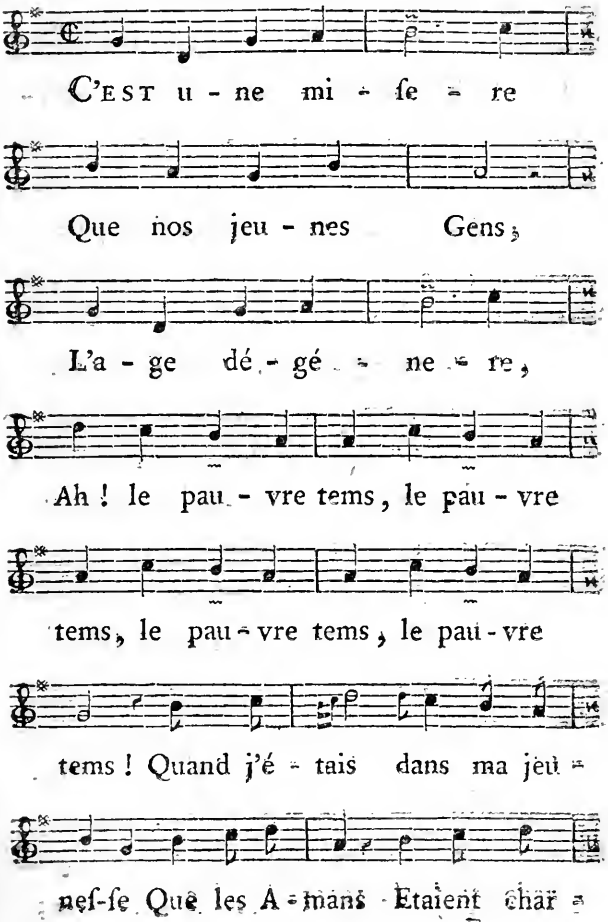
J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *la Fée Urgele, Comédie-Ballet ;* & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 29 Novembre 1765. MARIN.

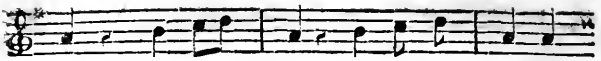
Le Privilège & l'Enregiſtrement ſe trouvent aux Oeuvres de l'Auteur.

AIRS.

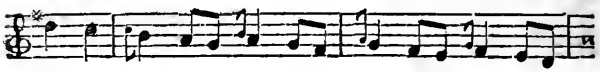
De la Fée Urgèle.

N°. 1.

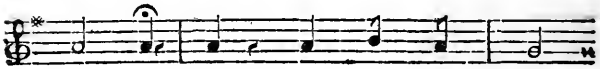




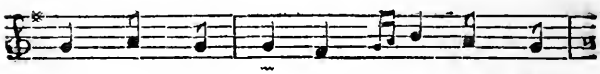
mans ! Qu'ils a - vaient de po-li - teſ - ſe !



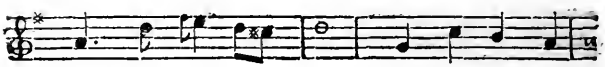
Ils é-taient ardens, ardens, Preſſans, preſ -



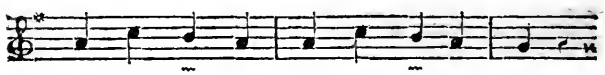
ſans. Ah ! ah ! On n'en voit plus



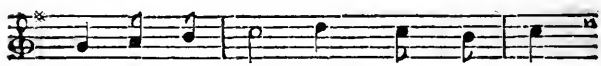
de cette eſ - pe - ce, On n'en voit



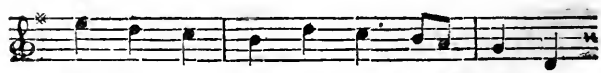
plus de ſi ga - lans. Ah ! le pauvre



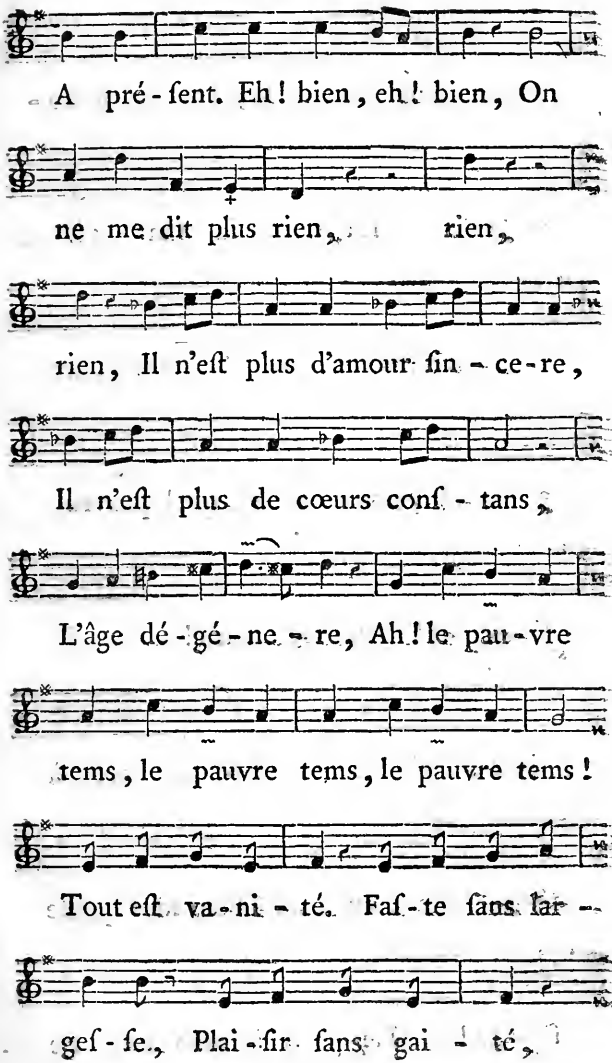
tems, le pau-vre tems, le pauvre tems !

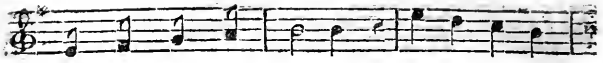


Chacun di - ſait : Ah ! qu'elle eſt belle !

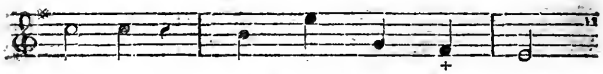


Et me ju - rait Amour ſi - de - le ;

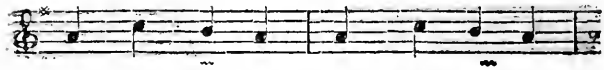

A pré-ſent. Eh! bien, eh! bien, On
ne me dit plus rien, rien,
rien, Il n'eſt plus d'amour ſin-ce-re,
Il n'eſt plus de cœurs conſ-tans,
L'âge dé-gé-ne-re, Ah! le pau-vre
tems, le pauvre tems, le pauvre tems!
Tout eſt va-ni-té. Faſ-te ſans lar-
geſ-ſe, Plai-ſir ſans gai-té,



Amour sans tendresse ; Leur délicatesse Est dans la santé.

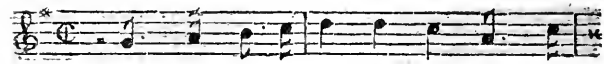


Ah ! ah ! ah ! ah ! sur mes vieux ans Quel pauvre tems, quel pauvre

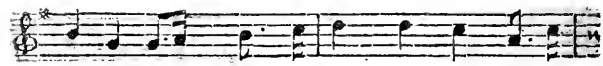


tems, quel pauvre tems !

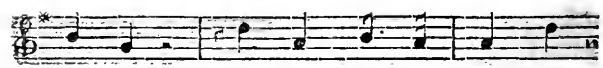
N°. 2.



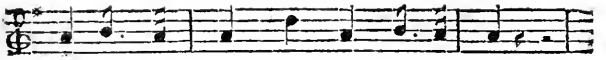
Nous allons ici Souper tête à



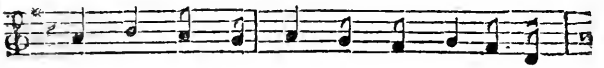
tête, Mon doux Ami, Pour moi quelle



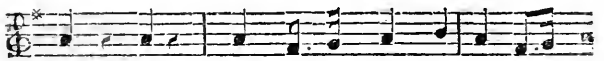
fête ! J'apporte à mon bras Le



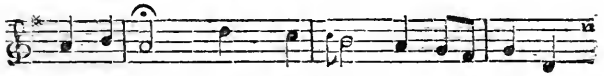
pe-tit re - pas, le pe-tit re-pas



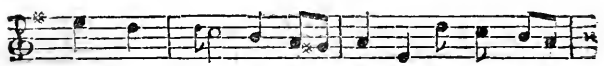
Ces mets Sans apprêts Ne ſont pas dé-li -



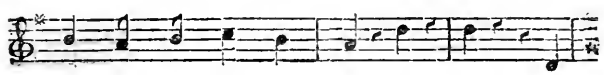
- cats, Mais, mais un re-pas frugal Eſt



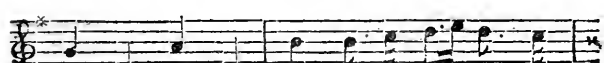
un ré-gal Quand l'amour l'aſ-ſai-ſonne,



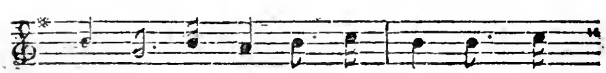
Quand l'amour l'aſ-ſai-ſonne, Le plai-ſir



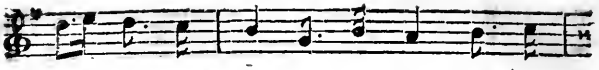
don-ne du goût A tout. Ah! ah! Voi-



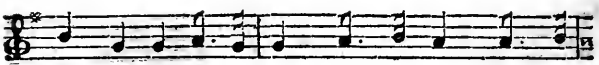
là, voi-là, voi-là la pe-ti-te bou-



teil-le De fi-ne li-queur Qui ré -

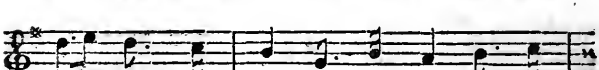


veil-le, ré-veil-le, ré-veil-le Le

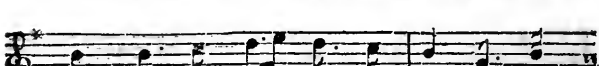


cœur Après le repas, N'eſt-ce pas? n'eſt-ce

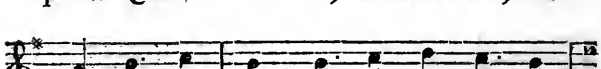
pas? Voi-là, voi-là, voi-là la pe-



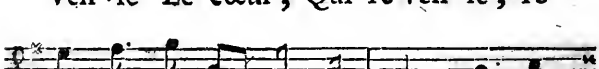
ti-te bou-teil-le De fi-ne li-



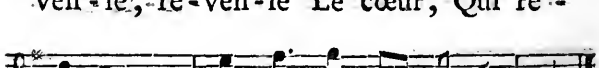
queur Qui ré-veil-le, ré-veil-le, ré-



veil-le Le cœur, Qui ré-veil-le, ré-



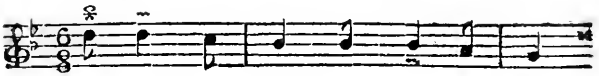
veil-le, ré-veil-le Le cœur, Qui ré-



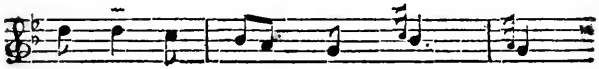
veil-le, ré-veil-le, ré-veil-le le cœur.

ROMANCE.

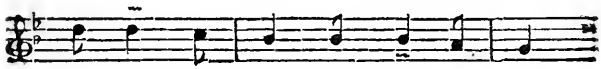
N°. 3.



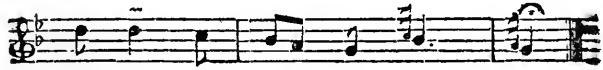
L'AVEZ-vous vû mon bien-ai - mé?



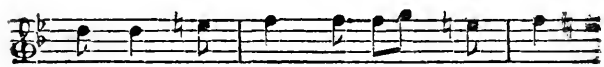
Il a ra - vi mon a - me!



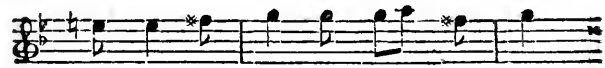
Mon ten - dre cœur s'eſt ra - ni - mé,



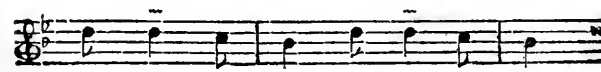
D'a-mour je ſens la flam - me.



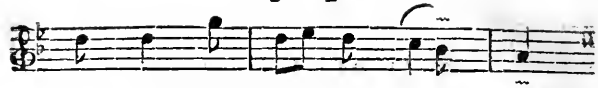
Gen-tils ob - jets, charmans & doux,



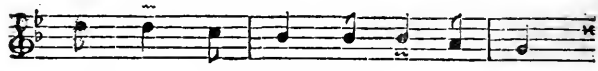
Il eſt peut ê - tre par - mi vous?



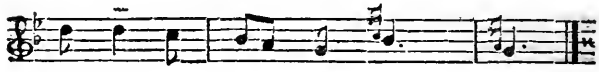
Ren - dez - le moi, Il a ma foi,



C'eſt moi qui ſuis ſa fem - me.

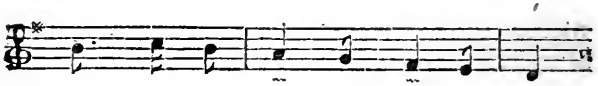


Ren - dez - le moi, Il a ma foi,

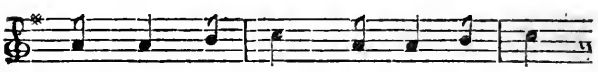


Je ſuis ſa no - ble Da - me.

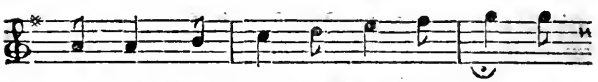
SANS dou - te vous le char - me - rez,



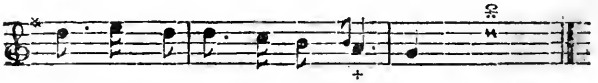
Mais tou - tes, tant que vous ſe - rez



Vous ne ſau - rez, Vous ne pour - rez



L'ai - mer, l'aimer d'amour ex - trê - me,



Et tout ain-ſi que je l'ai-me. L'AVEZ, &c.

LA FÊTE DU CHÂTEAU,

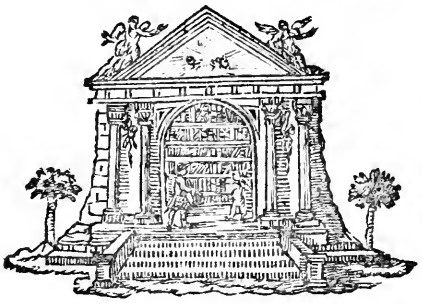
DIVERTISSEMENT

Mêlé de VAUDEVILLES & de petits AIRS ;

Par M. ***.

Représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 25 Septembre 1766.

Le prix est de 24 sols avec la Musique.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LE DOCTEUR.

Madame JORDONNE, *Concierge.*

COLETTE, *Amante de Jacquot.*

THIBAUD, *Jardinier.*

JACQUOT, *Jardinier fleuriſte.*

GERARD, *pere de Colette, & Fermier de la Dame du Château.*

HUBERT, *Garde-Chaſſe.*

Mᵉ. AMBOISE, *Tabellion.*

BLAISE, *Vigneron.*

LA FÊTE DU CHÂTEAU.

SCÈNE PREMIERE.

Madame JORDONNE, LE DOCTEUR

Air de Rameau : *Dans ce couvent.*

OUI, je l'ai dit ;
Je l'ai dit ;
Cela ſuffit.
Par d'utiles ſecrets,
Je ſçais rendre une fille
Plus gentille
Que jamais ;
Et cet enfant,
Cet enfant
Qu'on chérit tant ;

De roſes & lys
A repris
Le coloris.
En doutant de mon art,
On me manque d'égard :
Car
Je l'ai dit,
Je l'ai dit ;
Cela ſuffit.

Madame JORDONNE.

Eh ! doucement, Monſieur le Docteur ; ne vous fâchez pas.

LE DOCTEUR.

Comment ! que je ne me fâche pas ! La ſcience de l'Inoculation qui vient de Géorgie, de Circaſſie, qui s'eſt perfectionnée en Angleterre... Eſt-ce que vous ſeriez contre ?

Madame JORDONNE.

Eh ! point du tout ; c'eſt moi qui vous ai prôné, qui vous ai introduit dans la maiſon. Je ſuis de votre parti, & c'eſt d'après votre déciſion que j'ai commandé la fête qui doit célébrer la convaleſcence de notre jeune Maitreſſe.

LE DOCTEUR.

Vous avez bien fait.

Madame JORDONNE.

A propos ; que Madame & elle n'en ſçachent rien encore.

LE DOCTEUR.

Non, non ; je leur défendrai de prendre l'air de tout le jour, & le soir elles verront votre fête sur le balcon.

Madame JORDONNE.

Mademoiselle Lise, cette chere enfant ; vous nous l'avez conservée. Il n'y a rien de si charmant que votre art.

LE DOCTEUR.

J'aime que vous pensiez comme cela.

Madame JORDONNE.

Air : *V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.*

De l'art d'un Inoculateur
C'est l'Amour qui fut l'inventeur.
Pour l'intérêt d'un jeune cœur,
On fait la piqûre :
La cure
En est sure.
Jeunes Beautés, ne craignez rien ;
C'est un mal qui fait du bien.

LE DOCTEUR.

On apprendra par le succès
Qu'on en est plus charmante après ;
On a le teint plus vif, plus frais.
Par-tout ma méthode
Devient à la mode ;
C'est pour plaire un nouveau moyen,
C'est un mal qui fait du bien.

Madame JORDONNE.

Jeune fillette craint dabord,
Pour céder se fait un effort.
Desir de plaire est le plus fort;
Tout bas à l'oreille,
L'Amour la conseille:
Ma belle enfant, ne craignez rien:
C'est un mal qui fait du bien.

LE DOCTEUR.

Vous avez des idées justes, Madame Jordonne; on peut s'en rapporter à moi quand on a mon âge, mon expérience.

Madame JORDONNE.

Votre âge, votre âge! eh! quel âge avez-vous donc, Monsieur le Docteur?

LE DOCTEUR.

J'approche de la cinquantaine.

Madame JORDONNE.

Cela ne se peut pas; je vous ai vû naître.

LE DOCTEUR.

Vous m'avez vû naître?

Madame JORDONNE.

Eh! oui. Ne vous souvenez-vous plus de la petite Catherine?

LE DOCTEUR, *prenant un air riant.*

La petite Catherine ?

Madame JORDONNE.

Oui, qui n'avoit que dix ans quand elle vous donnoit des soufflets & des bonbons à Madrid où nous sommes nés.

LE DOCTEUR, *avec un peu plus de gaieté.*

Je me rappelle.

Madame JORDONNE.

Ah ! que vous étiez méchant, espiegle ! un petit poliçon qui jettoit des pierres pour assommer tout le monde, & qui avec son petit doigt faisoit à tous les passans : tuë, tuë. L'âge vous a bien perfectionné : vous vous êtes fait Médecin.

LE DOCTEUR.

Paix, paix. Quoi ! c'est vous, la petite Catherine ?

Madame JORDONNE.

AIR.

Des jeux de son enfance
On se souvient toujours ;
L'âge de l'innocence
Est l'âge des beaux jours.
Jouant à la Madame,
Moi, je faisois la femme ;
Vous étiez mon époux :
Hein ! hein ! vous en souvenez-vous ?

LE DOCTEUR.

Etant plus grandelette,
(Ah ! j'y crois être encor !)
Nous allions ſur l'herbette :
Vous étiez un tréſor.
Vous faiſiez la ſévere ;
Un jour je vous fis taire
Avec un baiſer doux :
Hein ! hein ! vous en ſouvenez-vous.

Madame JORDONNE.

Je ne me rappelle pas cela, Monſieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Cela peut être. Nous datons de bien loin, ma bonne amie.

Madame JORDONNE.

Ah ! ne me rendez pas ſi vieille.

LE DOCTEUR.

Ah ! ne me rendez pas ſi jeune.

Madame JORDONNE.

Vous voulez paroître vieux ; je n'en ſuis pas la dupe.

(*Elle lui recule ſa perruque.*)

LE DOCTEUR.

Que faites-vous ? Vous m'enlevez ma réputation.

Madame JORDONNE.

Comment ! votre réputation ... une perruque...

LE DOCTEUR.

Eh ! oui, oui, une perruque ! je ne ſuis encore qu'un Médecin de campagne. Je veux me faire un nom, & vous ſçavez le proverbe : jeune Chirurgien, vieux Médecin.

Madame JORDONNE.

Écoutez ; j'ai le même intérêt que vous à paroître plus âgée que je ne le ſuis. Une femme qui gouverne une maiſon, doit avoir un air impoſant pour ſe faire reſpecter. Il faut prendre ſur ſoi, cela coûte. On a encore de la vivacité qu'il faut contenir, cela cauſe un certain mal-aiſe.

LE DOCTEUR.

N'avez-vous jamais été mariée ?

Madame JORDONNE.

Non, non.

LE DOCTEUR.

Abſolument ?

Madame JORDONNE.

Non, Monſieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Il y a ici un certain Jacquot qui eſt un joli garçon : ſon pere l'a élevé d'une maniere au-deſſus de ſon état. Il peut vous convenir. Il me paroît qu'il vous rend des ſoins.

Madame JORDONNE.

Oh ! non ; il a une petite Maitreſſe dont il eſt éperdu.

LE DOCTEUR.

Oui, je ſçais : c'eſt la petite Colette, fille de Gérard Fermier de Madame ; mais ſon mariage eſt arrêté avec Hubert le Garde-Chaſſe ; voyez, ſuivez cela ſans faire ſemblant de rien ; & nous verrons à profiter des circonſtances.

Madame JORDONNE.

Et vous croyez donc abſolument qu'il faut ? . . .

LE DOCTEUR.

Oui, oui ; vous avez un cœur ſenſible ?

Madame JORDONNE.

Comme une autre, Monſieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Voyons votre pouls : il y a de la chaleur... de l'ardeur . . . la tête embarraſſée . . . .

Madame JORDONNE.

Oui, Monſieur le Docteur.

ARIETTE *en Duo.*

LE DOCTEUR.

Ce pouls eſt bien jeune encore :
Ah ! comme il va !
Ta, ta, ta, ta.
Certain ennui vous dévore.

Madame JORDONNE

Certain ennui me dévore !

LE DOCTEUR.

Prenez garde à ça.
Ta, ta, ta, ta.
Le pouls remonte.

Madame JORDONNE.

Ah ! finiſſez.

LE DOCTEUR.

Bon ! quelle honte !
Laiſſez, laiſſez.

Madame JORDONNE.

J'ai beſoin d'aide ;
Parlez en ami.

LE DOCTEUR.

Le vrai remede,
C'eſt un bon mari.

Madame JORDONNE.

Eh bien ! Monſieur le Docteur, je veux un mari de votre main.

LE DOCTEUR.

Volontiers, & je m'y engage. Sçavez-vous bien que vous êtes charmante encore ?

Madame JORDONNE

Encore ! comme le tems paſſe !

LE DOCTEUR.

Adieu, ma petite Catherine, ma payſe. Je crois voir quelqu'un. (*Gravement.*) Adieu, Madame Jordonne.

SCENE II.

Madame JORDONNE, THIBAULT.

Madame JORDONNE.

Air : *Anglois.*

MOnſieur le Docteur n'eſt pas bête ;
Le principe eſt là ;
Je ſens cela :
Oui, le principe eſt là,
Là.
Mais ſongeons d'abord à la fête :
Mon premier devoir
Eſt d'y pourvoir.
A tout il faut prévoir,
Voir.
(*A Thibault.*) Çà, çà, dépêche,
Thibault ;
Prends ta bêche,
Tôt, tôt, tôt,
Viens, Thibault.
Vois s'il ne manque ici rien :
Tien.
(*En ſe tâtant le cœur.*)
De la chaleur,
De l'ardeur
Qui m'empêche...
(*A Thibault.*) Viens ici,
Vois ceci.

Fait-on ſon ouvrage ainſi ?
Si...
(*En ſe tâtant le pouls.*)
Le feu va du cœur à la tête,
De la tête il va...
Ta, ta, ta, ta.
Oui, prenons garde à ça.
(*A Thibault.*)
Il faut que moi-même j'apprête.
Vois ſous ce berceau ;
Prends un râteau :
Tu reſtes-là toujours ;
Cours.

THIBAULT.

Parguenne ! Madame Jordonne, vous avez le commandement beau ; mais vous me parlez, vous ne me parlez pas. Prends ta bèche, prends ton râteau : on ne ſait ce que vous voulez dire.

Madame JORDONNE.

Je crois que tu raiſonnes. Tiens, viens donc que je te montre.

SCENE III.

Madame JORDONNE, THIBAULT, JACQUOT.

JACQUOT.

Air : *L'Amour eſt dans ce jardin.*

DE la plus brillante aurore,
Ces beaux lieux ſont éclairés ;
Et des richeſſes de Flore,
Tous les jardins ſont parés.
Le printems vient de renaître :
Liſe, notre cher tréſor,
A nos yeux va reparoître
Plus fraîche & plus belle encor.

Madame JORDONNE, *à Thibault.*

Tu n'as-pas encore ſongé à cette allée-là.

JACQUOT.

Cette jeune Demoiſelle
Eſt la fille du Château ;
Pour lui témoigner mon zele,
J'ai quitté notre hameau.
Dans cette heureuſe retraite
Que puis-je encore eſperer ?
Ah ! ſi j'y revois Colette,
Je n'ai rien à deſirer.

Eh ! venez donc, venez donc par ici, Madame Jordonne.

Madame JORDONNE, *à Thibault.*

Ah! voilà Jacquot ; laiſſez-nous.

THIBAULT.

Mais non ; il faut bien que j'acheve ce que vous me commandez.

Madame JORDONNE, *à Jacquot.*

Que veux-tu. mon fils ? Dépêche, je ſuis preſſée.

JACQUOT.

Un moment, un moment.

Madame JORDONNE.

Air : *Contredanſe du Diable à quatre.*

Du matin au ſoir, dans ce Château
Il abonde
Une foule de monde ;
C'eſt à chaque inſtant un ſoin nouveau,
Et c'eſt moi qui ſoutiens le fardeau.
Il faut veiller à l'office ;
De nos caves j'ai les clefs.
Par moi, pour tout le ſervice,
Les mémoires ſont reglés.
Marchands & valets
Sont ſatisfaits ;
Tous éprouvent mon zele
Fidèle.
Je pourvois à tout, de loin, de près,
Et je ſonge à tous nos interêts.

JACQUOT.

Oui, je ſçais bien, je ſçais bien.

Madame JORDONNE.

Ma Maitreſſe liberale
Permet que dans le logis
Les Dimanches je régale
Quelqu'un de mes bons amis ;
Mais ſans abuſer de ce loiſir,
Mon bonheur me rappelle
Près d'elle.
Je trouve plus doux de la ſervir :
Mon devoir eſt mon plus grand plaiſir.

JACQUOT.

Il eſt vrai que, depuis quinze jours, l'état de notre jeune Maitreſſe vous a bien donné de l'embarras.

Madame JORDONNE.

Je n'y ſonge plus; elle ſe porte bien.

JACQUOT.

Je n'ai pas eu moins d'inquiétude que vous. Quelle diable d'idée auſſi d'aller ſe rendre malade pour avoir de la ſanté !

Madame JORDONNE.

Sa convaleſcence eſt une fête.

JACQUOT.

Je ſuis un des premiers à la célébrer.

Madame JORDONNE.

Cela eſt louable.

JACQUOT.

Air, *Qu'en voulez-vous dire* ?

J'amene des fleurs à foiſon,
Ma voiture en eſt toute pleine.

Vous

Vous en voyez l'échantillon ;
Ma foi vous en aurez l'étrenne.

Madame JORDONNE.

Jacquot, dans mon tems de beauté,
Je l'aurois assez mérité.

JACQUOT.

Oh ! permettez avec bonté
Que je vous, que je vous le donne,
Madame Jordonne ;
Permettez donc avec bonté,
Que je l'attache à votre côté.

Madame JORDONNE.

Rien n'est plus galant que cela ;
Grand merci de ta complaisance.

JACQUOT.

Ces roses que je place là
Sont en pays de connoissance :
Un baiser doit être ajoûté.

Madame JORDONNE.

Mais, mais, Jacquot, en vérité...

JACQUOT.

Çà, permettez avec bonté,
Que je vous, que je vous le donne,
Madame Jordonne ;
Çà, permettez avec bonté
Que je vous le donne avec gaité.

THIBAULT, *tirant Madame Jordonne par le bras.*

Eh ! ben, Madame, c'est-il bien ? Etes-vous contente ? voyez.

Madame JORDONNE.

Comment ! te voilà encore ! ne t'ai-je pas dit d'aller travailler là-bas au petit pavillon du jardin ?

THIBAULT.

Pas un mot.

Madame JORDONNE.

Eh bien! vas-y. (*A part.*) Ce drôle-là veut ſçavoir tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit.

THIBAULT.

Hon, hon.

(*Il fait ſigne à Jacquot du doigt.*)

Madame JORDONNE, *à part.*

Le Docteur a raiſon; ce Jacquot me conviendroit aſſez. (*Haut.*) Il eſt vraiment bien beau, ce bouquet-là!

JACQUOT.

J'en ai pour toutes les Dames du Château.

Madame JORDONNE.

Mais, mon enfant, tu te ruines, tu ne ſonges donc pas que tu es Jardinier fleuriſte; que tes fleurs ſont toute ta fortune?

JACQUOT.

Cela eſt vrai, mais coûte qui coûte dans ce moment ci... enfin j'en ai pour toutes les filles qui voudront danſer à la fête.

Madame JORDONNE.

Tu n'as pas oublié Colette? (*A part.*) Voyons ce qu'il va me dire.

JACQUOT.

Ah! Colette?

Madame JORDONNE.

Tu es toujours bien amoureux d'elle; conte-moi donc ça.

JACQUOT.

J'en aurois pour d'ici à demain, & vous avez tant d'affaires....

Madame JORDONNE.

N'importe, n'importe; quand j'entends des hiſtoires d'amour, cela me fait plaiſir : on a toujours du tems de reſte pour cela.

Air : *Quand l'Auteur de la Nature.*

A tout âge on eſt ſenſible,
Le cœur ſuit un penchant invincible;
Eh ! comment eſt-il poſſible,
Sans amour,
D'être heureux un ſeul jour ?
J'aime à voir de la Jeuneſſe
La gaité, les jeux, la gentilleſſe :
Sa tendreſſe
M'intéreſſe ;
Ses plaiſirs
Réveillent mes deſirs.
A tout âge, &c.

Dans mon ame,
Des traits de flamme
Retracent mes plus doux inſtans.
Souvenance
Eſt jouiſſance :
Je me retrouve en mon printems ;
Je ris, je chante, je danſe
De bon cœur, tout comme à quinze ans.
A tout âge, &c.

JACQUOT.

Ah ! que vous dites bien vrai, Madame!

Madame JORDONNE.

Elle eſt aſſez gentille, cette petite Colette; j'en parle ſouvent à Madame, quand elle vient au Château; je la fais toujours entrer; auſſi notre Maitreſſe l'aime bien.

JACQUOT.

Oh ! pas tant que moi.

Air: *Dans un boſquet près du hameau.*

Le doux zéphir par ſa fraicheur
Fait ouvrir le ſein d'une fleur;
D'un regard ma belle
Fait naître pour elle
Le tendre amour:
C'eſt l'Aurore nouvelle,
Dont le retour
Annonce un beau jour.
En ſon abſence tout languit,
Un jour ſi beau ſe change en nuit.
Mon amour fidèle
Ne trouve loin d'elle
Aucun bonheur;
C'eſt la biſe cruelle
Dont la rigueur
A flétri mon cœur.

Madame JORDONNE.

C'eſt bien, c'eſt bien, mon enfant; voilà comme on aime.

JACQUOT.

Il y a huit jours que je ne l'ai vue, mais....

Madame JORDONNE.

Huit jours ! huit jours ! il ſe paſſe bien des choſes en huit jours dans le cœur d'une fille, mon ami ; tu as eu tort de la quitter.

JACQUOT.

Comment vouliez-vous que je fiſſe ? Dès que j'ai appris la maladie de notre jeune Maitreſſe, je ſuis venu vîte, dar, dar, dar, ſans dire adieu à Colette : j'ai tout oublié dans ce moment-là.

Madame JORDONNE.

En ce cas tu es excuſable.... Mais vous êtes bien jeunes pour vous marier enſemble. Il te faudroit une femme d'expérience pour être à la tête de ton ménage, pour gouverner ta maiſon, pour avoir ſoin de toi, te donner de bons conſeils, t'inſtruire ſur bien des choſes, te conduire ; tu n'as que vingt ans & Colette eſt encore plus enfant que toi.

JACQUOT.

ROMANCE.

L'amour, quoiqu'il ſoit un enfant,
Eſt aſſez grand pour ſe conduire :
C'eſt de lui ſeul que l'on apprend,
Rien n'eſt capable de l'inſtruire.
Ce cœur qu'Amour a ſû former
Ne veut connoître
Que lui pour maître ;
On ſait tout, quand on ſait aimer.

Madame JORDONNE.

Oui; tu as raiſon: mais il faut être bien ſûr du cœur de ce qu'on aime.

JACQUOT.

Je n'ai point d'inquiétude.

Madame JORDONNE.

A la bonne heure.

JACQUOT.

Que voulez-vous dire?

Madame JORDONNE.

Rien, rien; va porter les fleurs dans le veſtibule; j'aurai ſoin que Madame diſtingue ton hommage, & nous nous reverrons.

JACQUOT, *s'en allant.*

Oui, oui, ma chere Madame.

A tout âge on eſt ſenſible, &c.

SCENE IV.

Madame JORDONNE, *ſeule.*

CES pauvres enfans s'aiment réellement; ce ſeroit dommage... Mais ſi Colette épouſe Hubert, Jacquot pourra me revenir... Ne déſeſpérons de rien. Ah! voilà encore du monde qui m'arrive ; c'eſt Gerard notre Fermier, c'eſt Hubert le Garde-Chaſſe, c'eſt Monſieur Amboiſe le Tabellion, c'eſt Blaiſe notre Vigneron; & juſqu'à Pierrot le garçon Meunier. Approchez, nos amis ; vous êtes les bien venus.

SCENE V.

Madame JORDONNE, GERARD, LE TABELLION, HUBERT.

RONDE.

Air : *Rouler ſur la fougere.*

GERARD, & HUBERT.

CEtte ſaiſon eſt le retour
Des Ris, des Jeux & de l'Amour.
Tous nos amans vont d'un air gai
Batifoller ſur la fougere ;
Mais pour jouir du mois de Mai,
Il faut une Bergere.

LE TABELLION.

La Fortune achete à grands frais
Moins de bonheur que de regrets.
Chez nous on a ces biens parfaits
Que la Nature nous diſpenſe ;
La ſanté, la gaiété, la paix,
L'amour & l'innocence.

HUBERT.

Je ſers Bacchus, je ſers l'Amour :
Chaque plaiſir regne à ſon tour.
Je cours la chaſſe le matin,
Je bois le jour, le ſoir je danſe,
Je dors pour me remettre en train,
Et puis je recommence.

GERARD.

Sans ceſſe, à la Ville, à la Cour,
Sans aimer on parle d'amour :
Sans art, ſans fard, ſans complimens,
On aime ici bien davantage.
Les bons amis, les vrais amans
Ne ſont plus qu'au Village.

Madame JORDONNE.

Pour l'Amour faut-il des Palais ?
Un verd Bocage ſert de dais.
On a pour table ſes genoux,
Tous deux on boit dans même verre,
On a pour ſiége un gaſon doux,
Et pour lit la fougere.

Madame JORDONNE.

Mes enfans, vous n'avez pas de tems à perdre, il faut aller chercher le mai.

HUBERT.

C'eſt bien dit.

GERARD, *au Tabellion.*

Eh bien ! Monſieur le Tabellion, allez donner vos ordres, nous vous ſuivons.

SCENE VI.

Madame JORDONNE, GERARD, HUBERT.

GERARD.

AH çà, Madame Jordonne, on dit que Madame veut marier une fille du Village en rejouiſſance de la ſanté de Mademoiſelle.

Madame JORDONNE.

Cela eſt vrai ; c'eſt toujours une bonne œuvre pour une Dame de Paroiſſe de faire des mariages ; cela débarraſſe les peres & meres, cela fait plaiſir aux enfans, cela peuple le Village, cela fait gagner de l'argent au Tabellion & à bien d'autres gens encore ; ma foi, chacun y profite ; il faut que tout le monde vive.

GERARD.

Vous parlez en femme qui connoît le monde. Je voudrois déjà que ma fille fût mariée.

Air : *Margot rêvoit tranquillement.*

Toujours ſautant,
Et d'un air content,

Ma fillette ne ſongeoit qu'à rire.
Depuis un tems
Je vois & j'entends,
Qu'en ſecret elle rêve & ſoupire.
Un deſir vif
Lui rend l'œil actif;
Elle veut à préſent tout ſavoir,
Tout voir.

Madame JORDONNE.

Un mari, un mari; cela répond à tout: c'eſt l'avis de Monſieur le Docteur: il eſt de bon conſeil.

HUBERT.

Oui, oui, c'eſt un mari qu'il lui faut.

Madame JORDONNE.

AIR.

Quand on voit d'une fille
Les charmes s'arrondir,
Quand ſon regard pétille,
Qu'un mot la fait rougir;
Il eſt tems qu'en ménage
Par prudence on l'engage;
Car même avant cet âge
L'amour ſe fait ſentir.

GERARD.

Auſſi lui ai-je trouvé un bon mari.

HUBERT.

Et ſi par votre moyen le choix de Madame pouvoit tomber... la, ſur Colette?

Madame JORDONNE.

Vraiment! elle y a plus de droit que per-

ſonne; Gérard eſt ſon Fermier, c'eſt notre Fermier.

GERARD.

Cela ne ſeroit pas mal, avec ce que je lui donne: avec ce qu'elle a déjà, avec quelque petite choſe qu'il a auſſi lui, cela ſeroit quelque choſe encore.

Madame JORDONNE.

Comment! que deviendra ce pauvre Jacquot?

HUBERT.

Brrr... Jacquot! vantez que nous valons mieux que lui: il a fait lever le Lievre, c'eſt nous qui l'avons pris.

Madame JORDONNE.

Prenez garde qu'il ne vous échappe.

GERARD.

Jacquot! Jacquot! un fainéant qui paſſe ſa vie à élever des fleurs.. J'aime mieux un oignon de mon jardin que tous ceux du ſien.

HUBERT.

Et un bon Lapin donc?

GERARD.

Le jour de ma fête il m'avoit donné une demi-douzaine de ſes oignons: c'étoit ce qu'il y avoit de plus rare, diſoit-il, & il les avoit fait venir d'Orlande, je ne ſçais d'où; j'ai voulu les manger, c'étoit comme du chicotin.

HUBERT.

Ce drôle-là ne s'étoit-il pas aviſé de tendre ſes panneaux pour prendre Colette ?

GERARD.

Il venoit l'enjôler avec ſes bouquets. Heureuſement nous ne le voyons plus, ce Jacquot ; il s'en eſt allé, & ma fille a fait ma volonté : le contrat eſt ſigné.

Madame JORDONNE.

Comment ! déjà ? (*A part.*) J'ai quelque eſpérance.

GERARD.

Mais Madame n'a pas ſigné. Sans le conſentement de Madame il n'y a rien de fait ; il faut qu'elle y boutte ſa ſignature.

Madame JORDONNE.

Je la déterminerai...(*à part.*) ſelon mes intérêts.

GERARD.

Colette eſt là-bas avec ſes compagnes ; je vais vous l'envoyer pour la préſenter à Madame.

Madame JORDONNE.

C'eſt bien dit. Reſtez, Monſieur Hubert.

GERARD.

Madame Jordonne, je vous le recommande.

Madame JORDONNE.

J'y ſonge.

SCENE VII.

Madame JORDONNE, HUBERT.

Madame JORDONNE.

JE vous conseille de presser votre mariage & d'épouser la petite Colette le plutôt qu'il vous sera possible.

HUBERT.

C'est bien mon dessein.

Madame JORDONNE.

Vous l'aimez beaucoup?

HUBERT.

Pardi! si je l'aime! le papa Gérard est un pere aux écus, il ne dit pas encore tout ce qu'il a.

Madame JORDONNE.

Ah! fi donc! l'intérêt....

HUBERT.

Je compte toujours sur votre protection.

Madame JORDONNE.

Ecoutez, je crains pour vous; on m'a dit que Jacquot chassoit sur vos terres.

HUBERT.

Air. *Fanfare.*

Une terre, avec moi, n'a point de braconnier :
Pour cette race
Je ſuis ſans quartier.
Je ne crains point qu'on vienne enlever mon gibier ;
Un Garde-Chaſſe
Eſt franc du collier.
Jacquot n'eſt pas taillé pour chaſſer à ma place ;
Je lui fais un ſalut,
S'il oſe ſe mettre à l'affut.
Une terre, avec moi, &c.

Madame JORDONNE.

Encore une fois, prenez-y garde. Il me paroît que Colette & Jacquot ont de l'inclination l'un pour l'autre : il ſeroit fâcheux que vous fuſſiez trompé.

HUBERT.

Bon ! bon ! elle ne ſera pas quatre jours en ménage avec moi qu'elle m'aimera à la folie. Quand on a de bonnes manieres pour une femme . . . ah ! ah !

Madame JORDONNE, *à part.*

Ce garçon-là a des ſentimens.

HUBERT.

Il n'y a que façon de s'y prendre.

Madame JORDONNE.

Vraiment ! bien d'autres qu'elle trouve-

roient de l'avantage à vous avoir ; allez, Monſieur Hubert, je m'intéreſſe à vous, & ſi votre mariage manquoit...

HUBERT.

Oh ! il ne manquera pas : vous ne m'oublierez pas auprès de Madame.

Madame JORDONNE.

Je regarde vos intérêts comme les miens.

HUBERT.

Air : *Des voyelles.*

Je ſuis joyeux, je ſuis toujours gaillard,
Je mets tous ſoucis à l'écart,
Du cœur ma gaité part.
Qu'une femme ſoit biſarre,
De ſon eſprit je m'empare,
J'en triomphe ; car
Je ſuis joyeux, je ſuis toujours gaillard :
Sans ceſſe de ma part
C'eſt un nouvel égard,
Je ne ſuis jamais en retard ;
Et voilà tout mon art. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

Madame JORDONNE.

IL eſt de bonne humeur, ce garçon-là : s'il n'épouſoit pas Colette...cependant ce n'eſt qu'un Garde-Chaſſe... mais...

Air :

Air : *Un jour dans un verd bocage.*

Dans la saison printanniere,
On a vingt maris pour un ;
Et pour être un peu trop fiere,
Souvent on n'en prend aucun.
L'âge rend plus docile,
On se repent ;
Plus on attend,
Moins on est difficile.

Ah ! voici Colette.

SCENE IX.

Madame JORDONNE, COLETTE.

COLETTE.

BOn jour, ma chere Madame ; mon pere m'envoye à vous.

Madame JORDONNE.

Oui, pour vous présenter à Madame ? vous êtes bien aise d'être de la fête ?

COLETTE, *en pleurant.*

Oui, oui, cela me fait plaisir.

Madame JORDONNE.

Il n'y paroît guères ; vous me dites cela d'un air....

COLETTE

C'est que je suis tout à la fois bien gaie & bien triste.

Madame JORDONNE.

De quoi êtes-vous triſte ? on dit qu'on va vous marier.

COLETTE.

Ah !

Madame JORDONNE.

Il n'y a pourtant rien qui réjouiſſe tant une fille.

COLETTE.

Ce n'eſt pas Jacquot qui.... qui.

Madame JORDONNE.

Comment ?

COLETTE.

Il n'y a pas huit jours que ce que je vais vous dire eſt arrivé.

Air : *J'étois dans mon lit tranquille.*

Nous avons une terraſſe
Au bout du jardin,
Qui du ſien eſt voiſin ;
Diſcrettement je m'y place
Derriere un buiſſon de jaſmin.
Doucement j'écarte une branche,
Sur le bord du mur je me panche,
Et quelque tems ſans dire mot,
Je vois à mon aiſe Jacquot :
Je tire une fleur de mon ſein,
Je la lui jette avec deſſein,
Et puis je me cache ſoudain.

Madame JORDONNE.

Ah ! la petite malicieuſe !

COLETTE.

Le cœur lui dit auſſitôt que c'eſt moi,
Avec tranſports il me nomme, il m'appelle:
Chere Colette, à mes yeux offre-toi.
Contre le mur il ajuſte une échelle.
Il me voit, je me mets à rire...
Pour tous deux quel moment flatteur!
Jacquot ſoupire;
Je plains ſon martyre:
L'Amour qui l'inſpire
Prend un peu d'empire.
Jacquot ſoupire;
Je plains ſon martyre:
L'Amour qui l'inſpire
Eſt auſſi dans mon cœur.

Madame JORDONNE.

Mon enfant, je ne vois que du bien à cela.

COLETTE.

Le lendemain, j'ai remonté ſur la terraſſe, je ne me ſuis pas fait voir.

Madame JORDONNE.

Pourquoi?

COLETTE.

Ah! parce que....

Madame JORDONNE.

Comment?

COLETTE.

Parce que la veille j'étois ſi troublée..., On dit qu'il y a du danger à parler trop ſouvent à un garçon qu'on aime.

Madame JORDONNE.

Quelquefois.

COLETTE.

Mais j'ai entendu qu'il disoit avec le plus grand plaisir en travaillant à son jardin :

Air : *De mon berger volage.*

Tendre fille de Flore,
Image du plaisir ;
Colette dès l'aurore
Viendra pour vous cueillir
Vous brillerez près d'elle
D'un éclat plus parfait ;
C'est le sein d'une Belle
Qui pare le bouquet.

Madame JORDONNE.

De mieux en mieux, il n'y a pas de quoi s'affliger.

COLETTE.

Ma chere Madame; ce Jacquot qui me disoit tout cela sans me voir, car c'étoit de moi qu'il parloit.....

Madame JORDONNE.

Eh bien?

COLETTE.

Eh!bien : il y a huit jours qu'il m'a quittée sans me dire adieu, sans me donner de ses nouvelles. Je ne sais ce qu'il est devenu.

Madame JORDONNE.

Il se trouvera ; il se trouvera, hé ! que trop.

COLETTE.

Non ; c'est un infidele : j'ai continué tous les jours d'aller regarder dans son jardin,

& ce matin je n'ai plus vû ſes fleurs. On m'a dit qu'il les avoit enlevées pour ſa jeune Maitreſſe.

Madame JORDONNE.

Il n'y a pas de mal à cela.

COLETTE.

Sa jeune Maitreſſe ! ce n'eſt donc pas moi ?

Air : *Quand on eſt bonne, bonne ménagere.*

Jacquot m'aimoit, Jacquot n'eſt plus le même ;
Et malgré moi toujours je l'aime.
Dès le point du jour,
Le cœur plein d'amour,
Il me préparoit
Un beau bouquet.
En amant diſcret,
Jacquot ſe cachoit,
Et contre ma porte l'attachoit.
Jacquot m'aimoit, &c.

Le ſoir avec un ſoin extrême,
Sous ma fenêtre il ſe rendoit,
M'attendoit,
Regardoit
Dans l'eſpoir
De me voir.
Il alloit, il venoit,
Tournoit,
Retournoit,
M'appelloit,
Soupiroit,
S'en alloit
A regret.
Jacquot m'aimoit, &c

Avec transport il me juroit
Que j'étois son bonheur suprême.
Qui m'eût dit qu'il me trahiroit?
Jacquot m'aimoit, Jacquot n'est plus le même;
Et malgré moi toujours je l'aime.

Madame JORDONNE.

Vous avez tort.

COLETTE.

J'en mourrai de chagrin.

Madame JORDONNE.

Il ne faut pas être si sensible; c'est un avis que je vous donne, ainsi qu'à toutes celles de votre âge.

Air : *Des Insulaires.*

Croyez-moi, gentilles fillettes,
Ne prenez, dans vos jeunes ans,
Rien que la pointe des fleurettes,
Comme un papillon au printems.
Près des amans soyez follettes,
Si vous voulez les voir longtems.
En badinant,
En folâtrant,
Traitez l'Amour comme on traite un enfant:
Il ne lui faut que des amusettes.
Qu'il coure ailleurs s'il n'est pas content.

COLETTE.

Ah! quand une fois le cœur s'est attaché; je n'ai jamais aimé que lui.

Madame JORDONNE.

Tenez, je suis sûre que vous lui pardonnerez.

COLETTE.

Jamais, jamais Jacquot ne me ſera de rien.

Madame JORDONNE.

AIR.

Trop aiſément on s'abandonne
A des ſoupçons contre un amant:
Plus aiſément on lui pardonne;
Courroux d'amour n'a qu'un moment.
C'eſt un ingrat que l'on accuſe;
Le revoit-on: c'en eſt aſſez.
Même avant qu'il parle, on l'excuſe,
Et tous ſes torts ſont effacés.

COLETTE.

Non, non, je ne ſaurois l'excuſer.

Madame JORDONNE.

Attendez, je crois l'appercevoir tout là-bas, il tient un pot de fleurs.

COLETTE.

Oui, c'eſt lui; ah! Madame, courez au devant de lui, je vous en prie, dites-lui bien que je veux le fuir, que je ne veux pas le voir.

Madame JORDONNE.

C'eſt ce que je vais faire. Vous faites bien d'avoir un peu de fierté.

COLETTE.

Ecoutez donc, Madame, ne l'empêchez pourtant pas de venir; chacun eſt libre: mais ne lui dites pas que je vais me cacher là, pour examiner de loin ſa contenance quand il viendra.

Madame JORDONNE.

Oui, oui : ah ! que je reconnois bien la Jeuneſſe ! vous ne pourrez pas vous empêcher de lui parler.

COLETTE.

Eh ! je n'en répondrois pas, Madame.

Madame JORDONNE.

Si vous n'avez pas le courage de le fuir, ayez donc la force de lui dire qu'il ne ſonge plus à vous. Ce pauvre Jacquot !

COLETTE.

Oh ! oui, Madame, j'ai de la force, & je me prépare bien à lui dire tout ce qu'il faut.

Madame JORDONNE.

Je vais lui en toucher quelques mots en paſſant : ils me font pourtant pitié, je ne ſais quel parti prendre. Allons point de foibleſſe.

SCENE X.

COLETTE *seule.*

AIR.

AH ! que l'Amour
Nous cauſe d'allarmes !
Avec l'Amour
Il n'eſt de charmes
Que le premier jour.
On ſe livre ſans feinte ;
Mais eſt-on ſûr du retour ?
De l'eſpérance à la crainte
On paſſe tour-à-tour.

Ah ! que l'Amour, &c.

Mon Amant devient volage :
De l'ingrat je me dégage.
Faut-il encor que mon cœur
Sans ceſſe avec douleur
M'en offre l'image ?

Ah ! que l'Amour, &c.

Voici Jacquot, ſauvons-nous.

SCENE XI.

JACQUOT, COLETTE.

JACQUOT *place son pot de fleurs sur une chaise de jardin.*

MADAME Jordonne vient de me dire mistérieusement de me rendre dans ce bosquet, que Colette avoit à me parler; c'est une bonne femme que cette Madame Jordonne : elle a tant d'amitié pour moi ! Colette va venir : voilà le bouquet que je lui destine; c'est la fleur qu'elle aime le mieux.

COLETTE.

Qu'il a l'air content l'ingrat ! à qui va-t-il faire ce présent?

JACQUOT *prend un arrosoir.*

AIR : *Quel voile importun.*

Belle rose
Que j'arrose,
Tes charmes naissans
Sont l'honneur du Printems.
Tu vas plaire
A ma Bergere;
Mais son teint plus frais
Efface tes attraits.

COLETTE.

Il parle seul ; je n'entends pas ce qu'il dit, je n'ose avancer.

JACQUOT.

Il faut, avant qu'elle te cueille,
Que je t'anime d'un baiser.
Discrettement sous cette feuille
Mes levres vont le déposer.
Belle rose
Que j'arrose,
Si c'est ton destin
D'approcher de son sein ;
Si sa bouche
Aussi te touche,
Donne-lui pour moi
Ce gage de ma foi.

COLETTE.

Il baise ce bouquet, je suis trahie.

JACQUOT.

Pour Colette que j'adore,
Joli bouton, tu vas t'ouvrir ;
Reçois encore ce soupir
Pour te hâter d'éclore ;
Mais conserves-en la flâme :
Que ta jeune fleur
Se panche sur son cœur.
Que Colette, au fond de l'âme,
En sente l'ardeur,
Et songe à mon bonheur.

COLETTE.

C'étoit pour moi ſeule qu'il avoit autrefois ces ſoins-là.

JACQUOT.

Voilà des épines qui pourroient la piquer ; je vais prendre une ſerpette.

(*Jacquot va de l'autre côté du Théâtre : dans ce moment Colette s'approche, renverſe le pot de fleurs & s'aſſied ſur la chaiſe.*)

SCENE XII.

JACQUOT, COLETTE.

COLETTE.

NOn, tu n'auras pas l'avantage d'offrir ton préſent à un autre.

JACQUOT.

O dieux ! c'eſt elle !

AIR : *La Colombe qui ſuccombe.*

Ma Colette,
Ma poulette,
Qu'il m'eſt doux de te revoir !
D'allégreſſe,
De tendreſſe,

Je ſens mon cœur s'émouvoir.
Mais tes yeux ſont pleins de larmes,
Quand tout flatte notre eſpoir.
Ah ! Colette, tu m'allarmes....
Quel chagrin peut-elle avoir ?
Ma petite,
Qui t'agite ?
Ne puis-je enfin le ſçavoir ?
Tu m'évites,
Tu t'irrites :
De quoi peux-tu m'en vouloir ?

COLETTE.

Laiſſez-moi, Jacquot, laiſſez-moi.

JACQUOT.

Mais dis donc, parle, veux-tu me faire mourir.

COLETTE.

AIR : *Des rues.*

Tu diſois que tu m'aimois,
Perfide,
Ingrat, perfide ;
Tu diſois que tu m'aimois,
Perfide,
Tu me trompois.
Tu m'avois donné ta foi :
Ton ſerment n'eſt pas ſolide,
Va, parjure, laiſſe-moi ;
Un nouvel amour te guide :

Laiſſe-moi gémir,
Me repentir ;
Je veux te fuir,
Et mourir.

Tu diſois que tu m'aimois, &c.

JACQUOT.

Quand j'ai dit que je t'aimois,
Colette,
Chere Colette ;
Quand j'ai dit que je t'aimois,
Colette,
Je le penſois.
Hélas ! devois-tu de moi
Eſtre un inſtant inquiette ?
C'eſt faire injure à ma foi,
A l'ardeur la plus parfaite.
Mon cœur, tout à toi,
Veut, ſous ta loi,
Vivre à jamais :
Fais la paix.

Quand j'ai dit que je t'aimois, &c.

COLETTE.

Il n'eſt plus tems, Jacquot : allez retrouver votre nouvelle Maitreſſe

JACQUOT.

Moi ! une autre Maitreſſe ?

COLETTE.

Air : *Que ne ſuis-je la fougere !*

Lorſque Jacquot m'abandonne,
Qu'il eſt huit jours ſans me voir,
C'eſt à tort qu'on le ſoupçonne.

JACQUOT.

L'amour cédoit au devoir.
Pour notre jeune Maitreſſe,
J'ai quitté tout à l'inſtant;
Pour lui prouver ſa tendreſſe,
Colette en eût fait autant.

COLETTE.

Comment! c'eſt pour ſervir notre jeune Maitreſſe pendant ſa maladie que tu t'es enallé ?

JACQUOT.

Sans cela t'aurois-je quittée ?

COLETTE.

Et toutes les raretés de ton jardin, dont le produit devoit ſervir à notre établiſſement, que ſont-elles devenues ?

JACQUOT.

J'ai été les enlever ce matin pour lui en faire hommage & célébrer ſa convaleſcence.

COLETTE.

Et ces roſes que tu regardois avec tant de complaiſance, à qui les deſtinois-tu ?

JACQUOT.

A toi-même.

AIR : *Il faut, quand on aime une fois.*

On ne peut aimer qu'une fois,
Quand on aime Colette;
Pour s'engager sous d'autres loix,
L'ame est trop satisfaite.

On ne peut aimer qu'une fois, &c.

De l'Amour écoute la voix;
C'est lui qui te répete:
On ne peut aimer qu'une fois,
Quand on aime Colette.

COLETTE.

Il est donc vrai que tu ne m'as point trahie? que je suis malheureuse!

JACQUOT.

Comment! quand je te jure de t'aimer toute ma vie!

COLETTE.

Air : *Ce que je dis est la vérité même.*

Pourquoi dis-tu que tu m'aimes encore?
Ah! c'est accroître ma douleur.
Par un destin que mon Amant ignore,
Moi-même, hélas! j'ai détruit mon bonheur.
Je croyois Jacquot un volage,
Et par dépit je viens de m'engager....
Ton rival.... Ah ciel! quelle image!
Mon triste sort va te venger.

Pourquoi dis-tu, &c.

JACQUOT.

JACQUOT.

Qu'as-tu fait ? Que veux-tu dire ?

COLETTE.

Hubert a profité de ton abſence pour te rendre ſuſpect à mon cœur. Tout confirmoit mes ſoupçons ; il a preſſé mon pere de lui accorder ma main ; &....

JACQUOT.

Tu as conſenti ?

COLETTE.

Oui Jacquot.

Air : *Menuet de la Comédie Italienne.*

JAQUOT.

Moi qui t'aime !
Toi qui dois m'aimer de même !
Car tu l'as juré,
J'en étois aſſuré :
Mon cœur s'étoit livré ;
Tu fais de ton plein gré
Ma peine extrême !
Moi qui t'aime !
Toi qui dois m'aimer de même,
Peux-tu m'affliger,
Cruelle, ſans ſonger
Que mon cœur moins léger
Ne peut changer ?

COLETTE.

Ah ! daigne en croire
Mes pleurs.
J'aurai toujours en mémoire...
Je meurs.

De nos amours,
Qui faiſoient nos beaux jours,
J'aurai toujours mémoire,
Toujours.
C'eſt ta flamme
Qui ſoutient encor mon ame.
Un autre a ma foi;
On diſpoſe de moi:
Mais mon cœur eſt à toi,
Toujours à toi.

JACQUOT.

Moi qui t'aime!

COLETTE.

Moi je t'aime auſſi de même.

JACQUOT.

Tu me l'as juré.

COLETTE.

Sois-en bien aſſuré.

JACQUOT.

Mon cœur s'étoit livré:
Tu ſais de ton plein gré
Ma peine extrême;
Moi qui t'aime!

COLETTE.

Moi je t'aime auſſi de même.

JACQUOT.

Peux tu m'affliger,
Cruelle, ſans ſonger
Que mon cœur moins léger
Ne peut changer?

COLETTE.

Sais-je feindre?
Tu me connois bien.

JACQUOT.

Serrons notre lien.

COLETTE.

N'eſpére rien.

JACQUOT.

Sans nous plaindre,
Cherchons tous les deux
Le moyen d'être heureux.
Tous mes tranſports ſe raniment;
Ah! combien d'amour expriment
Tes yeux!

ENSEMBLE.

JACQUOT.	COLETTE.
Oui je t'aime;	Oui, je t'aime,
Si tu me chéris de même,	Et t'aimerai toujours de même:
Je ſuis raſſuré.	Je te l'ai juré;
Mon cœur eſt enivré:	Sois-en bien aſſuré.
Oui, tant que je vivrai,	Oui, tant que je vivrai,
Je t'aimerai.	Je t'aimerai.

JACQUOT.

Ecoute, ma chere Colette; ſi tu demandois à différer ton mariage de quelques jours, Madame Jordonne eſt dans nos intérêts, elle parleroit de notre amour à Madame. Madame n'a point donné ſon conſentement, nous avons encore de l'eſpérance.

SCENE XIII.

JACQUOT, COLETTE, THIBAULT.

THIBAULT.

AH! Jacquot, mon ami Jacquot, je viens t'avertir que tes affaires vont mal.

JACQUOT.

Comment?

THIBAULT.

Madame Jordonne eſt avec notre Maitreſſe dans le Pavillon du Jardin, comme je travaillois auprès, j'ai entendu qu'elle parloit de toi.

JACQUOT.

De moi?

THIBAULT.

Je me ſuis approché tout doucement de la fenêtre pour écouter ſans être vû.

COLETTE.

Que diſoit-on?

THIBAULT.

Madame Jordonne repréſentoit les bons

ſervices de Jacquot ; all'diſoit comme ça que c'étoit un bon garçon que Jacquot, & qu'all' l'aimoit de tout ſon cœur.

JACQUOT.

Je le ſais. J'ai en elle une bonne amie.

THIBAULT.

Je le ſais ben itou morgué ! je me ſuis apperçû de ça tantôt quand all' te parloit ; mais ça n'accommode pas Mam'zelle Colette.

JACQUOT.

Pourquoi ?

THIBAULT.

C'eſt que Madame Jordonne a dit encore comme ça que Monſieur le Docteur lui avoit donné une ordonnance de mariage : Madame a dit, dit-elle, comme ça, que c'étoit bon.

JACQUOT ET COLETTE.

Quel galimatias ! après, après,

THIBAULT.

Et puis all' parlionr tout bas & puis tout haut : j'ons entendu marmurer d'Hubert. Enfin finale Madame a dit, dit-elle, qu'all' approuvoit tout ça & qu'all' vouloit que le mariage de Colette ſe fît drès aujourd'hui.

COLETTE.

Que je ſuis à plaindre!

THIBAULT.

Tant y a qu'all' a demandé de l'encre & du papier pour donner ſes ordres qu'on remettra au Tabellion, & pendant qu'il griffonne, je viens te dire ça ſans que ça paroiſſe. Adieu.

JACQUOT.

Ecoute, écoute donc.

THIBAULT.

Non, tatigué! ſi Madame Jordonne... Tians, m'eſt avis que c'eſt-elle qui a manigancé tout ça avec Hubert; elle m'a tarabuſté tantôt. Je retourne à mon travail.

SCENE XIV.

JACQUOT, COLETTE.

COLETTE.

Madame Jordonne !

JACQUOT.

Hubert !

Air : *Rien, pere Cyprien.*

JACQUOT.

Ah ! le cruel état !
Le ſcélérat
T'enleve en ce jour
A mon amour.
Je veux prévenir....
Puis-je ſouffrir ?....
Il faut punir....
Quand j'en devrois mourir.
Non ! ne m'arrête pas..
Toi dans ſes bras !...

COLETTE.

O ! peine extrême !
C'eſt toi que j'aime ;
Hélas ! tu ne peux m'obtenir.
Que devenir ?
Ah ! téméraire !
Que vas-tu faire ?
O Ciel ! dans un nouveau danger
C'eſt t'engager.

Dans mon déſeſpoir...
Nous allons voir...
Oui je vais, je cours...
J'aurai recours...
Je dois ſonger
A me venger.

COLETTE.

Ah ! Jacquot ! Jacquot !... Il ne m'entend plus : je n'ai pas la force de le ſuivre ; dans quelle inquiétude il me jette !

SCENE XV.

COLETTE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

QU'eſt-ce donc, ma fille ? qu'eſt-ce que vous avez ?

COLETTE, *en ſoupirant.*

Rien, Monſieur, rien.

LE DOCTEUR.

Mais cependant vous êtes dans une émotion . . .

COLETTE.

Point du tout, Monſieur, point du tout.

LE DOCTEUR.

Votre ſituation n'eſt pas naturelle : confiez vous à moi : je ſuis le Médecin du Château, je ſerai volontiers le vôtre. (*à part.*) Elle eſt gentille.

COLETTE.

Bien obligée, Monſieur: mais ce n'eſt rien.

LE DOCTEUR.

Un rien peut devenir quelque choſe : tenez, ma fille, il y a des eſpéces de gens dans le monde à qui l'on ne doit rien cacher ; à ſon Avocat, à ſon Médecin, & . . . dites-moi ce que vous avez.

COLETTE

Il eſt vrai que je ne me ſens pas bien.

LE DOCTEUR.

C'eſt ce que je vois ; mais je vous guérirai ; je vous guérirai. (*à part.*) Ah! le joli ſujet pour exercer mon art !

COLETTE.

Ah! Monſieur le Docteur, c'eſt un mal ſans remede.

LE DOCTEUR.

On en trouvera : quel âge avez-vous ?

COLETTE.

Quinze ans.

LE DOCTEUR.

Vous êtes affligée de quinze ans ? voilà une jolie maladie.

COLETTE.

Tout autant, Monſieur, vienne la Saint-Jean.

LE DOCTEUR.

Oh ! il y a de la reſſource : c'eſt préciſément à cet âge-là que je prends les malades pour étudier les ſymptômes. Regardez-moi, laiſſez-moi voir dans vos yeux. Comment ! vous les baiſſez ! vous pleurez !

COLETTE.

Ah ! Monſieur, laiſſez-moi m'en aller. C'eſt que je veux m'en-aller.

LE DOCTEUR.

Reſtez, reſtez: n'êtes-vous pas cette petite Colette, la Maitreſſe de Jacquot?

COLETTE.

Ah! Monſieur, il va ſe battre contre Hubert; il eſt ſorti furieux.

LE DOCTEUR.

Raſſurez-vous. Il cherche Madame Jordonne, il veut parler à Madame. Je l'ai envoyé au Château.

COLETTE.

Cela me tranquilliſe.

LE DOCTEUR.

Vous y prenez donc bien de l'intérêt?

COLETTE.

ARIETTE.

Si vous ſçaviez; j'aime Jacquot, il m'aime:
Mais je ne peux jamais l'aimer aſſez.
Si vous ſçaviez ... quels momens j'ai paſſés!
Ils faiſoient mon bonheur ſuprême.
Ah! je ne peux jamais l'aimer aſſez.
Ciel! par une rigueur extrême,
On ſépare deux cœurs ſi tendrement liés.
Jamais ſi doux momens ne ſeront oubliés.
Si vous ſçaviez, &c.

LE DOCTEUR.

Le tems eſt un grand Médecin.

COLETTE.

Non, Monſieur; Jacquot en mourra de douleur. Ah! je vous prie d'avoir ſoin de

lui, de ne pas l'abandonner, de le consoler, de lui dire que je l'aimerai toujours.

LE DOCTEUR.

Il n'en mourra point. J'ai une bonne recette toute prête.

COLETTE.

Et quelle est-elle, Monsieur ?

LE DOCTEUR.

Jacquot se fait aimer de tout le monde.

COLETTE.

Ah! cela est bien vrai.

LE DOCTEUR.

Et il ne peut pas manquer de trouver un établissement heureux; & j'ai en vûe pour lui une femme d'un certain âge, il est vrai; mais qui lui conviendra & pourra le consoler de votre perte.

COLETTE.

Qui donc, Monsieur ?

LE DOCTEUR.

Madame Jordonne.

COLETTE, *à part.*

Ah! Thibault l'a bien dit.

LE DOCTEUR.

Je me fais fort de la déterminer à cela.

COLETTE, *avec vivacité.*

Point du tout, Monsieur, point du tout. Si Jacquot étoit capable....

LE DOCTEUR.

Voulez-vous donc qu'il meure de chagrin?

COLETTE.

Lui qu'il meure ! ah Ciel! je ne ſais pas moi-même ce que je veux ; du moins je vous demande une grace.

LE DOCTEUR.

Quoi ?

COLETTE.

C'eſt de dire à mon pere que je ſuis ſa fille.

LE DOCTEUR.

Eſt-ce qu'il ne le ſait pas?

COLETTE.

Que je le prie du moins de retarder mon mariage de quelques jours.

LE DOCTEUR.

Vous êtes inconcevable. Je ne vois tous les jours que des filles qui me demandent tout le contraire.

COLETTE.

Il faudroit trouver un expédient.

LE DOCTEUR.

Il n'y a rien de ſi ſimple : il n'y a qu'à dire que vous êtes malade, & ſi vous voulez . . .

COLETTE.

Ah ! ſi vous avez ce ſecret-là, que ce ſoit pour Hubert. Je ne voudrois pourtant pas qu'il en mourût tout-à-fait.

LE DOCTEUR.

Nous n'en viendrons pas à cette extrémité-là. Je ferai entendre raiſon à votre

papa Gérard, ma petite amie : que me donnerez-vous pour vous rendre ce ſervice ?

COLETTE.

Ah ! Monſieur, tout ce qui dépendra de moi.

LE DOCTEUR.

Je ne veux qu'un baiſer.

COLETTE.

Vous me faites trop d'honneur, Monſieur.

LE DOCTEUR.

(*Il lui paſſe la main ſous le menton, & veut l'embraſſer.*)

Qu'elle eſt appétiſſante !

SCENE XVI.

LE DOCTEUR, COLETTE, GERARD, HUBERT.

HUBERT.

DOucement, doucement donc ; Monſieur le Docteur : diable ! comme vous y allez !

LE DOCTEUR.

Que veut dire cet étourdi ? Monſieur Gérard, cet enfant n'eſt pas bien. J'examinois de près ſon état.

HUBERT.

Oui, un peu de trop près, à ce qu'il me ſemble.

LE DOCTEUR.

Tais-toi.

Air : *La mode à l'envers.*

A Gérard.)

Oui, votre fille n'eſt pas bien ;
Croyez-en ma ſcience :
Je ne ſuis pas Docteur pour rien ;
Suivez mon ordonnance :
Il faut differer ſon lien.

(*A Hubert.*)

Et toi, prends patience.
Je connois le mal qui la tient,
Et le remede qui convient ;
C'eſt un ſecret qui m'appartient.

(*Bas à Colette.*)

Je ſuis homme d'experience.
Paſſez ce ſoir à la maiſon.

Haut à Gérard.)

Je vous répond
De ſa guériſon.

(*Prêt à rentrer dans la couliſſe.*)

Si j'avois une petite gouvernante comme cela !

SCÈNE XVII.

GÉRARD, HUBERT, COLETTE.

GERARD.

COmment donc, ma pauvre petite fille ! Que veut-il dire ?

COLETTE.

Il eſt vrai que je ne ſuis pas tranquille.

HUBERT.

Bon ! bon ! ça ſe paſſera : ne voyez-vous pas que ce Médecin-là eſt un enjôleux ? Il lui paſſoit la main ſous le menton pour lui tâter le pouls. Pargué ! à ce prix-là je ſerois Médecin comme lui, moi. Allons notre train.

GERARD.

Tu as raiſon, car je m'apperçois comme toi que ce Médecin eſt un gaillard. Allons, ma fille ; ce ne ſera rien ; égaye-toi : voilà nos camarades qui viennent.

SCENE XVIII.

MATHURINE, LE TABELLION, LE GARDE-MOULIN, THERESE, Madame JORDONNE, GERARD HUBERT.

Madame JORDONNE.

J'Apporte une bonne nouvelle,
L'eſpoir de Colette eſt rempli :
L'Amour s'intéreſſe pour elle,
Madame lui donne un mari.

LE TABELLION.

Chantons le bonheur de Colette.

MATHURINE.

Un bon mari devient ſon lot.

LE GARDE-MOULIN.

Sa noce demain ſera faite.

MATHURINE, LE TABELLION, & Madame JORDONNE.

Et l'Amour ſera de l'écot.

CHŒUR.

Chantons le bonheur de Colette,
L'Amour ſera de l'écot.

HUBERT.

Madame approuve donc le mariage?

Madame JORDONNE.

Oui, oui, le mariage.

COLETTE.

COLETTE.

Quel ſera mon ſort!

GERARD.

Il faudra ſtipuler dans le contrat la dot que Madame donne à Colette.

LE TABELLION.

Bien entendu, il faut qu'elle ſigne & c'eſt pour cela que j'ai apporté la minute du contrat.

HUBERT, *à Madame Jordonne.*

La dot eſt-elle un peu forte, ma chere bonne?

COLETTE.

Vous êtes bien intéreſſé.

GERARD.

Ça peut ſe demander.

Madame JORDONNE.

Voici Monſieur le Docteur qui vient vous apporter les ordres de Madame.

SCENE XIX. & *derniere.*

Madame JORDONNE, HUBERT, GERARD, COLETTE, JACQUOT, LE DOCTEUR, LE TABELLION, PAYSANS.

JACQUOT.

AH! je n'en puis plus, je ſuis ſi ſaiſi... Colette.... Monſieur Gérard..... ma chere Madame Jordonne...

COLETTE.

Il embraſſe cette méchante femme!

LE DOCTEUR.

Paix. Prêtez ſilence. Voici les volontés de Madame que je remets de ſa part à Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Chapeau bas.

HUBERT.

Cela eſt juſte.

LE TABELLION *lit.*

Je donne mille écus pour marier Colette.

GERARD, *à Hubert.*

Mille écus, mon gendre!

HUBERT.

Mille écus!

LE TABELLION.

En lui laiſſant la liberté de choiſir qui elle voudra pour mari.

HUBERT.

Son choix eſt fait.

LE DOCTEUR.

Taiſez-vous donc.

LE TABELLION.

Je donne également mille écus à Jacquot en récompenſe de ſon zèle & de ſon attachement pour nous.

JACQUOT.

Je ne mérite rien, je n'ai fait que mon devoir.

HUBERT.

Jacquot ! cela ne nous regarde pas.

GERARD.

Paſſons, paſſons.

Madame JORDONNE.

Mais, mais vous ne laiſſez pas achever.

LE DOCTEUR.

Oui, paix donc. Je ſuis ici pour donner de l'autorité.

LE TABELLION.

Je remets à Gérard une année du loyer de ma ferme.

GERARD.

Ah ! la généreuſe Dame ! la bonne Dame !

LE TABELLION.

Une année du loyer de ma ferme, ſi le choix tombe ſur Jacquot.

GERARD.

Ecoutez donc, Monſieur Hubert : cela mérite attention. Ma fille, tu es libre.

COLETTE.

J'ai donné ma parole à mon pere.

HUBERT.

Vous voyez bien.

COLETTE.

J'épouſois Hubert par obéiſſance ; mais mon cœur s'étoit engagé d'avance à Jacquot par inclination, & je reviens à mon premier choix.

LE DOCTEUR.

Elle eſt guérie : voilà l'effet de mon ordonnance.

GERARD.

Hé bien ! Jacquot, touche-là.... embraſſe Colette.

LE TABELLION.

Il faut obéir à Madame.

HUBERT.

Attendez-donc.... Jarnigué !

Madame JORDONNE.

Patience, patience : n'y a-t-il pas encore quelque petite choſe ?

LE TABELLION.

Oui : cela regarde Monſieur Hubert.

HUBERT.

Cela me regarde ?

LE TABELLION.

A l'égard d'Hubert, comme je veux que tout le monde ſoit heureux, je permets, s'il n'épouſe pas Colette, qu'il donne la main à Madame Jordonne, & je le fais Concierge du Château.

HUBERT.

Allons, la volonté de Madame ſoit faite. Vous êtes riche, Madame Jordonne.

Madame JORDONNE.

Et vous trop intéreſſé. J'aime encore mieux reſter telle que je ſuis ; mais vous ne profiterez pas moins des bontés de Madame.

HUBERT.

Je gagnerai encore à ce marché-là.

LE DOCTEUR.

Vous avez l'ame noble.

Madame JORDONNE.

Cependant, Monsieur le Docteur, vous m'aviez promis un mari de votre main.

LE DOCTEUR.

Le voici, Madame Jordonne, ma petite Catherine : paix, paix; n'en disons rien devant ces gens-là, & demain nous terminerons.

Madame JORDONNE.

Oui, oui : mais, si vous faites le vieux devant le monde, songez toujours à être jeune dans le ménage.

LE DOCTEUR.

C'est bien mon intention, Madame Jordonne.

Madame JORDONNE.

Mais je vois ouvrir les fenêtres du Château : allons, mes amis, que la fête commence.

(Dans cet instant les fenêtres s'ouvrent, on voit paroître la Dame du Château avec sa compagnie sur le balcon.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air : *Allemande à la mode.*

Madame JORDONNE.

PRouvez à l'inſtant
Le zele ardent
Qui nous enflâme.

LE DOCTEUR.

Allons, allons gai,
Plantons le Mai ;
C'eſt pour Madame.

CHŒUR.

Allons, allons, gai,
Plantons le Mai ;
C'eſt pour Madame.

JACQUOT.

Son cœur généreux
Forme nos nœuds,
Nous rend heureux
Tous deux.

COLETTE.

Elle ſatisfait,
Par le bienfait,
Toujours ſon âme.

CHŒUR.

Allons, allons gai,
Plantez / Plantons } le Mai;
C'eſt pour Madame:

Madame JORDONNE.

Danſez à l'entour,
Jeunes garçons,
Jeunes fillettes.

LE DOCTEUR.

Célébrez ce jour
Par vos chanſons,
Vos amourettes.

JACQUOT, *à Colette.*

Dans mon cœur eſt le printems,
Dans tes yeux eſt l'aurore.
Ah! combien de doux inſtans
Ce jour va faire éclore!

COLETTE.

Chantez en chœur
Monſeigneur
Le Docteur.

JACQUOT.

Même honneur
A Madame Jordonne.
(*Avec Colette.*)
Ces deux amans
Ont paſſé leur printems;
Mais il eſt pour eux des fleurs d'automne.

CHŒUR.

Ces deux amans, &c.

LE DOCTEUR.

Sans être dans mon printems,
Comme vous je moiſſonne ;
Je ſçais cueillir en tout tems
Les roſes qu'Amour donne.

CHŒUR.

Il ſçait cueillir en tout tems
Les roſes qu'Amour donne.

HUBERT, *une bouteille à la main.*

Çà, mes amis, qu'on arroſe
Ce joli Mai que l'on poſe.

CHŒUR.

Livrons-nous à la gaieté,
Le plaiſir nous enflâme.
Buvons tous à la ſanté
De cette chere Dame.

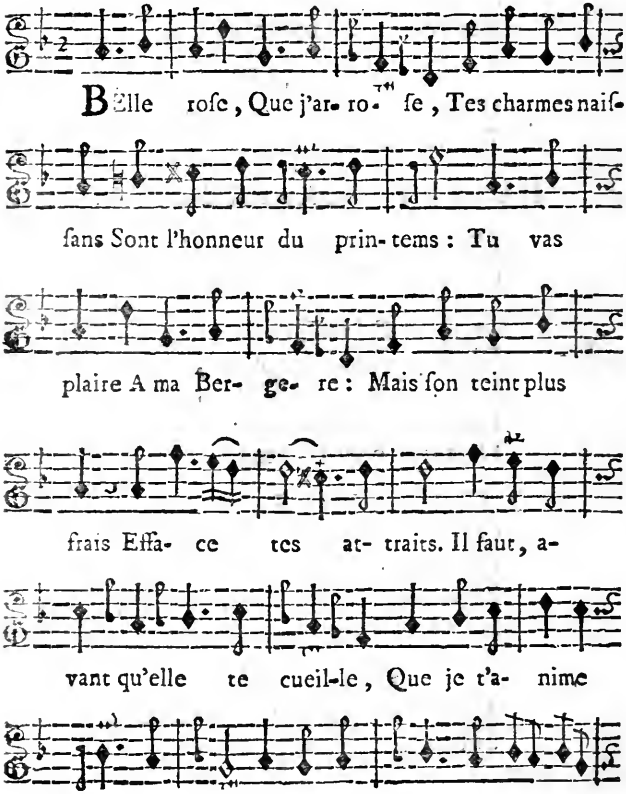
Madame JORDONNE.

On doit regarder nos jeux
Comme une bagatelle ;
Mais nous ſerons trop heureux,
Si l'on fait grace au zele.

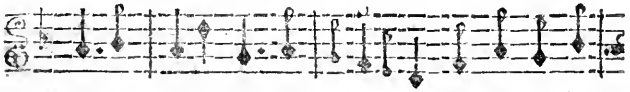
CHŒUR,

Mais nous ſerons trop heureux,
Si l'on fait grace au zele.

AIR.

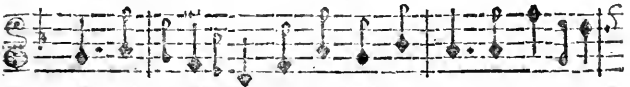

Belle roſe, Que j'ar- ro- ſe, Tes charmes naiſ-
ſans Sont l'honneur du prin- tems : Tu vas
plaire A ma Ber- ge- re : Mais ſon teint plus
frais Effa- ce tes at- traits. Il faut, a-
vant qu'elle te cueil-le, Que je t'a- nime
d'un bai- ſer : Diſcrette- ment ſous cet- te

feuil-le Mes levres vont le dé- po- ſer.

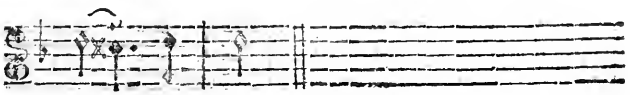


Belle roſe, Que j'ar- ro- ſe, Si c'eſt ton deſ-

tin D'approcher de ſon ſein; Si ſa bouche Auſ-



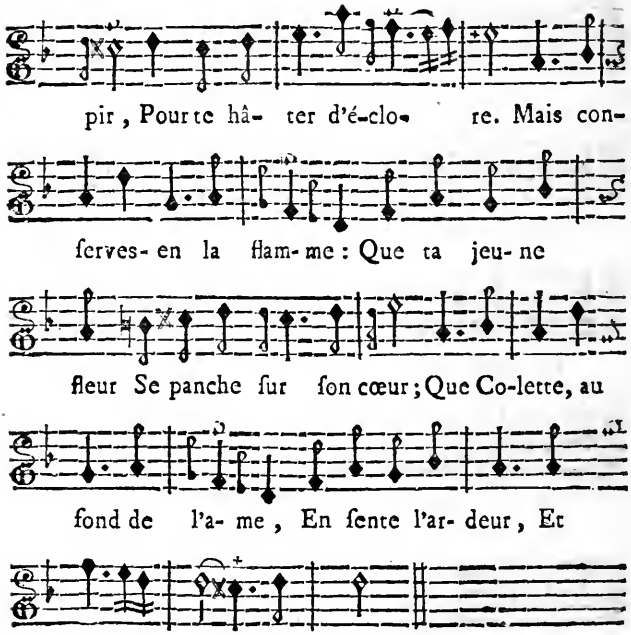
ſi te tou- che, Donne lui pour moi Ce ga- ge



de ma foi.

POur Co- lette que j'a- do- re, Joli- bou-

ton, tu vas t'ouvrir; Reçois en- co- re ce ſou-


pir, Pour te hâ- ter d'é-clo- re. Mais con-
ſerves- en la flam- me : Que ta jeu- ne
fleur Se panche ſur ſon cœur ; Que Co-lette, au
fond de l'a- me, En ſente l'ar- deur, Et
ſonge à mon bon- heur.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *la Fête du Château*, Divertiſſement; & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 25 Septembre 1766.

MARIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : Salut ; notre amé le Sieur FAVART, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer, réimprimer & donner au Public, *les Oeuvres de ſa compoſition* : S'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer & réimprimer leſdites Œuvres autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de quinze années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes ; faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion ou de réimpreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou réimprimer, faire imprimer ou réimprimer, vendre & débiter leſdites *Oeuvres*, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des

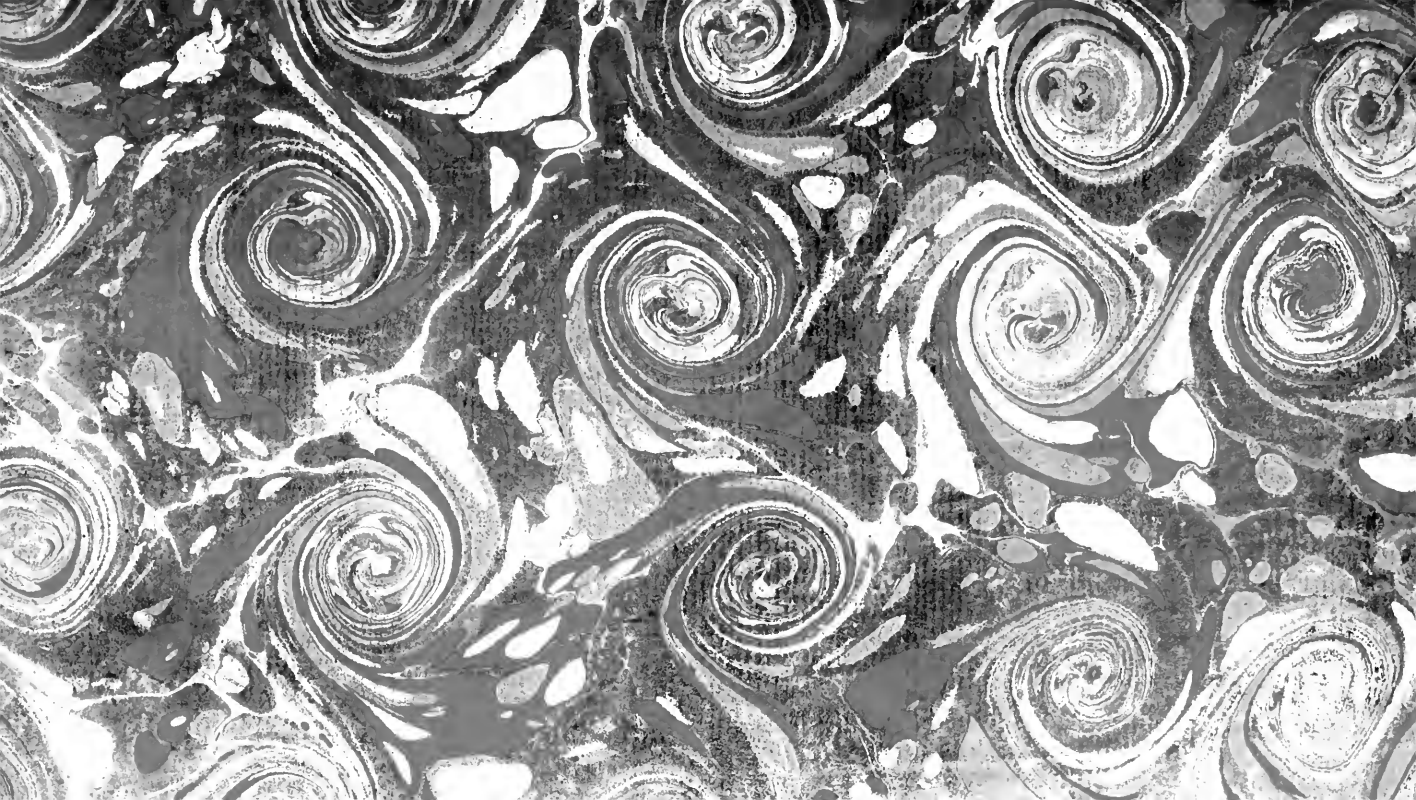
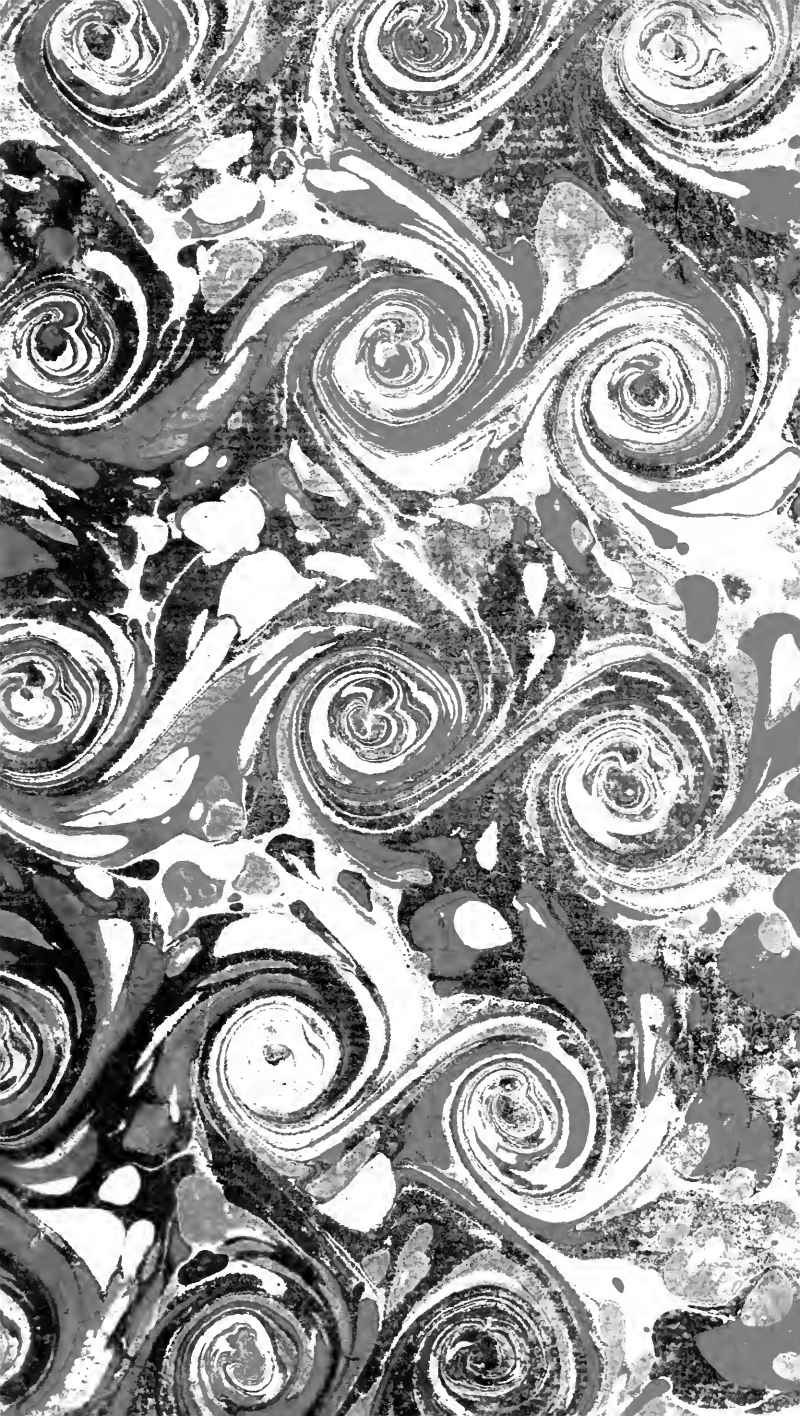
contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression & réimpression desdites Œuvres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contrescel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression & réimpression desdites Œuvres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun, dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdites Œuvres, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Versailles le vingt-septieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent cinquante-neuf; & de notre Regne le quarante-quatrieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires de Paris, N°. 521. *fol.* 356, *conformément au*

Reglement de 1723, *qui fait défenſes Art.* 41. *à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'Art.* 108. *du même Reglement. A Paris ce* 16 *Mai* 1759.

G. SAUGRAIN, Syndic.

J'ai cedé mon préſent Privilége à M. DUCHESNE, Libraire à Paris, pour qu'il en jouiſſe, lui & les ſiens, comme d'une choſe à lui appartenante ſuivant l'accord fait entre nous. A Paris, ce jourd'hui 12 Octobre 1759.

FAVART.